



Bibliothèque Nationale du Québec

HISTOIRE

ABBÉGÉE

DE

L'ANCIEN TESTAMENT,

AVEC CELLE

DE LA VIE DE NOTRE SEIGNEUR

JESUS-CHRIST,

OU SONT CONTENUES SES PRINCIPALES ACTIONS:

NOUVELLE ÉDITION.

Imprimée sur l'édition de Paris, de 1810.

MONTREAL:

CHEZ JAMES BROWN, RUE ST. FRANÇOIS-XAVIER;
ET JAMES LANE, RUE ST. PAUL, No. 30.

1821.

BS
1093
B76 -
1921

De l'imprimerie de James Lane.

L
c
e
si
fa
na
ve
na
pr
en
du
fit
lev
fi
p
ma
er
bo
tra
on



HISTOIRE

ABRÉGÉE

DE

L'ANCIEN TESTAMENT.

I. Création du Monde.

L'ÉCRITURE-SAINTÉ nous apprend que Dieu a créé (c'est-à-dire qu'il a fait de rien) le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment. Il fit ce grand ouvrage en six jours. Au premier, il commanda que la lumière fût faite. Au second jour, il fit le firmament, auquel il donna le nom de Ciel. Au troisième, il sépara la terre d'avec les eaux, qu'il rassembla toutes, et auxquelles il donna le nom de Mer. Il commanda ensuite que la terre produisît toutes sortes d'herbes et de fruits qui eussent en eux mêmes leur semence, pour se multiplier et se produire chacun selon son espèce. Au quatrième jour, Dieu fit le soleil et la lune, pour régler par leur mouvement et leur cours, les tems, les années, les mois, et les jours ; il fit aussi les étoiles. Au cinquième jour, il produisit les poissons et les oiseaux. Au sixième jour, Dieu commanda à la terre de produire des animaux vivans de toutes sortes d'espèces. Il voulut créer encore, ce même jour, l'homme, qui étoit le dernier et le plus parfait de ses ouvrages, et pour lequel il avoit fait tout le reste. Il forma son corps du limon de la terre, et il lui créa en même

temps une âme spirituelle et raisonnable, afin qu'il fût capable de connoître et d'aimer son Créateur.

II. *Adam et Eve dans le Paradis terrestre.*

Après que Dieu eut formé l'homme, qu'il appella Adam, il le mit dans un jardin délicieux, où il avoit produit toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et dont le fruit étoit agréable au goût, afin qu'il s'y occupât et qu'il le gardât. Pour donner lieu au premier homme de lui témoigner sa fidélité, il lui fit un commandement très-juste en soi et très-facile à exécuter : il lui permit de manger du fruit de tous les arbres qui étoient dans ce jardin, à la réserve d'un seul qu'il lui marqua ; ajoutant que s'il mangeroit du fruit de cet arbre, il mourroit. Comme Adam étoit seul, et qu'il n'avoit point de compagnie qui lui fût proportionnée, Dieu lui envoya un sommeil, pendant lequel il tira une de ses côtes, dont il forma la femme. Il l'amena ensuite à Adam, qui la voyant dit : *Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il demeurera attaché à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une même chair.*

Le Fils de Dieu rapporte ces paroles dans l'Evangile et en conclut : *Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint*, pour nous faire entendre quelle doit être l'union et l'amour réciproque des personnes que Dieu même a jointes par le lien sacré du mariage.

III. *Péché, et punition d'Adam.*

Lorsqu'Adam et Eve commençoient à jouir du bonheur de l'état innocent où Dieu les avoit créés, le démon qui étoit déjà tombé du Ciel à cause de son orgueil, résolut de les attaquer, et de perdre en même tems tous les hommes qui naistroient d'eux. Il se servit pour ce sujet du serpent, et s'adressant à la femme, il lui dit ; *Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger indifféremment de tous les fruits de ce jardin ?* Eve, au lieu de rejeter cette voix empoisonnée, et de ne pas même l'écouter, pour témoigner à Dieu combien elle lui étoit fidèle, répondit à ce séducteur : *Nous avons la liberté de manger de tous les arbres de ce lieu ; mais Dieu nous a défendu de toucher au fruit de cet arbre, de peur que nous ne mourrions.* Le démon ayant ainsi trouvé entrée dans son esprit, osa l'assurer que cela ne seroit point. *Vous ne mourrez pas*, lui dit-il, *mais Dieu sait qu'au même jour*

in qu'il fût

estre.

pella Adam,
roduit toutes
t étoit agré-
ardât Pour
sa fidélité,
t très-facile
de tous les
e d'un seul
du fruit de
eul, et qu'il
proportionnée,
il tira une
ena ensuite
nes os, et la
quittera son
femme, et il

Evangile et
ce que Dieu
être l'union
u même a

du bonheur
démon qui
eil, résolut
s tous les
r ce sujet
it ; Pour-
er indiffé-
au lieu de
même l'é-
lui étoit fi-
liberté de
ieu nous a
r que nous
ntre dans
t. Vous ne
même jour

us vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et
ue vous serez comme des Dieux, parceque vous sçauvez
le bien et le mal. Eve séduite par ces promesses artifi-
cieuses, acheva tout-à fait de se perdre, en s'arrêtant trop
à considérer ce fruit. Elle vit qu'il étoit agréable à la vue,
et ne doutant pas qu'il ne fût aussi très-délicieux au goût,
elle en prit, en mangea et en donna ensuite à son mari,
qui en mangea comme elle ; aimant mieux par une étran-
ge lâcheté, désobéir à son Créateur, que de manquer de
complaisance pour sa femme. Aussi tôt ils commencè-
rent à ressentir les suites funestes de leur désobéissance
par la révolte de leurs passions ; n'osant paroître en cet
état devant Dieu, lorsqu'ils entendirent sa voix ; au lieu
d'en être ravis de joie, comme ils avoient fait auparavant,
ils s'enfuirent et se cachèrent. Dieu appella Adam, et
lui reprocha sa désobéissance, Adam, s'excusa en reja-
tant la faute sur sa femme. La femme s'excusa de même
sur le serpent. Mais le Seigneur ne recevant pas ces ex-
cuses, maudit d'abord le serpent. Ensuite il dit à la
femme qu'il multiplieroit ses peines, qu'elle enfanteroit
avec douleur, et qu'elle seroit assujettie à l'homme. En-
fin il dit à l'homme, que puisqu'il avoit préféré la voix de
sa femme à la voix de Dieu, la terre ne lui produiroit que
des épines et des ronces, et qu'il mangeroit son pain à la
sueur de son visage, jusqu'à ce qu'il retournât dans la ter-
re d'où il avoit été tiré. Il donna ensuite à Adam et à sa
femme des habits de peaux de bêtes, les chassa du para-
dis terrestre, et mit un Ange à la porte de ce lieu pour en
défendre l'entrée.

C'est ainsi que le premier homme se vit tout d'un coup
déchiré de la grâce de Dieu, condamné au travail, aux mi-
sères, aux maladies, à la mort. Toute sa postérité fut en-
veloppée dans ce malheur. Le démon ayant rendu Adam
son esclave, s'est acquis un droit sur tous les enfans qui
descendent de lui. Ainsi nous naissons tous désagréables
à Dieu, et dignes de l'enfer ; et ce n'est qu'au prix du
sang que le Fils de Dieu a répandu pour nous sur la Croix,
et qui nous est appliqué dans le Baptême, que nous som-
mes rachetés de l'esclavage du démon.

IV. Abel tué par Caïn.

Caïn, le premier fils d'Adam, s'occupoit à cultiver la

terre ; et Abel, son frère, fut pasteur de brebis. Caïn offrit à Dieu des fruits de la terre ; et Abel offrit des premiers-nés de son troupeau, et de ce qu'il avoit de plus beau et de plus gras. Dieu qui voyoit la mauvaise disposition du cœur de Caïn, n'eut point égard à son sacrifice ; et au contraire il regarda favorablement Abel et ses présents, parce qu'il connoissoit sa foi et la simplicité de son cœur. Cette distinction mit Caïn dans une si grande colère, que son visage en fut tout abattu. Dieu, qui vouloit guérir ce cœur empoisonné par l'envie, lui demanda pourquoi il se laissoit ainsi abattre par le chagrin, puisque s'il faisoit bien, il en recevroit la récompense ; et que s'il faisoit mal, son péché retomberoit aussitôt sur lui, parce qu'il avoit le pouvoir de résister à ses mauvais desseins. Caïn ne fut pas changé par ces reproches : il continua d'écouter sa passion ; et feignant un jour de vouloir se promener avec Abel, lorsqu'ils furent dans un lieu écarté, il se jeta sur lui, et le tua. Après qu'il eut commis un crime si énorme, Dieu, pour le faire rentrer en lui-même, lui demanda où étoit son frère. Il répondit avec insolence, qu'il ne savoit où il étoit et qu'il n'en étoit pas le gardien. Mais Dieu, pour instruire tous les siècles à venir par le châtement de Caïn, lui reprocha avec force le crime qu'il avoit commis, et il lui dit que le sang de son frère lui demandoit justice. Il protesta qu'il seroit maudit sur la terre ; que lors même qu'il l'auroit cultivée avec peine, elle ne lui rendroit point son fruit, et qu'il seroit fugitif et vagabond toute sa vie. Le Seigneur mit ensuite un signe sur Caïn, pour empêcher qu'il ne fût tué par le premier qui le trouveroit, parce qu'un crime si odieux l'avoit rendu odieux à tout le monde. On ne sait point quel a été ce signe. La plus commune opinion est, que le trouble de son âme paroissioit au-dehors par le tremblement et l'abattement de son visage, et que le tremblement continuel de son corps rendoit visible l'agitation de sa conscience, toujours déchirée par l'image, et par les remords de son crime.

V. *Arche de Noé. Déluge. Arc-en-ciel.*

A mesure que les hommes se multiplioient, l'impiété croissoit aussi dans le monde ; et à peine Adam étoit-il mort, que la malice de ses enfans étoit déjà montée à un

tail excès, que Dieu résolut enfin de les exterminer. Mais Noé s'étant conservé dans l'innocence, trouva grâce devant le Seigneur. Dieu lui déclara donc qu'il avoit résolu de punir la terre par un déluge universel. Il lui ordonna de faire une arche, (qui étoit comme une espèce de grand vaisseau) et il lui marqua toutes les mesures et toutes les proportions qu'elle devoit avoir. Noé s'appliqua à la construction de cette arche, qui dura cent ans à bâtir, et étoit un avertissement et un temps que Dieu vouloit bien donner encore aux hommes, pour les engager à faire pénitence. Mais lorsque ce temps fut accompli, Dieu commanda à Noé de remplir l'arche de toute sorte de nourritures propres pour lui et pour tous les animaux qu'il lui donna ordre d'y faire entrer. Il lui ordonna de mettre sept paires de tous les animaux purs, (c'est-à-dire, qu'on pouvoit offrir en sacrifice) et deux seulement de tous ceux qui étoient impurs. Noé, après avoir exécuté ces ordres, entra lui-même dans l'arche avec ses trois enfans, Sem, Cham et Japhet, sa femme et les trois femmes de ses fils. Aussitôt Dieu fit pleuvoir avec violence durant quarante jours et quarante nuits. Les eaux couvrirent toute la face de la terre, et s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Tous les hommes, tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel périrent dans cette inondation, à la réserve de ceux qui se trouvèrent renfermés dans l'arche. Les SS. Pères ont remarqué que cette arche étoit visiblement la figure de l'Eglise, dans laquelle on peut être sauvé, et hors de laquelle il n'y a point de salut.

La terre ayant été submergée durant cent cinquante jours, Dieu fit souffler un grand vent qui commença à diminuer les eaux; et sept mois après le commencement du déluge, l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie. Noé, quatre mois après, ouvrit la fenêtre qu'il avoit faite dans l'arche, et laissa aller le corbeau qui ne se mit pas en peine de rentrer. Mais la colombe, que Noé fit sortir sept jours après, n'ayant pu trouver aucun lieu hors de l'arche où son pied pût reposer, y revint; et étant sortie encore sept autres jours après, elle apporta à Noé, dans son bec, un rameau d'olivier. Noé comprit de ce rameau vert, que les eaux étoient retirées. Il découvrit, le toit de l'arche, et il vit que toute la face de la terre étoit des-

échée ; enfin, après en avoir reçu un ordre express de Dieu. Il sortit de l'arche, lui, sa femme et ses enfans avec tous les animaux, un en après y être entré.

Le premier chose que Noé fit, en sortant de l'arche, fut d'élever un autel pour offrir à Dieu un sacrifice en reconnaissance d'une protection si particulière. Dieu agréa ce sacrifice ; il bénit Noé et ses enfans, et leur ordonna de peupler le monde. Il leur donna en droit absolu sur les animaux, leur permettant d'en manger, et les leur abandonnant pour leur nourriture, comme il avoit fait auparavant des fruits et des herbes de la terre. Il fit une alliance éternelle avec Noé et ses enfans, et voulut que l'Arc-en-Ciel fût comme le signe de la promesse qu'il leur fit que les eaux n'inonderoient plus la terre. L'Arc-en-Ciel nous est donc un gage de sa bonté, et nous devons, en le voyant, bénir le Seigneur, qui nous attend à la pénitence, et qui nous nous punit de nos péchés.

Chapitre second de son père.

Des trois enfans de Noé, qui avoient été si miraculeusement préservés du déluge, il n'en resta qu'un, ayant mérité la malédiction de son père, à cause d'une telle de Dieu. Car lorsque Noé fut sorti de l'arche, il s'occupa à cultiver la terre, et en fit venir abondamment il planta la vigne. Mais lorsqu'il eut bu du vin, dont il se croyoit pas encore assez la force, il fut surpris et tomba dans l'ivresse pendant laquelle il se couvrit par une manière indécente. Cham, le second de ses enfans, vu dans un état si digne de compassion, ne se contenta pas de le railler ; mais Sem et Japhet, ne pouvant souffrir de voir leur père si injurieux que Cham faisoit de leur père, se couvrirent de mantoux sur leurs épaules, et marchant à reculons, ils se joindrent sur lui pour le couvrir. Noé, apprenant ce réveil ce qui s'étoit passé, donna l'action de Cham, et prédit que son fils Chanaan seroit le serviteur des peuples de ses frères. Il bénit au contraire Sem et Japhet, et leur donna une longue et heureuse vie.

Cette histoire apprend aux enfans de respecter les loix de leur père, de Dieu leur commandant d'honorer, à ne se venger point de leurs frères, à les cacher même au cas qu'il leur soit possible.

VII. Tour de Babel. Confusion des langues.

Les descendants de Noé se trouvèrent en peu d'années dans un si grand nombre, que, ne pouvant plus demeurer ensemble, ils pensèrent à se séparer pour aller habiter en divers pays. Mais avant cette séparation, ils résolurent de bâtir une ville, et de faire une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Leur dessein étoit de satisfaire leur vanité en rendant leur nom célèbre, et peut-être même de se préparer une retraite au cas que Dieu eût voulu punir les hommes par un second déluge. Mais Dieu, se moquant d'une entreprise si ridicule, mit une telle confusion dans leurs paroles, qu'il leur fut impossible de comprendre ce qu'ils s'entredisoient les uns aux autres. Ainsi cet ouvrage demeura imparfait, et fut appelé la tour de Babel, c'est-à-dire, de confusion. La diversité des langues qui continue encore aujourd'hui, est comme une voix continue qui apprend à tous les peuples, comme dit Saint Augustin, que la voie la plus courte et la plus assurée pour monter au ciel, est de s'abaisser devant Dieu, et de prévenir sa colère, en la fléchissant par les larmes et la pénitence.

VIII. Vocation d'Abraham. Loth se sépare de lui

Abraham étoit fils de Tharé, et demouroit avec son père en la ville d'Ur, dans le pays des Chaldéens, qui étoit un pays idolâtre. Dieu lui dit : *Sortez de votre pays, de votre parenté, et de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai. Je vous rendrai le père d'un grand peuple, et en vous toutes les nations de la terre seront bénies.* Abraham crut sans hésiter cette parole de Dieu. Ainsi il quitta son pays avec Tharé son père, pour venir à Haren, ville de la Mésopotamie, où, Tharé étant mort, Abraham vint en la terre de Chanaan, avec Sara sa femme, et Loth son neveu. Lorsqu'il y fut arrivé, Dieu lui promit de lui donner tous le pays où il étoit, et Abraham, adorant Dieu avec reconnaissance, lui dressa un autel. Quelque temps après, il arriva une grande famine qui l'obligea d'aller en Egypte, d'où, étant revenu avec sa femme et son neveu, il éprouva bientôt le malheur qui accompagne les richesses. Car, comme ils étoient tous deux fort riches, il arriva des querelles entre les

pasteurs de leurs troupeaux. Abraham, fâché de ces querelles, et prévoyant les suites funestes que ces divisions entre les domestiques pouvoient avoir, en passant des serviteurs aux maîtres mêmes, résolut de les prévenir par une prompte séparation. Loth, ne pensant pas assez quelle perte c'étoit pour lui que de se séparer d'avec un homme si sage et si éclairé, y consentit trop légèrement, et choisissant le pays qui lui sembla le plus beau, il vint demeurer à Sodome, et, par ce moyen, de la compagnie du plus grand serviteur de Dieu qui fût alors sur la terre il tomba dans la compagnie des plus scélérats d'entre les hommes.

IX. Abraham délivre Loth. Sacrifice de Melchisédech.

Peu de temps après cette séparation, il survint un événement qui fit bien voir qu'Abraham ne l'avoit pas proposée par un refroidissement d'affection. Quatre Rois s'étant unis ensemble, et ayant ravagé tout le pays d'au près de Sodome, le Roi de Sodome et ceux de quatre autres villes voisines, se joignirent pour résister à ces Princes; mais ils furent eux-mêmes défaits. Les quatre Rois se voyant victorieux, pillèrent Sodome; et entre les autres captifs, ils prirent Loth avec tout ce qu'il possédoit. Abraham, touché du malheur de son-neveu, pensa promptement à le délivrer. Il prit trois cent dix-huit serviteurs des plus courageux qu'il eût; et, mettant son espoir en Dieu, il vint fondre durant la nuit sur ces quatre Princes, les défit, les tailla en pièces, et poursuivit fort loin ceux qui se sauvoient par la fuite. Il retira ainsi Loth d'entre leurs mains, avec tout ce qu'ils lui avoient pris. Le Roi de Sodome vint au-devant de lui, et voulut lui laisser toutes les richesses qu'il avoit retirées des mains des ennemis; mais Abraham refusa généreusement cette offre, et il protesta qu'il ne vouloit tenir ses richesses que de Dieu seul. Ce fut en cette rencontre que Melchisédech, Roi de Salem, que l'Ecriture appelle Prêtre de Dieu très-haut, offrit du pain et du vin. Tous les Saints Pères ont regardés comme une admirable figure du sacrifice non sanglant que Jésus-Christ devoit établir dans l'Eglise, où son corps et son sang sont offerts sous les espèces du pain et du vin. Ce saint Prêtre bénit ensuite Abraham, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui avoit livré.

ces que-
divisions
et des ser-
ir par une
z quelle
un hom-
ment, et
l vint de
ompagni
la terre
entre le

chisédech
urvint un
lavoit pa
atre Roi
ays d'au
quatre au
ces Prin
atre Roi
re les au
possédoi
a promp
servitenu
espéranc
tre Prir
t fort loi
insi Lot
ient pri
oulut h
es mair
ent cell
esses qu
M. l'en
Pêtre d
us les S
du sacr
dans l'E
s espèci
te Ab
t livrés

e
c
n
c
a
c
t
f
t
s
t
C
g
r
l
c
c
n
c
q
t
l
a
s
h
n
F
j

e
le
m
ju
ju
s
si

ennemis entre les mains; et Abraham, de son côté, lui donna la dîme de tout le butin qu'il venoit de faire.

X. Dieu promet un fils à Abraham.

Dieu, voulant renouveler à Abraham toutes les promesses qu'il lui avoit déjà faites, lui apparut, et lui ordonna la circoncision, comme une marque de l'étroite alliance qu'il faisoit avec lui. Il lui promit que Sara, quoique déjà fort âgée, auroit un fils qu'il combleroit de toutes ses bénédictions, et duquel sortiroient plusieurs Rois et plusieurs peuples. Peu de temps après, lorsqu'Abraham étoit assis durant la chaleur du jour à l'entrée de sa tente, il aperçut trois hommes assez près de lui (c'étoient trois Anges qui lui paroissoient sous cette figure.) Comme il aimoit à exercer la charité à l'égard des étrangers, il alla au-devant d'eux, les salua avec un profond respect, les pria de se reposer, et de lui permettre qu'il lavât leurs pieds, et qu'ensuite il leur servît à manger. Il courut à sa tente, et dit à Sara qu'elle préparât trois pains cuits sous la cendre. Il alla lui-même à ses troupeaux prendre un jeune veau fort gras et fort tendre, qu'il fit cuire promptement, et qu'il servit à ses hôtes. Après qu'ils eurent mangé, ils demandèrent où étoit Sara. Abraham répondit qu'elle étoit dans sa tente; et les Anges l'assurèrent que dans un an, lorsqu'ils viendroient, Sara auroit un fils.

Ce que l'Ange avoit dit de la part de Dieu arriva; Sara eut un fils. Abraham lui donna le nom d'Isaac, et il le circoncit le huitième jour. Sara, en le nourrissant elle-même, quoiqu'elle fût considérée comme une grande Princesse, apprit à toutes les mères que leur gloire et leur joie doit être de nourrir et d'élever leurs enfans.

XI. Sodome consumée par le feu du ciel.

L'Ange, qui avoit parlé à Abraham de la part de Dieu, et qui lui avoit promis que Sara auroit un fils, lui dit, en le quittant, qu'il alloit perdre Sodome, à cause de l'énormité des péchés de ce peuple. Ce saint Patriarche conjura le Seigneur de pardonner à cette ville, en faveur des justes qui s'y trouveroient. Le Seigneur lui promit que, s'il s'en trouvoit seulement dix, il épargneroit ce peuple si détestable. Deux Anges étant donc venus à Sodome

vers le soir, Loth, qui étoit assis à la porte de la ville, alla au-devant d'eux, et les pria d'entrer dans son logis, afin qu'après y avoir passé la nuit, ils pussent le lendemain continuer leur voyage. Les Anges firent difficulté de recevoir cette offre, et dirent qu'ils demeureroient dans la place de la ville ; mais la charité engagea Loth à leur faire tant d'instances, qu'enfin ils se rendirent à ses prières, et entrèrent dans sa maison. Il les reçut avec tous les témoignages possibles d'affection, et leur fit un grand festin. Cependant tous les hommes de cette ville, poussés d'une passion détestable, s'assemblèrent autour de sa maison. Loth, percé d'une sensible douleur, sortit pour les détourner de leur mauvais dessein. Le peuple lui dit de se retirer, lui demanda si, étant étranger parmi eux, il prétendoit être leur juge, et il voulut même le maltraiter ; mais les Anges le prirent par la main, et le firent rentrer dans sa maison. Ils frappèrent ensuite d'aveuglement tous ceux qui étoient dehors, de sorte qu'ils ne purent trouver la porte. Alors ils déclarèrent à Loth que Dieu les avoit envoyés pour perdre cette ville, et que s'il avoit quelqu'un de ses proches, il se hâtât de les en faire sortir avec lui. Loth alla en donner avis à ceux qu'il avoit destinés pour être ses gendres ; mais ils se raillèrent de ses avertissemens. Le matin étant venu, les Anges pressèrent Loth de sortir ; et comme il différoit trop, ils le prirent par la main, avec sa femme et ses deux filles ; et, l'ayant conduit hors de la ville, ils lui ordonnèrent de se sauver au plutôt, et de ne point regarder derrière lui. Peu de temps après, Dieu fit tomber une pluie de feu et de soufre, qui consuma Sodome, Gomorrhe, deux autres villes, les pays d'alentour, ceux qui y habitoient, et tout ce qui avoit quelque verdure sur la terre. La femme de Loth, oubliant la défense de l'Ange, tomba dans une curiosité qui fut punie à l'heure même, car, ayant regardé derrière elle, elle fut changée en une statue de sel, pour nous apprendre qu'après avoir quitté le vice, et être entré dans le chemin du salut, il est extrêmement dangereux de s'arrêter et de regarder en arrière. Loth se retira sur une montagne, suivant le premier avis que les Anges lui avoient donné, et il demeura dans une caverne. Saint Pierre nous avertit que Dieu a fait de l'embrasement de ces villes infâmes, un exemple pour ceux qui vivoient

dans l'impiété, et que la délivrance du juste Loth nous fait voir que le Seigneur sait délivrer ceux qui le craignent, des maux par lesquels ils sont éprouvés. Dieu a voulu que les marques de cet embrasement durassent toujours par les restes effroyables qui en sont demeurés. La corruption de ces villes détestables qui périrent par le feu, dit le Saint-Esprit dans le livre de la Sagesse, est marquée par l'état même de cette terre qui fume encore, qui est demeurée toute déserte, et où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent jamais. Cependant quelque effroyables que soient ces châtimens, ils ne sont qu'une légère image des supplices que les impudiques souffriront éternellement dans l'enfer.

XII. Abimélech puni de Dieu.

Abraham ayant été obligé de quitter le lieu où il demouroit pour venir à Gérare, Abimélech qui en étoit Roi, fit enlever Sara, dans le dessein de l'épouser. Mais Dieu punit ce prince, le menaça même de le faire mourir, et l'avertit que cette femme étoit mariée. Abimélech représenta à Dieu qu'il avoit cru que Sara n'étoit que la sœur d'Abraham. Dieu lui dit que c'étoit en effet pour cette raison qu'il l'avoit voulu préserver d'un si grand malheur. Abimélech, effrayé des menaces de Dieu, et de l'idée du crime qu'il étoit si près de commettre, appela ses officiers, auxquels il déclara ce qu'il venoit d'apprendre. Il fit venir aussi Abraham, lui fit de grands présens, et lui remit Sara entre les mains. Abraham pria Dieu pour ce prince, et Dieu guérit aussitôt toutes les plaies dont il l'avoit frappé, et avec lui toute sa maison. Dieu fit voir en cette occasion combien il a horreur de l'adultère ; et que, comme il est l'auteur du mariage, il punit sévèrement tout ce qui en viole la sainteté.

XIII. Sacrifice d'Abraham.

Lorsqu'Isaac fut avancé en âge, Dieu ordonna à Abraham de prendre ce fils bien-aimé, et de le lui aller immoler sur une montagne. Dieu agissoit de la sorte pour éprouver la fidélité de son serviteur. Abraham, se souvenant qu'il n'avoit eu ce fils que par un effet particulier de la bonté de Dieu, n'hésita point à le lui rendre. Il se leva dès le grand matin, et, gardant un grand secret, il

prit avec lui Isaac et deux de ses serviteurs. Il coupe du bois pour faire brûler son holocauste, et alla ensuite au lieu que Dieu lui avoit montré. L'ayant aperçu de loin le troisième jour, il commande à ses serviteurs d'attendre jusqu'à ce qu'il eût été sur une montagne adorer Dieu avec son fils. Il prit le bois, et le mit sur les épaules d'Isaac, qui, en montant ainsi la montagne, chargé du bois qui le devoit consumer, représentoit par avance, Jésus-Christ, qui, pour obéir à Dieu son père, monteroit un jour la montagne du Calvaire, chargé du bois sur lequel il devoit accomplir son sacrifice. Isaac demanda à son père, qui tenoit entre ses mains et le fer et le feu, où étoit donc la victime qu'il devoit égorger. Abraham répondit que Dieu y pourvoiroit ; et, étant arrivé au lieu que Dieu lui avoit marqué, il dressa un autel, y mit le bois que son fils avoit apporté, lia Isaac, le mit sur le bûcher, prit l'épée ; mais, comme il étendoit la main pour le frapper, Dieu content de la disposition de son cœur, envoya un Ange lui défendre d'achever le sacrifice, et l'assurer qu'il avoit reconnu qu'il le craignoit véritablement, puisqu'il n'avoit pas épargné son fils unique pour lui obéir. Abraham, ayant aperçu derrière lui un bœuf qui s'étoit embarrassé les cornes dans un buisson, le prit, et l'offrit à Dieu en holocauste au lieu de son fils. L'Ange appela Abraham une seconde fois, lui promit que Dieu, pour le récompenser de son obéissance, lui donnerait une nombreuse et florissante postérité ; et il ajouta que toutes les nations seroient bénies par celui qui sortiroit de sa race, c'est-à-dire, que Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes, naîtroit dans sa famille. Dieu ne commande plus aux pères et aux mères de sacrifier leurs enfans ; mais il leur ordonne de se soumettre à sa volonté, lorsqu'il les leur retire, ou par la mort, ou en les appelant à un état plus parfait.

XIV. *Marriage d'Isaac.*

Abraham, pensant à marier Isaac, ne voulut point s'allier avec les filles du pays de Chanaan. C'est pourquoi il ordonne à Eliezer son intendant, d'aller dans le Méopotamie chercher pour son fils une femme qui n'attirât point sur lui l'indignation de Dieu. Eliezer, y étant allé, pria Dieu de lui faire connaître celle qu'il avoit résolu de donner pour femme à Isaac. A peine avoit-il achevé sa

rière, qu'il aperçut Rebecca, fille de Bathuel, qui étoit venue à la fontaine, et s'en retournoit, portoit sur son épaule un vase plein d'eau.

Il alla au-devant d'elle, et lui demanda un peu d'eau pour boire. Elle lui en donna de très bon cœur, et lui en offrit même pour ses chameaux. Eliézer, ayant connu à cette marque que c'étoit celle que Dieu avoit destinée pour être la femme de son jeune maître, lui demanda qui elle étoit, et s'il y avoit place chez son père pour s'y pouvoir retirer. Rebecca l'en assura, et se hâta d'aller chez elle donner avis de ce qui venoit d'arriver. Laban son frère alla trouver Eliézer, et le pria d'entrer chez eux. Eliézer, y étant entré, leur dit qu'il étoit le serviteur d'Abraham; que Dieu avoit rendu son maître extrêmement riche; et que, voulant marier son fils, il l'avoit envoyé en leur pays, où Dieu lui ayant fait connoître qu'il destinoit Rebecca pour être femme d'Isaac, il la leur venoit demander. Bathuel et Laban, reconnoissant visiblement le doigt de Dieu dans cette affaire, y consentirent. Aussitôt Eliézer fit de grands présents à la fille et à ses parents, et il se hâta de retourner vers Abraham, emmenant avec lui Rebecca. Il trouva, en approchant du lieu, Isaac dans la campagne. Rebecca, ayant su d'Eliézer que c'étoit celui à qui Dieu la destinoit pour femme, se couvrit la tête de son voile. Eliézer raconte le succès de son voyage à Isaac, qui épousa Rebecca; et l'amour qu'il eut pour elle le consola de la douleur qu'il avoit eue de la perte de Sara, sa mère, qui étoit morte trois ans auparavant. On voit, dans cette histoire, un modèle de ce qu'on doit observer pour rendre un mariage saint et heureux: consulter Dieu par la prière, se servir de l'avis et de l'entremise des personnes sages et vertueuses, avoir moins d'attention aux biens qu'aux mœurs, et à l'innocence des personnes que l'on recherche. Les jeunes filles doivent aussi apprendre de Rebecca, qui se couvre de son voile aussitôt qu'elle voit Isaac, combien elles doivent garder la modestie envers celui-là même qui leur est destiné pour mari, en ne se mettant pas en peine de gagner son cœur par leur beauté et par les ornemens, comme Rebecca auroit pu faire, mais par leur sagesse et par la sainteté de leurs mœurs.

XV. *Jacob et Esau.*

Issac et Rebecca demeurèrent vingt ans ensemble sans avoir d'enfans. Enfin Dieu exauça les prières d'Issac, et Rebecca accoucha de deux fils : le premier fut nommé Esau ; on donna au second le nom de Jacob. Lorsqu'ils furent grands, il arriva que Jacob ayant préparé des lentilles, Esau, qui venoit de la chasse, où il s'occupoit d'ordinaire, désira de ces lentilles avec une si grande avidité, que pour les avoir, il céda à l'heure même son droit d'aînesse à Jacob. Conduite peu saine, mais cependant beaucoup moins surprenante que celle de plusieurs Chrétiens, qu'on voit si souvent préférer sans peine quelque bien fragile, ou un plaisir d'un moment, à un héritage et à un bonheur éternel.

XVI. *Echelle de Jacob.*

Jacob, ayant ainsi acheté le droit d'aînesse, s'assura, plusieurs années après, cet avantage par la bénédiction qu'il reçut de son père Issac. Esau en conçut contre lui une haine si envenimée, qu'il résolut de le tuer. C'est pourquoi Rebecca lui conseilla de s'éloigner pour quelque temps, ce qu'il fit avec le consentement de son père, qui le bénit une seconde fois. Dieu même lui confirma cette bénédiction ; car, étant venu en un certain lieu, comme il vouloit se reposer, après le soleil couché, il mit une pierre sous sa tête ; et, s'étant endormi, il vit une échelle dont le pied étoit sur la terre, et qui alloit jusqu'au ciel. Les Anges montoient et descendoient le long de cette échelle. Dieu parut au haut, et lui dit : *Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac ; je vous donnerai, et à votre postérité, la terre où vous dormez, et tous les peuples du monde seront bénis en celui qui sortira de votre race.* Il lui promit ensuite d'être son protecteur partout où il iroit. Jacob s'éveilla, et étant effrayé de ce qu'il avoit vu, il dit en s'écriant, que ce lieu étoit terrible, puisque le Seigneur y étoit. Cette vision marquoit le soin que Dieu prend de ceux qu'il se sert, qui est avec eux dans le temps de leur affliction, et que les Anges leur sont présens pour offrir à Dieu leurs prières, et pour leur apporter du ciel les grâces et les consolations de Dieu.

XVII. Retour de Jacob.

Jacob, assuré de la protection de Dieu, vint en Mésopotamie chez Laban son oncle, qu'il servit durant vingt années avec beaucoup de fidélité, quoique Laban en eût manqué plusieurs fois à son égard. Mais comme la bénédiction que Dieu répandoit visiblement sur ce saint Patriarche et sur tout ce qui lui appartenait, excitoit de plus en plus l'envie de Laban, il jugea qu'il étoit de la prudence de se retirer : et Dieu lui ayant commandé de retourner dans la terre de sa naissance, il partit secrètement, et amena avec lui tout ce qui lui appartenait. Laban le poursuivit durant sept jours avec une étrange colère, mais Dieu lui apparut pendant la nuit, et lui défendit de rien dire d'aigre ni d'offensant à Jacob. Dès qu'il l'eut joint, il commença à se plaindre de ce qu'il étoit parti à son insçu, et dit qu'il étoit en état de s'en venger, si Dieu ne le lui eût défendu. Jacob, en s'excusant, lui fit connoître les raisons qu'il avoit eues de tenir son voyage secret, et lui remit ensuite devant les yeux toutes les injustices dont il avoit usé à son égard. Enfin, leurs esprits s'étant adoucis, ils se reconcilièrent et se séparèrent, après s'être promis solennellement une amitié éternelle. Jacob, délivré des mains de Laban, ne songea qu'à se sauver de celles d'Esau son frère. Il commença par lui envoyer de ses gens, pour le prier, d'agréer son retour. Mais, ses gens lui ayant rapporté qu'Esau s'étoit aussitôt mis en chemin avec quatre cents hommes, il fut saisi d'une extrême frayeur, et eut recours à Dieu. Seigneur, lui dit-il, qui m'avez dit : Retournez en votre pays, et je vous comblerai de bienfaits ; je suis indigne de toutes vos miséricordes, et de la vérité que vous avez gardée dans toutes les promesses que vous avez faites à votre serviteur. J'ai passé ce fleuve du Jourdain n'ayant qu'un bâton, et je retourne avec ces deux troupes de monde. Délivrez-moi, je vous prie, de la main de mon frère Esau, parceque je le crains extrêmement. Après avoir mis son principal appui en Dieu, il usa de toute sa prudence naturelle. Il choisit une partie de ses troupeaux, dont il vouloit faire présent à Esau, et les fit marcher devant lui en plusieurs bandes, afin qu'Esau les rencontrant les uns après les autres, son esprit s'adoucit peu à peu par la vue de tant de

présens, et par la soumission de ceux qui les lui offroient. Il s'avança le lendemain, après qu'un Ange, qui lui changea son nom de Jacob en celui d'Israël, l'eut assuré qu'il n'avoit rien à craindre de la part des hommes. Ayant aperçu Esau, il s'approcha de lui, et le salua sept fois en se prosternant jusqu'à terre. Esau, adouci par tant de soumissions, courut à Jacob, l'embrassa en versant des larmes, vit avec plaisir toute la familiarité de son frère qui le salua profondément, et reçut avec civilité les présens qu'il lui avoit fait offrir. C'est ainsi que la douceur et la soumission l'emportent sur la fierté et la violence; c'est ainsi que Dieu change, quand il lui plaît, en faveur de ceux qu'il aime, les ennemis les plus déclarés et les cœurs les plus endurcis.

XVIII. Joseph vendu par ses frères.

Joseph, l'un des plus jeunes fils de Jacob, conduisoit les troupeaux de son père avec ses frères, et il les accusa devant son père d'un crime énorme. Jacob aimoit Joseph plus que tous ses autres enfans, parcequ'il l'avoit eu étant déjà vieux, et il lui avoit donné une robe de plusieurs couleurs, c'est pourquoi ses frères, le haïssent, et ne lui pouvoient parler sans aigreur. Il arriva que Joseph rapporta à ses frères des songes qu'il avoit eus, qui furent dans leur cœur une semence d'une haine encore plus grande. Car il leur vint dire : *Il me sembloit que je lieois avec vous des gerbes dans un champ; que ma gerbe se levait, et se tenoit debout; et que les vôtres, étant assises de la mienne, se baïssent devant elle, et l'adoroient.* Ses frères lui répondirent : *Est-ce que vous serez notre Roi, et que nous serons soumis à votre puissance?* Il eut encore un autre songe qu'il raconta ainsi à ses frères : *Il me sembloit que je voyois le soleil et la lune, et onze étoiles qui m'adoroient.* Lorsqu'il eut rapporté ce songe à son père et à ses frères, son père lui en fit réprimande, et lui dit : *Que voudrait dire ce songe que vous avez eu? Est-ce que nous vous adorerons sur la terre, votre mère, vos frères et moi?* Ainsi ses frères étoient émus d'envie contre lui; mais le père considéroit tout ceci avec attention sans en rien témoigner. Car, dans ces premiers temps, Dieu se servoit quelquefois des songes pour instruire les hommes, et pour leur faire connoître ses volontés; maintenant qu'il

à cessé de nous parler en cette manière, et qu'il nous instruit par ses saintes Ecritures et par la voix de son Eglise, ce seroit ordinairement vouloir se tromper soi-même, et tomber dans la superstition, que d'ajouter foi aux songes qui nous arrivent. Les frères de Joseph étant allés à Sichem mener les troupeaux de leur père, Jacob dit à Joseph : *Venez, et je vous enverrai vers vos frères : Je suis tout prêt, lui dit Joseph. Jacob ajouta : Vous verrez s'ils se portent bien, et si les troupeaux sont en bon état ; et vous me rapporterez ce qui se passera.* Joseph alla donc vers ses frères. Lorsqu'ils l'eurent aperçu de loin, ils résolurent de le tuer. Aussitôt donc qu'il fut arrivé, ils lui ôtèrent sa robe, et le jetèrent dans une vieille citerne qui étoit sans eau. Ils s'assirent ensuite pour manger ; et ayant aperçu des Marchands Ismaélites, ils le tirèrent de la citerne, et le vendirent à ces marchands, qui l'emmenèrent en Egypte. Ils prirent ensuite la robe de Joseph, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau qu'ils avoient tué, ils l'envoyèrent à son père, lui faisant dire par ceux qui la lui portaient : *Voici une robe que nous avons trouvée, voyez si ce n'est pas celle de votre fils ?* Le père, l'ayant reconnue, dit : *C'est la robe de mon fils, une bête cruelle l'a dévoré, et ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, et pleura fort long-temps.* Il pleura sans doute pleuré encore plus amèrement, s'il eût su que le trop grand amour qu'il avoit témoigné à Joseph étoit la cause de sa perte. Il est bon d'aimer ses enfans, dit Saint Ambroise à l'occasion de cette histoire, il est juste même d'aimer davantage ceux qui ont le plus de vertu : mais il est dangereux de faire paroître ce discernement, qui peut nuire à celui même que l'on aime, en excitant contre lui la jalousie des autres. Que les enfans apprennent aussi, de cet exemple, combien ils doivent détester l'envie. Quelque foible que ce vice paroisse dans son commencement, il peut avoir des suites très-funestes, si on ne l'arrache au plutôt de son cœur ; et quand il n'engageroit point aux dernières extrémités, Saint Jean nous avertit qu'il suffit de haïr son frère, pour être homicide devant Dieu.

XIX. Joseph mis en Prison.

Les Ismaélites ayant mené Joseph en Egypte, le vendirent à un des principaux Officiers du Roi. Joseph gi-

gna le cœur de son maître par sa prudence et sa fidélité, en sorte que cet Officier, voyant qu'il se donnoit tout entier à son service, se reposa sur lui du soin de toute sa maison. Plusieurs années après, sa maîtresse conçut pour lui une affection impudique. Joseph résista avec horreur à ses sollicitations, et lui témoigna que la crainte de Dieu, et la reconnaissance qu'il devoit à son maître, ne lui permettoient pas de commettre un si grand crime. Cette femme, l'ayant un jour trouvé seul, l'arrêta par le manteau ; Joseph, dans un péril si pressant, laissa son manteau, et s'enfuit. Cette femme changea aussitôt son affection en une haine pleine de rage, appela les gens de sa maison, fit grand bruit, comme si Joseph l'eût sollicité à commettre un crime ; et lorsque son mari fut de retour, elle lui montra ce manteau, qu'elle avait retenu, comme une preuve de sa fidélité et de la mauvaise volonté de son esclave. Le mari entra dans une grande colère, et fit mettre Joseph en prison. Les saints Docteurs nous apprennent que comme Joseph est un parfait modèle de la chasteté, il l'est aussi de la manière dont on doit combattre le vice qui lui est contraire. Après avoir parlé à cette femme avec une fermeté et une sagesse qui auroient dû la confondre, il se retira avec précipitation, sachant qu'en une rencontre si dangereuse, c'est vaincre que de s'enfuir le plus promptement que l'on peut. C'est la règle que nous devons suivre, lorsqu'il s'agit de nous défendre dans les tentations où le démon excite en nous ces pensées qui empoisonnent l'âme, dès le moment que l'on s'y arrête. Il faut fuir à l'exemple de Joseph, c'est-à-dire, en éloignant son esprit autant qu'il est possible, et avoir recours à Jésus-Christ, afin qu'il remplisse notre esprit et notre cœur de l'espérance de ses promesses et de la crainte de ses jugemens.

Joseph, dans la prison, fit paroître tant de vertu et de sagesse, que le gouverneur lui donna autorité sur tous les autres prisonniers, et qu'il ne se faisoit rien que par ses ordres. Lorsque ces choses étoient en cet état, deux Officiers du Roi Pharaon, l'un son grand Echangeur, et l'autre son grand Panetier, l'ayant offensé, et ayant été mis en prison sous la conduite de Joseph, eurent chacun un songe qu'ils lui racontèrent. Joseph le leur expliqua, et dit au Panetier que dans trois jours il seroit pendu ; et à l'Echan-

son, que dans trois jours Pharaon le rétablirait : ce qui arriva comme il l'avait prédit.

XX. *Joseph élevé en g. ira.*

L'Echanson que Joseph avait prié de se souvenir de lui, et à qui il avait fait consulter son innocence, l'oublia tout-à-fait dans son bonheur, jusqu'à ce que, deux ans après, Pharaon, effrayé de deux songes qu'il avait eus, fit venir tous les Sages de l'Egypte, sans qu'il s'en trouvât un seul qui pût les interpréter. Alors l'Echanson, se souvenant de Joseph, raconta au Roi ce qui lui était arrivé dans la prison, et le Roi commanda aussitôt qu'on le fît venir. Joseph, après avoir dit à Pharaon, avec beaucoup de modestie, que ce n'était pas de lui, mais de Dieu qu'il devoit attendre la réponse qu'il souhaitoit, ajouta que ces songes marquoient qu'il alloit venir sept années d'une fertilité extraordinaire, et qu'elles seroient suivies de sept autres, pendant lesquelles la stérilité seroit si grande, qu'elle feroit oublier toute l'abondance qui l'avait précédée ; qu'ainsi il étoit de la prudence du Roi de faire amasser dans les greniers publics, pendant les sept années d'abondance, la cinquième partie des fruits de la terre, et de les réserver pour les sept années de famine, afin que le pays ne fût pas consumé par la faim. Pharaon admira la sagesse de ce jeune homme, et il crut qu'il n'y avait personne plus capable que lui pour accomplir un si grand dessein. Il lui donna donc une pleine autorité sur toute l'Egypte, le fit monter sur un second char, et il commanda qu'un héraut marchât devant Joseph, pour obliger tout le monde à fléchir le genou devant lui. Il changea aussi son nom, et il l'appela en langue Egyptienne le Sauveur du monde. C'est ainsi que ce saint homme sortit de l'état d'humiliation où Dieu avait permis qu'il fût tombé, pour servir de fondement à la grandeur où il le vouloit élever. Et c'est ainsi que, par un miracle beaucoup plus grand, et dont l'élévation de Joseph n'a été que la figure, ceux qui ont été comme foulés aux pieds des hommes par la pauvreté ou par les persécutions, passent tout d'un coup de ces peines, qui n'ont duré qu'un moment, à une éternité de gloire que leurs souffrances leur ont acquises.

XXI. Joseph se fait connoître à ses frères.

Joseph ayant ramassé avec soin le bled des sept premières années, une grande famine survint dans tout le monde. Le peuple d'Egypte eut recours à Pharaon. Ce prince les envoya à Joseph, qui écoutoit favorablement leurs demandes et ne rebutoit personne. Jacob, ayant appris que l'on vendoit du bled en Egypte, envoya ses enfans pour en acheter. Joseph qu'ils ne reconnurent point, les traita d'abord comme des espions. Pour se justifier, ils dirent qu'ils étoient tous fils du même père, qui étoit à Chanaan avec le plus jeune de leurs frères. Joseph leur dit qu'ils lui laissent un d'entr'eux en otage, et qu'ils lui amènassent ce jeune frère dont ils lui parloient. L'extrémité où ils se virent réduits, jointe aux remords de leur conscience, les fit souvenir du mal qu'ils avoient fait à Joseph ; et comme ils s'en plaignoient entr'eux dans la langue de leur pays, Joseph qui les entendoit, touché jusqu'au fond du cœur, se retira un moment, parcequ'il ne pouvoit retenir ses larmes. Il revint ensuite, et, se contentant de retenir Siméon prisonnier, il renvoya les autres, et ordonna qu'on remplît leurs sacs de bled, et qu'on y remît leur argent. Lorsqu'ils furent revenus chez leur père, Jacob ne put se consoler de la promesse qu'ils avoient faite de mener Benjamin en Egypte ; il se souvint de la douleur que lui avoit autrefois causée la perte de Joseph, et il dit résolument qu'il ne le laisseroit point aller. Mais la famine qui croissoit de jour en jour, fit enfin résoudre Jacob à laisser partir Benjamin. Joseph, ayant vu ses frères, donna ordre qu'on les fît entrer, et qu'on leur préparât un festin. Comme ils craignoient à cause de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs sacs, il dirent à l'intendant de Joseph, qu'ils le rapportoient. Cet officier les consola, et leur amena Siméon leur frère. Cependant ils préparèrent leurs présens : et lorsque Joseph entra, ils les lui offrirent, et le saluèrent en se baissant jusqu'à terre. Joseph leur parla avec douceur, et leur demanda des nouvelles de leur père. Mais la vue de ce jeune frère le toucha sensiblement ; et, après lui avoir souhaité les bénédictions du Ciel, il se retira pour pleurer avec plus de liberté. Etant rentré aussitôt avec un visage ouest, il se mit à table, et y fit mettre ses

frères. Ce jour se passa dans la joie ; et lorsque les frères de Joseph étoient prêts à s'en retourner, il fit remplir leurs sacs de bled, et remettre leur argent comme la première fois. Mais il commanda qu'on mit sa coupe dans le sac de Benjamin. A peine étoient-ils partis, que l'intendant de la maison courut après eux, se plaignant qu'on avoit volé la coupe de son maître. Ils s'excusèrent tous de ce crime, et ils consentirent que celui qui se trouveroit coupable de ce vol, demeurât esclave. On visita leurs sacs, et on trouva enfin la coupe dans le sac de Benjamin. Tous les autres furent alors dans une grande consternation. Ils offrirent de demeurer esclaves au lieu de leur jeune frère, dans la crainte où ils étoient que leur père ne mourût de douleur, lorsqu'il apprendroit la captivité de Benjamin. Joseph ne pouvant plus se retenir, commanda à tout le monde de sortir. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri qui fut entendu des Egyptiens et de toute la maison de Pharaon, et dit à ses frères : *Je suis Joseph ; mon père vit-il encore ?* Ses frères ne pouvoient lui répondre, tant ils étoient saisis de crainte. Il leur parla donc avec douceur et leur dit : *Approchez-vous de moi, et s'étant approché de lui, il ajouta : Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu à des Marchands qui m'ont amené en Egypte.* Il leur dit ensuite de ne rien craindre, et de ne se point affliger : que Dieu avoit permis qu'ils l'eussent traité de la sorte, pour les préserver de la famine. Il les embrassa tous en pleurant, et leur ordonna de porter cette nouvelle à leur père, et de se hâter de le faire venir avec toute sa famille dans les chariots que Pharaon, ravi de joie de ce qui étoit arrivé, leur fit donner, avec le bled dont ils avoient besoin, et des vires pour le chemin.

XXII. *Jacob va en Egypte.*

Aussitôt que les frères de Joseph furent retournés d'Egypte, et qu'ils eurent dit à Jacob que Joseph son fils vivoit, et qu'il étoit tout-puissant dans ce Royaume, ce saint homme se réveilla comme d'un profond sommeil, et il ne pouvoit croire ce qu'ils lui disoient ; mais lorsqu'il eut appris plus en particulier la conduite que Dieu avoit tenue sur son fils, et qu'il eut vu les chariots et tout ce que Joseph lui envoyoit, il résolut de l'aller trouver. Je-

seph, averti que son père approchoit, alla au-devant de lui, et, voyant son chariot s'avancer, il mit pied à terre pour aller embrasser Jacob. Après les témoignages de joie et les larmes qu'une vue si inespérée causa de part et d'autre, Joseph mena son père à Pharaon pour le saluer; et comme il souhaitoit qu'ils demeurassent séparés des Egyptiens, il ne rougit point de porter son père et ses frères à déclarer devant le Roi, qu'ils étoient d'une condition que les Egyptiens avoient en abomination, c'est-à-dire, qu'ils étoient pasteurs de brebis. Ayant donc obtenu du Roi la terre de Gessen pour y habiter, ils ne sentirent aucun mauvais effet de la famine. Jacob vécut paisiblement dans l'Egypte pendant dix-sept ans. Lorsqu'il se vit à l'extrémité, il appela ses enfans, leur donna sa bénédiction, et leur prédit ce qui devoit arriver de plus considérable à leur postérité. Il mourut âgé de cent quarante-sept ans. Joseph l'embrassa et répandit beaucoup de larmes. Il fit embaumer son corps; et après l'avoir pleuré plusieurs jours, il le conduisit, accompagné des plus considérables de l'Egypte, jusque dans la terre de Chanaan, où il le fit mettre dans le tombeau de ses pères, comme Jacob l'en avoit prié. Joseph retourna aussitôt en Egypte, où il demeura dans la même autorité jusqu'à la fin de sa vie. Il continua d'avoir soin de ses frères et de leur famille; et il mourut âgé de cent dix ans, en ayant commandé quatre-vingt à toute l'Egypte. L'histoire de Joseph, qui nous apprend à rendre le bien pour le mal, est une admirable figure de la charité de Jésus-Christ, qui ayant été livré à la mort pour les hommes, non-seulement leur a pardonné et a prié pour eux, mais a rendu encore le sang même qu'il avoit versé, le prix de leur rédemption, et la guérison de leurs plaies.

XXIII. *Les Israélites persécutés.*

Les descendans d'Israël s'étant multipliés extraordinairement, et ayant rempli tout le pays où ils demouroient, il s'éleva un nouveau Roi nommé aussi Pharaon; c'étoit un nom commun à tous les Rois d'Egypte. Ce Roi, qui ignoroit les services que Joseph avoit rendus à son pays, craignit que les Israélites ne se rendissent trop puissans; et, pour les affoiblir, il résolut de les accabler de travaux. Il leur laissoit faire de la brique et d'autres

ouvrages de terre fort pénibles : il les faisoit travailler à de grands bâtimens : il avoit établi des officiers qui ne leur donnoient point de relâche, et les maltraitoient cruellement. Mais Pharaon voyant que plus il opprimoit les Israélites, plus leur nombre se multiplioit, ordonna aux sages-femmes d'étouffer tous les garçons au sortir du sein de leurs mères ; mais ces femmes craignirent Dieu, et aimèrent mieux s'exposer à la colère du Roi, que d'exécuter un ordre si barbare. Dieu les récompensa en établissant leurs maisons. Pharaon commanda donc à tout le peuple de jeter dans le Nil tous les enfans mâles qui naistroient parmi les Hébreux. Plusieurs périrent de cette manière ; et Moïse, qui naquit en ce temps là, eût été enveloppé dans le même malheur, si Dieu (qui l'avoit choisi pour délivrer son peuple de servitude) n'eût inspiré à sa mère, qui avoit fait inutilement tous ses efforts pour le cacher, de le mettre dans une corbeille de jonc enduite de bitume et de poix, et de l'exposer ainsi sur le bord du fleuve. La fille de Pharaon, ayant aperçu cette corbeille parmi les roseaux, envoya une de ses filles pour l'apporter. Elle l'outrit, et voyant ce petit enfant qui crioit, elle en eut compassion, le fit nourrir, et l'adopta ensuite pour son fils.

Que les personnes affligées apprennent de cette histoire à ne jamais désespérer de la providence de Dieu. Il sait, quand il lui plaît, et même contre toute apparence, ménager des secours inespérés à ceux qui reconnoissent leur foiblesse, et qui ont recours à lui.

XXIV. Dieu apparoît à Moïse.

Moïse devenu grand, renonça à la qualité de fils de la fille de Pharaon, aimant mieux, comme dit Saint Paul, être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir du plaisir si court, qui se trouve dans le péché. Il alla donc trouver ses frères ; mais comme peu de temps après, Pharaon eut résolu de le faire mourir, il s'enfuit au pays de Madian, où s'étant marié, il passa quarante ans à paître les troupeaux de son beau-père. Ayant un jour amené son troupeau dans le fond du désert, Dieu lui apparut sur la montagne d'Horeb, au milieu d'un buisson qui brûloit sans se consumer. Il lui avoit dit qu'il avoit entendu les cris de son peuple ; qu'il avoit résolu de le délivrer de l'oppression qu'il souffroit en Egypte, et qu'il l'avoit choisi pour ac-

complir ce grand dessein. Moïse s'excusa, et fit ce qu'il put pour ne point se charger d'un emploi si important; mais il fallut obéir. Dieu lui donna le pouvoir de faire des miracles, et lui commanda de s'associer son frère Aaron. Ainsi Moïse, ayant pris congé de son beau-père, s'en retourna en Egypte.

XXV. *Endurcissement de Pharaon.*

Pharaon rejeta avec impiété la proposition que Moïse lui fit de la part de Dieu, de permettre aux Israélites de lui aller sacrifier dans le désert; il traita ce saint homme et son frère Aaron de séditeux, et il fit augmenter considérablement le travail dont le peuple étoit chargé. Moïse, par un ordre de Dieu retourna vers ce prince, et en sa présence fit changer en serpent la verge qu'Aaron tenoit à la main. Pharaon ne s'étant point rendu à ce miracle, Moïse en fit plusieurs autres. Toutes les eaux du Nil furent changées en sang, et tous les poissons moururent. Une multitude innombrable de grenouilles couvrit tout le pays, et entra jusque dans la chambre et sur le lit du Roi. Il fit venir à diverses fois des mouches, des cousins, des sauterelles, qui incommodèrent terriblement les Egyptiens. Pharaon promit plusieurs fois d'obéir, pour être délivré de ces fléaux; mais quand Moïse les avoit fait cesser, ce Prince n'exécutoit rien. Moïse fit encore venir une peste sur les animaux, des ulcères sur les hommes, une grêle épouvantable, mêlée de feux de tonnerre, et enfin des ténèbres très-épaisses qui durèrent trois jours, pendant lesquels des éclairs de feu et des fantômes affreux augmentoient la frayeur des Egyptiens. Tout cela ne servit de rien à ce Prince impie et superbe. Il savoit que les Israélites ne ressentoient aucune de ces plaies. Les Magiciens mêmes dont il avoit voulu opposer les enchantemens aux miracles de Moïse, s'étoient, en sa présence, confessés vaincus par la puissance de Dieu; et cependant il demeura toujours endurci. Que cet exemple nous fasse trembler, et reconnoître avec humilité de quel aveuglement l'homme est capable, lorsqu'après avoir abandonné Dieu, Dieu, pour le punir, l'abandonne à sa propre malice et à la corruption de son cœur,

XXVI. *L'Agneau Paschal.*

Cependant Dieu ordonna à son peuple de prendre un agneau sans tache dans chaque famille, de le sacrifier vers le soir, de marquer de son sang les poteaux et le haut de la porte de chaque maison ; de le faire rôtir, et de le manger avec des pains sans levain et des laitues sauvages. Il voulut que les Israélites fissent ce souper en état de voyageurs, à la hâte, des souliers aux pieds, un bâton à la main, et que cette cérémonie fût nommée la Pâque, c'est-à-dire le passage. Cette même nuit, Dieu envoya un Ange qui fit mourir tous les premiers-nés Egyptiens, depuis le fils de Pharaon jusqu'au fils de la plus misérable servante, et jusqu'aux premiers-nés même des bêtes. — Cet agneau représentoit le Sauveur qui devoit être immolé pour le salut des hommes, dont le sang auroit la vertu de sauver ceux à qui il seroit appliqué, dont la chair seroit la nourriture des fidèles qui s'en approcheroient avec un cœur exempt de corruption, et purifié par les amertumes de la pénitence. Les Egyptiens, épouvantés de la mort de leurs premiers-nés, pressèrent les Israélites de sortir à l'heure même, et les mirent hors de l'Égypte, chargés de biens.

Dieu, qui avoit commandé aux Juifs de manger tous les ans l'Agneau Paschal, en mémoire de leur délivrance, ordonne maintenant à tous les Chrétiens de recevoir le corps de Jésus-Christ, le véritable Agneau sans tache, en reconnaissance de ce qu'il les a délivrés de la tyrannie du démon, dont celle de l'Égypte n'étoit que la figure.

XXVII. *Etat des Israélites dans le désert.*

Pharaon, après avoir congédié les Israélites, s'en repen-
tit, les poursuivit avec son armée, et les joignit sur les bords de la Mer-Rouge. Ils croyoient être perdus, quand Dieu fit ouvrir la mer, en sorte que l'eau se retira des deux côtés, s'arrêta comme un mur à droite et à gauche, et laissa un grand espace au milieu où les Israélites passèrent à pied sec. Les Egyptiens voulurent les suivre ; mais Dieu fit rejoindre la mer, qui les noya tous avec Pharaon. Ainsi Dieu fit voir qu'il est le maître de toutes les créatures, et qu'il punit sévèrement les hommes qui osent lui résister. Pendant le voyage, il fit paroître sa Providence.

et sa bonté sur les Israélites. Il les mena par un grand désert, afin d'éprouver leur fidélité, de les exercer à la patience, et de leur faire voir qu'ils ne pouvoient subsister que par ses grâces. Dieu leur donna pour nourriture la manne. C'étoit une espèce de rosée qui tomboit du Ciel les matins, et qui s'épaississoit, en sorte que l'on en faisoit des pains d'un goût fort agréable. Chacun en recueilloit le matin autant qu'il en falloit pour se nourrir. Le sixième jour de la semaine, ils en recueilloient une fois de plus qu'à l'ordinaire, parcequ'il n'en tomboit point le jour du Sabbat, auquel Dieu vouloit qu'on ne s'occupât qu'à le servir. Quand ils manquèrent d'eau, Moysé rendit douces les eaux d'une fontaine qui étoient amères, et il en fit sortir d'un rocher avec abondance en deux différentes occasions. Il leur obtint, par ses prières, une victoire considérable sur les Amalécites, en tenant les mains élevées au Ciel, durant tout le combat, pour nous apprendre quelle est la force de la prière, sans laquelle nous ne pouvons pas espérer de vaincre les ennemis de notre salut.

XXVIII. *Dieu donne sa Loi aux Israélites.*

Peu de temps après la sortie de l'Egypte, les Israélites étant arrivés au mont Sinai, Dieu les fit séjourner pour leur donner sa Loi. Moysé, par ordre de Dieu, les aversifit de se purifier, et de se préparer pendant dix jours. Le matin du troisième jour, qui étoit le cinquantième après la Pâque, ils virent le haut de la montagne tout en feu, et couvert d'un nuage épais, d'où sortoient des éclairs et des tonnerres épouvantables. Ils entendoient aussi un son de trompettes; mais ils ne voyoient personne. Alors une voix terrible sortant de ce nuage, prononça ces paroles: *Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Egypte, de la maison de servitude; tu n'auras point d'autre Dieu que moi, tu ne feras point d'idoles, tu ne les adoreras point; tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur ton Dieu. Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat. Honore ton père et ta mère. Tu ne tueras point. Tu ne commettras point de fornication; tu ne déroberas point; tu ne rendras point de faux témoignage; tu ne désireras point la femme de ton prochain, ni autre chose qui lui appartienne.* Dieu ayant prononcé devant tout le

peuple ces dix Commandemens que l'on nomme le Décalogue, il les donna à Moïse écrits sur deux tables de pierre. Moïse demeura quarante jours sur la montagne, où il reçut de Dieu beaucoup d'autres Loix qui concernoient les cérémonies de la religion, les affaires temporelles, et la punition des crimes. Cependant les Israélites, s'ennuyant de ne le plus voir, firent un veau d'or semblable à celui que les Egyptiens adoroient, lui dressèrent un autel, et lui offrirent des sacrifices. Moïse descendit de la montagne, et, s'étant approché du camp, il vit le veau et les danses que l'on faisoit auprès. Alors, animé d'une sainte colère, et jugeant qu'un peuple si infidèle à Dieu étoit indigne de recevoir sa Loi, il brisa les deux tables qu'il tenoit à la main, et prenant le veau d'or, il le mit dans le feu, et le réduisit en poudre, qu'il jeta dans l'eau pour en faire boire aux Israélites, et leur apprendre combien cette idole étoit méprisable. Il fit mourir vingt-trois mille de ces idolâtres. Pour engager Dieu à pardonner au reste du peuple, il se mit au rang des coupables, et par un acte héroïque de charité, il demanda de périr avec eux. Puis il retourna sur la montagne; et après y avoir encore demeuré quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger, il en descendit avec deux tables de la Loi semblables aux premières qu'il avoit rompues. Des rayons de lumière sortoient de son visage, et le rendoient si éclatant, qu'il fut obligé dans la suite de se couvrir de son voile, quand il vouloit parler au peuple.

XXIX. Le Tabernacle.

Moïse ayant déclaré aux Israélites l'ordre qu'il avoit reçu de dresser un Tabernacle, qui seroit comme une espèce de tente magnifique, ou plutôt un temple portatif, où Dieu vouloit faire sentir plus particulièrement sa présence, il les exhorta à y contribuer de bon cœur. A peine eut-il fait cette proposition, qu'ils apportèrent ce qu'ils avoient de plus précieux; les femmes mêmes n'épargnèrent point leurs ornemens; et ces dons furent faits avec tant de zèle, qu'il y en eut bientôt plus qu'il n'en falloit; en sorte que Moïse fut obligé de faire publier que personne n'apportât plus rien. Le tabernacle fut construit suivant le modèle que Dieu avoit fait voir à Moïse sur la montagne. Tout le dedans étoit orné de broderies;

on mit l'Arche d'alliance dans un endroit qui fut nommé *le Saint des Saints*, et séparé du reste par un voile. Cette Arche étoit un coffre de bois incorruptible, revêtu de toute part de lames d'or, et couvert d'une table d'or, que l'on appelloit *le Propitiatoire*, au-dessus duquel étoient deux Chérubims. On y enferma les deux tables de la Loi, et elle fut nommée pour ce sujet l'Arche d'alliance, parcequ'elle étoit comme un témoignage sensible de l'alliance que Dieu avoit faite avec son peuple; ainsi les Juifs n'avoient-ils rien de plus précieux. Dans la partie du tabernacle qui étoit en dedans du voile, Moïse fit placer une table où il y avoit toujours douze pains, que l'on appelloit les pains de proposition, et qui étoient comme un sacrifice continu, par lequel Dieu vouloit que son peuple lui témoignât sa reconnaissance de ce qu'il tenoit uniquement de sa bonté tout ce qu'il possédoit. — Vis-à-vis de cette table étoit un chandelier d'or à sept branches; et entre la table et le chandelier étoit un autel où l'on brûloit des parfums que Dieu vouloit qu'on lui offrit. La table et l'autel étoient d'un bois incorruptible, revêtu de lames d'or; et le chandelier étoit d'or pur. Dieu vouloit, par cette magnificence, faire entendre aux Israélites, qu'on ne peut le servir avec trop de pureté et de perfection. Dans le parvis, au-devant du tabernacle, étoit placé l'autel où l'on offroit les Sacrifices. Il y en avoit de plusieurs espèces, que Dieu avoit établis comme autant de figures du véritable sacrifice que Jésus-Christ devoit offrir pour nous sur la croix, et qui se renouvelle tous les jours dans le saint sacrifice de la Messe. Ces sacrifices devoient être offerts par Aaron et ses enfans. Moïse reçut ordre de leur faire des habits particuliers avec des ornemens précieux, et de les consacrer aux Sacrificateurs. Dieu fit voir peu de temps après, avec quelle exactitude il vouloit être servi, car Nadab et Abihu, les deux aînés d'Aaron, ayant mis dans leurs encensoirs un feu étranger, au lieu du feu sacré qu'ils devoient prendre sur l'autel, furent dévorés par un feu que Dieu lança contre eux dans le tabernacle même où ils exerçoient leurs fonctions.

XXX. *Blasphémateur et violateur du Sabbat punis.*

Peu de temps après, deux hommes se querellant, un d'eux, transporté de colère, blasphéma le saint nom

de Dieu. On l'amena à Moïse, qui voulut consulter le Seigneur avant que de rien ordonner. Dieu lui commanda de faire conduire cet impie hors du camp, et que là tous ceux qui avoient ouï ses blasphèmes, mettoient leurs mains sur sa tête, afin qu'ensuite tout le peuple le lapidât. Cet ordre fut exécuté ; et Dieu fit en même temps une loi qui portoit que tous les blasphémateurs seroient traités avec la même rigueur. A plus forte raison, quels supplices ne méritent pas les Chrétiens qui s'emportent à ces horribles excès ! Dieu ordonnoit que tout le peuple contribuât au supplice de ces impies, pour nous apprendre que ceux qui entendent proférer des blasphèmes, doivent, s'il n'est pas en leur pouvoir de l'empêcher, témoigner du moins, autant qu'ils le peuvent, l'horreur qu'ils ont de ces paroles exécrables.

Dieu donna encore, dans une autre occasion, un exemple d'une pareille sévérité. On trouva dans le désert un homme qui ramassoit du bois le jour du Sabbat. Dieu avoit commandé de sanctifier ce jour, et il avoit défendu d'y faire aucune œuvre servile. Le coupable fut présenté à Moïse, à Aaron et à tout le peuple : on le mit en prison, et le Seigneur ordonna qu'il fût puni de mort et lapidé par le peuple. Au lieu du Sabbat, que les Juifs honoroient en mémoire de la création du monde, Dieu nous ordonne à présent de célébrer le Dimanche, en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ. Que ceux donc qui s'occupent à des œuvres serviles et défendues en ce saint jour, ou ce qui est encore plus criminel, qui en profanent la sainteté par leurs dissolutions, apprennent qu'ils encourrent l'indignation de Dieu, et qu'ils perdent la vie de l'âme, mille fois plus précieuse que celle du corps.

XXXI. *Murmures et autres péchés des Israélites dans le désert.*

Les grâces que Dieu avoit faites à son peuple, et la sévérité des châtimens qu'il exerçoit de tant de manières sur les pécheurs, n'empêchèrent point les Israélites de l'offenser plusieurs fois par leurs murmures. Ils regretterent souvent l'Egypte et les viandes grossières dont ils étoient nourris ; ils voulurent y retourner, et s'emportèrent en plusieurs occasions contre Moïse, jusqu'à vouloir le tuer. Comme ils étoient près d'entrer dans la terre que

Dieu leur avoit promise, ceux qu'on avoit envoyés pour la reconnoître, jetterent d'épouvante parmi le peuple, en lui faisant entendre qu'ils auroient des géans à combattre. Le peuple voulut lapider Moïse, et se faire un autre chef pour retourner en Egypte. Dieu les eût tous exterminés, si ce saint homme n'eût intercédé pour eux, et obtenu miséricorde. Toutefois Dieu les condamna à demeurer errans dans le désert jusqu'au bout de quarante ans : il déclara qu'ils y mourroient tous, à compter depuis ceux qui avoient vingt ans, et qu'il n'y auroit que leurs enfans qui entreroient dans la terre promise ; il en excepta seulement Josué et Caleb, qui s'étoient opposés à leurs murmures. Il y eut encore une grande révolte, dont trois des principaux du peuple, Coré, Dathan et Abiron, étoient les chefs. Dathan et Abiron furent abîmés dans la terre, qui s'ouvrit sous leurs pieds, et les engloutit tout vivans avec leurs familles, et tout ce qui étoit à eux. En même temps Coré, avec deux cent cinquante autres, qui vouloient faire les fonctions de Prêtres, fut dévoré par un feu miraculeux. Un semblable feu consuma encore le lendemain près de quinze mille rebelles, qui avoient murmuré de la mort des autres. Une autre fois Dieu, pour punir ce peuple de ces murmures séditieux, lui envoya des serpens brulans qui en firent mourir un grand nombre ; mais Dieu voyant qu'ils reconnoissoient leurs fautes, sauva tous ceux qui purent regarder un serpent d'airain que Moïse fit par son ordre. Ce serpent, élevé comme un signal au milieu du peuple, étoit la figure de Jésus-Christ élevé en croix, pour délivrer de la mort éternelle ceux qui ont recours à lui. Le Fils de Dieu n'a pas dédaigné en cette occasion de se faire représenter sous la figure de ces animaux, dont les morsures venimeuses causoient la mort aux Israélites, pour signifier qu'il devoit un jour se revêtir d'une chair semblable à celle des pécheurs, pour nous guérir des blessures mortelles du péché. Enfin les Juifs se débauchèrent avec les filles des Madianites, qui leur firent adorer les idoles ; et pour punition de ces deux crimes, il en fut tué vingt-quatre mille. Ainsi ce peuple rebelle oublioit à la première occasion tous les bienfaits dont Dieu l'avoit comblé, et Dieu, qui le pouvoit de temps en temps, pour l'obliger de revenir à lui, ne l'abandonna point malgré toutes ses ingratitude : ils furent tou-

Jours conduits par un nuage qui leur faisoit ombre le jour contre l'ardeur du soleil, et se changeoit la nuit en une colonne de feu pour les éclairer. La manne ne cessa point de tomber tant qu'ils furent dans le désert, et leurs habits ne s'usèrent point pendant quarante ans que dura ce voyage. C'étoit l'image de la vie présente, où Dieu, malgré nos ingrattitudes et nos désobéissances, ne laisse pas continuellement de nous faire du bien.

XXXII. Mort de Moïse.

Vers la fin de la quatrième année depuis la sortie d'Égypte, Moïse ayant fait assembler les Israélites, leur représenta les bienfaits qu'ils avoient reçus du Seigneur, et ceux qu'ils en devoient espérer. Il répéta en abrégé tous les préceptes qu'il leur avoit donnés, prédit la venue du Sauveur, ajouta de terribles menaces contre ce peuple, s'il étoit infidèle à Dieu, leur donna enfin sa bénédiction, et monta ensuite sur le haut d'une montagne, où il mourut après avoir vu de loin la terre que Dieu avoit promise aux Israélites. Ainsi il conduisit le peuple jusqu'à la terre de promesse; mais il n'eut pas la consolation d'y entrer. Dieu lui avoit imposé cette peine, parcequ'il n'avoit pas fait paroître dans une occasion difficile, toute la confiance qu'il devoit avoir en sa bonté: et c'est la conduite qu'il observe encore quelquefois à l'égard de ceux qu'il aime: il achève de les purifier durant cette vie, en punissant leurs fautes par des peines temporelles, pour les rendre dignes d'un bonheur plus parfait et d'une gloire plus élevée.

XXXIII. Passage du Jourdain.

Dieu, qui avoit choisi Josué pour commander son peuple après Moïse, lui ordonna de passer le Jourdain pour entrer dans la terre promise. Josué en avertit les Israélites, et les exhorta à se sanctifier, parceque Dieu vouloit faire de grands miracles en leur faveur. Il dit aux Prêtres qui portoient l'Arche d'alliance, de marcher devant le peuple, et de descendre dans le Jourdain, dont les eaux étoient alors extrêmement hautes. Dans le moment que les Prêtres qui portoient l'Arche eurent touché l'eau de leurs pieds, celle qui descendoit d'en haut remonta vers la source, et celle qui étoit au-dessous s'écoula entièrement, et laissa le lit du fleuve à sec. Mais, par un second mi-

racle, les eaux remontant ainsi, vers leur source, au lieu d'inonder tout le pays, comme il semble qu'elles auroient dû faire naturellement, s'élevèrent comme une haute montagne suspendue en l'air. Les Prêtres demeurèrent dans le milieu du canal jusqu'à ce que tout le peuple fût passé. Josué fit tirer de ce même endroit douze pierres, qui furent posées au lieu où le peuple campa la nuit suivante. Il voulut encore que l'on prît douze pierres sur le bord du fleuve, et qu'on les plaçât à l'endroit où s'étoient arrêtés les Prêtres qui portoient l'Arche, pour attester ce grand miracle à la postérité, et par ce moyen lui faire connoître et craindre la toute-puissance du Seigneur.

XXXIV. Prise de Jéricho.

Dieu commanda ensuite à Josué de prendre Jéricho, et lui prescrivit la manière dont il vouloit qu'il se rendit maître de cette place. Josué ordonna donc que les Prêtres portassent l'Arche d'alliance ; que sept autres Prêtres sonnassent de la trompette devant elle ; que tous les gens de guerre marchassent en armes devant l'Arche, que le reste du peuple la suivît, et qu'on fît ainsi le tour de la ville une fois chaque jour, sans parler et sans jeter aucun cri. Cet ordre fut suivi durant six jours ; le septième jour, on fit sept fois le tour de la ville, et pendant que les Prêtres sonnoient de la trompette, Josué dit à tout Israël : *Jetez un grand cri, car le Seigneur a livré Jéricho.* Tout le peuple ayant donc jeté un grand cri, les murailles de la ville tombèrent jusqu'aux fondemens, et chacun entra par l'endroit qui étoit vis à-vis de lui. La ville fut mise à feu et à sang, comme Dieu l'avoit ordonné. Ce miracle apprenoit aux Israélites que les conquêtes qu'ils alloient faire, seroient plutôt un effet de la protection de Dieu, que de la force de leurs armes : mais il figuroit en même temps un plus grand miracle qui devoit arriver dans l'établissement de l'Eglise, où toutes les forces de l'idolâtrie seroient détruites par la prédication de l'Evangile.

XXXV. Punition d'Achan.

Josué envoya ensuite trois mille hommes contre une ville nommée Haï ; mais, ceux de la ville les ayant chargés, ils s'enfuirent aussitôt, et se retirèrent avec perte. Josué

se jeta la visage contre terre devant l'Arche du Seigneur, et demeura ainsi prosterné jusqu'au soir avec tous les anciens d'Israël. Le Seigneur dit qu'Israël avoit rompu l'accord qu'il avoit fait avec lui, en se réservant des dépouilles de Jéricho, contre la défense expresse qu'il en avoit faite; qu'il ne pourroit plus subsister devant ses ennemis, et qu'il l'abandonneroit jusqu'à ce qu'il eût exterminé celui qui avoit commis ce crime. Josué fit donc assembler le peuple, et Dieu fit connoître qu'Achan étoit le coupable. Achan avoua qu'il avoit péché en prenant un manteau d'écarlate, deux cents sicles d'argent, et une règle d'or, qu'il avoit cachés en terre dans sa tente. On trouva toutes ces choses dans le même lieu qu'il avoit dit, et on les apporta à Josué en présence de tout le peuple. Josué fit prendre à l'heure même Achan, et le manteau, l'argent et la règle d'or, avec ses enfans, ses troupeaux, sa tente même, et tout ce qui lui appartenoit, le fit mener dans une vallée où tout Israël le lapida, et tout ce qui avoit été à lui fut consumé par le feu. C'est ainsi que ceux qui veulent s'enrichir en prenant ce qui ne leur appartient pas, s'exposent à se perdre eux-mêmes avec ce qui leur appartient. Que si Dieu permet quelquefois que leur crime demeure impuni devant les hommes, ce n'est que pour leur faire sentir plus efficacement dans l'autre vie la sévérité de sa justice, en les précipitant dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

XXXVI. Josué arrête le Soleil.

Après le supplice d'Achan, le Seigneur dit à Josué qu'il ne craignit rien, qu'il lui avoit livré la ville d'Hai. En effet, elle fut bientôt prise et brûlée. Les Gabaonites, craignant un pareil traitement, usèrent d'artifice pour engager Josué et les principaux d'Israël à faire alliance avec eux, et ils obtinrent qu'ils ne seroient point exterminés. En haine de cette alliance, cinq Rois Amorrhéens mirent le siège devant Gabaon. Josué vint au secours de cette ville, et mit en fuite les cinq Rois. Pendant qu'ils fuyoient, le Seigneur fit tomber sur eux de grosses pierres en forme de grêle, qui en tuèrent beaucoup plus que les Israélites n'en avoient tué par l'épée. Josué, craignant que la fin du jour n'arrêtât le progrès de sa victoire, s'adressa au Seigneur, et, dans le transport de son zèle, il

s'écria avec une confiance que Dieu même lui inspiroit : *Soleil, arrête-toi sur Gabaon : Lune, n'avance point sur la vallée d'Aialon.* Dieu exauça le désir de son serviteur : le soleil et la lune s'arrêtèrent durant l'espace d'un jour, jusqu'à ce que le peuple eût achevé de défaire ses ennemis. Ce miracle nous doit faire juger qu'il n'est rien de difficile que nous ne puissions obtenir de Dieu par la prière lorsqu'il s'agit de combattre les ennemis invisibles de notre salut, dont les Amorrhéens étoient la figure.

XXXVII. Etablissement des Israélites dans la terre promise.

Josué continua de vaincre tout ce qui s'opposoit à lui. La plupart des idolâtres furent exterminés dans l'espace de six années, et l'Ecriture compte jusqu'à trente-un Rois défaits par ce généreux Conducteur du peuple de Dieu. Tout le pays fut partagé au sort ; mais la tribu de Lévi n'eut point de terre en partage, parcequ'étant consacrée à Dieu, et destinée au service du tabernacle, les autres tribus devoient lui payer la dîme de tous leurs biens. On assigna seulement aux Lévitites des villes pour y habiter, avec leurs faubourgs pour nourrir leurs troupeaux. Dieu, en cette occasion, fit voir la vérité de ses paroles par l'accomplissement des promesses qu'il avoit faites à Abraham et à Jacob, de donner la terre de Chanaan à leur postérité ; et il fit éclater en même temps la rigueur de sa justice par la destruction de ces peuples idolâtres qui étoient abandonnés à toutes sortes de crimes.

Cette même justice de Dieu parut encore d'une manière bien sensible dans la punition d'Adonibezec. Ce Roi superbe et cruel ayant été vaincu par ceux de la tribu de Juda, ils lui coupèrent les extrémités des mains et des pieds. Alors ce malheureux Prince avoua qu'il avoit fait le même traitement à soixante-dix Rois, et reconnut l'équité des jugemens de Dieu, qui permet que les méchants soient traités comme ils ont traité les autres.

XXXVIII. Gédéon défait les Madianites.

Après la mort de Josué et des anciens qui avoient été témoins des prodiges que Dieu avoit faits en faveur d'Israël, le peuple ayant contracté des alliances avec les habitants du pays, contre la défense expresse que Dieu en

avoit faite, s'accoutuma avec eux à adorer les idoles, et commit les mêmes abominations que ces impies. Ils commencèrent à ressentir l'exécution des menaces de Dieu. Toutes les fois qu'ils le quittèrent, il les livra à leurs ennemis; et toutes les fois qu'ils revinrent à lui, il leur suscita des libérateurs, qui furent la plupart de ceux qui gouvernèrent sous le nom de Juges. L'un des plus célèbres fut Gédéon. Un Ange du Seigneur lui apparut sous la figure d'un étranger, et lui déclara qu'il délivrerait Israël des mains des Madianites. Gédéon le pria de confirmer par quelque signe la vérité de ses paroles, et d'attendre jusqu'à ce qu'il revint lui servir à manger. Lorsque Gédéon fut de retour, l'Ange lui fit mettre sur une pierre ce qu'il avoit apporté, et le toucha d'une baguette qu'il avoit à la main. Aussitôt il sortit du feu de cette pierre qui consuma tout ce que Gédéon y avoit mis; et en même temps l'Ange disparut. Peu de temps après, les Madianites, joints à d'autres peuples, étant entrés dans le pays pour le ravager, comme ils avoient accoutumé de faire depuis sept ans, l'Esprit du Seigneur remplit Gédéon, qui assembla quelques troupes, et envoya des courriers dans plusieurs tribus qui se joignirent à lui, et le reconnurent pour leur chef. Ce succès ne l'enfla point. Comme il étoit extrêmement humble, il ne vouloit rien entreprendre sans avoir consulté Dieu, qui lui confirma de nouveau par deux miracles, qu'il vouloit se servir de lui pour délivrer son peuple. Gédéon, assuré de la volonté de Dieu, s'approcha du camp des ennemis, à la tête de trente-deux mille hommes. Mais Dieu, qui ne vouloit point qu'Israël pût se glorifier de s'être délivré par ses propres forces, ordonna à Gédéon de faire publier que ceux qui avoient peur s'en retournassent. Vingt-deux mille hommes se retirèrent, et il n'en resta plus que dix mille. Ce nombre étant encore trop grand pour le dessein de Dieu, il commanda à Gédéon de les mener tous en un lieu où il y avoit de l'eau. Lorsqu'ils y furent, Dieu dit à Gédéon de remarquer ceux qui prendroient de l'eau seulement en passant, dans le creux de la main, et ceux qui s'agenouilleroient afin de boire plus à leur aise. Il n'y en eut que trois cents des premiers. Dieu dit à Gédéon de renvoyer les autres, et de ne mener que ceux-là contre l'ennemi; pour nous faire entendre que ceux qui sont trop attachés

à leurs commodités, ne méritent pas d'être à son service. Gédéon obéit, et ne retint que les trois cents hommes, à qui il commanda de prendre chacun une trompette dans une main, et dans l'autre un vase de terre vide, où il y eût une lampe. Il les partagea en trois bandes, qu'il disposa autour du camp des Madianites. Vers le milieu de la nuit, Gédéon entra par un endroit du camp, et sonna de la trompette. Les trois cents hommes firent aussitôt retentir le son de leurs trompettes, brisèrent les vases de terre qu'ils tenoient à la main, firent paroître leurs lampes ardentes, et sans quitter les postes où Gédéon les avoit placés, ils crièrent tous ensemble : *L'épée du Seigneur et de Gédéon*. A ce bruit, la frayeur saisit les Madianites ; et par un effet tout visible de la puissance de celui qui vengeoit leurs crimes, ils commencèrent à fuir avec un si grand désordre, que ne se reconnoissant point dans l'obscurité, ils se massacroient les uns les autres, comme si leurs propres soldats eussent été des Israélites qui les poursuivoient. Une manière de combattre si extraordinaire étoit la figure de celle dont Jésus-Christ, le véritable Gédéon, s'est servi pour l'établissement de son Eglise. Les Apôtres n'ont eu pour armes que la parole de Dieu, qu'ils ont fait retentir par toute la terre : leurs corps qui n'étoient que des vases d'argile, ont été brisés par les supplices ; il en sortit une lumière éclatante qui a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, et confondu l'empire du démon.

XXXIX. Vœu de Jephthé.

Les Juifs étant retombés dans l'idolâtrie, Dieu permit que les Ammonites les tourmentassent par de cruelles guerres. L'affliction où ils se trouvèrent, les obligea de recourir au Seigneur, qui eut compassion de leurs misères. Ceux qui étoient les plus exposés au ravage des ennemis, prièrent Jephthé de se mettre à leur tête, et l'élurent pour leur Prince. Jephthé envoya des ambassadeurs au Roi des Ammonites pour le porter à la paix ; mais, ce Prince demeurant inflexible à toutes remontrances, Jephthé marcha contre les Ammonites, et fit vœu à Dieu, que, s'il lui donnoit la victoire, il offriroit en holocauste le premier qui sortiroit de sa maison pour venir au-devant de lui. Il défit en effet ses ennemis ; mais lorsqu'il retournoit dans sa maison, sa fille unique vint

au-devant de lui, en dansant au son des tambours et avec des chœurs de musique. Jephthé fut percé de douleur lorsqu'il aperçut sa fille : il lui déclara le vœu qu'il avoit fait ; et elle l'exhorta généreusement à l'accomplir : elle lui demanda seulement deux mois pour aller sur les montagnes pleurer avec d'autres filles le malheur qu'elle avoit de mourir sans avoir mis des enfans au monde ; (ce que les Juifs regardoient comme un opprobre, par le désir qu'ils avoient que le Messie pût naître de leur postérité.) Ces deux mois étant passés, elle revint trouver son père, qui accomplit ensuite son vœu. Les saints Pères nous font remarquer dans cette histoire les suites d'un vœu fait avec témérité. Il est bon de faire des vœux à Dieu ; mais il est dangereux de les faire indiscretement, et on ne peut trop avertir le commun des Fidèles de n'en faire aucun sans une mûre délibération, et sans avoir pris conseil des personnes éclairées.

XL. Force de Samson.

La naissance de Samson fut annoncée par un Ange, qui déclara à sa mère qu'elle cesseroit d'être stérile, et qu'elle auroit un fils qui commenceroit à délivrer Israël de la puissance des Philistins. Ses parens l'élevèrent de la manière que l'Ange leur avoit prescrite. On ne lui coupa point les cheveux, et il ne but point de vin, ni de toute autre liqueur qui pût enivrer ; c'est ce qu'observoient alors ceux qui étoient consacrés à Dieu par un vœu particulier, et qu'on appeloit Nazaréens. Samson devint cependant le plus fort de tous les hommes. Ayant un jour aperçu un jeune lion furieux qui venoit en rugissant pour le dévorer, il le mit en pièces avec ses mains, aussi facilement que si c'eût été un chevreau. Il brûla quelque temps après la moisson des Philistins. Il les battit ensuite, et en fit un grand carnage. Les principaux d'entre eux assemblèrent une armée pour le perdre : ceux de la tribu de Juda, craignant les malheurs de la guerre, promirent de le livrer. Il se laissa donc lier avec de grosses cordes et mener vers les Philistins, qui vinrent au-devant de lui avec de grands cris. Alors, l'esprit du Seigneur ayant saisi Samson, il rompit sans peine les cordes dont il étoit lié, et ayant trouvé là une mâchoire d'âne, il la prit et en tua mille hommes. Les Philistins, toujours attentifs à lui

tendre de nouveaux pièges, ayant appris qu'il étoit dans la ville de Gaza, mirent des gardes autour et aux portes de la ville pour le tuer au matin, lorsqu'il sortiroit. Samson, s'étant levé au milieu de la nuit, alla prendre les deux portes de la ville avec les poteaux et leurs ferrures, il les mit sur ses épaules, et les porta sur le haut d'une montagne.

Ce grand homme qui avoit assez de force pour déchirer les lions, et pour s'opposer lui seul à des armées entières, céda enfin aux artifices d'une femme nommée Dalila. — Quelque raison qu'il pût avoir de se défier de la mauvaise volonté de cette femme, elle l'importuna tant par ses reproches et par ses caresses, qu'il lui dit que le rasoir n'avoit jamais passé sur sa tête, et que si on le rasait, il deviendrait aussi foible que les autres hommes. Dalila en ayant averti les Philistins, lui fit couper les cheveux pendant qu'il dormoit. Samson perdit aussitôt toute sa force, non qu'elle fût enfermée naturellement dans ses cheveux, mais parce qu'il avoit plu à Dieu de l'y attacher comme un signe de la grâce qu'il lui avoit accordée. Samson se voyant à son réveil investi de Philistins, croyoit se jouer de leurs efforts, comme il avoit déjà fait plusieurs fois ; mais Dieu s'étoit retiré de lui, dit l'Ecriture. Les Philistins donc, l'ayant pris, lui crevèrent aussitôt les yeux, le chargèrent de chaînes, et le renfermèrent dans une prison, où ils lui firent tourner la meule d'un moulin. Cependant ses cheveux commencèrent à revenir. Les Philistins ayant fait une grande solennité en l'honneur de leurs idoles, à qui ils attribuoient la prise de Samson, ils commandèrent qu'on le fît venir dans le lieu où ils étoient assemblés, afin qu'il jouât devant eux. Ce lieu étoit rempli d'hommes et de femmes : tous les Princes des Philistins y étoient ; et il y avoit bien trois mille personnes qui, du haut de la maison, regardoient Samson jouer devant eux. Samson s'étant fait conduire proche des deux principales colonnes qui soutenoient tout l'édifice, comme pour s'y appuyer et se reposer, il invoqua le Seigneur, et le pria de lui rendre ses premières forces. Il prit ensuite les deux colonnes, et les ébranla avec tant de force, que tout l'édifice tomba, et accabla sous ses ruines ce grand nombre de Philistins qui y étoient assemblés. Samson y périt avec eux : et comme il paroît qu'il fut par ce moyen

la cause de sa mort, nous aurions sujet de détester cette action comme un crime, si le miracle que Dieu fit en lui rendant ses premières forces, ne nous faisoit juger qu'il n'agit en cette occasion que par un instinct particulier de l'Esprit de Dieu, qui vouloit se servir de cette rencontre pour punir les Philistins. En effet, l'Ecriture marque que Samson en fit périr beaucoup plus en mourant, qu'il n'en avoit tué pendant sa vie. On peut trouver dans cette histoire une image assez naturelle de ce qui arrive à une âme élevée dans la piété, et qui s'est consacrée à Dieu dès ses plus tendres années : elle est invincible à tous les différens efforts des ennemis de son salut ; mais si elle est assez malheureuse pour se laisser séduire aux attraits du péché, Dieu se retire, elle perd toute sa force, tombe dans un funeste aveuglement, devient l'esclave et le jouet des démons, et ce n'est que par la pénitence, ce n'est qu'en joignant de grands efforts à la prière et à la mortification, qu'elle peut sortir d'un état si déplorable, et redevenir victorieuse de ses ennemis.

XLI. *Naissance et éducation de Samuël.*

Anne, mère de Samuël, après avoir passé une grande partie de sa vie dans la stérilité, pria Dieu avec tant de ferveur, qu'enfin elle obtint de lui cet enfant, qui fut le fruit de sa prière, et la récompense de sa foi. Elle le consacra pour toute sa vie au Seigneur, et lorsqu'il eut environ trois ans, elle le mit entre les mains du Grand-Prêtre Héli. Dieu bénit la piété de la mère, en répandant une abondance de grâces sur le fils. Et lorsqu'à l'âge de douze ans il étoit occupé au service du Grand-Prêtre et au ministère du temple, où il couchoit auprès de l'Arche, Dieu le favorisa d'une révélation, par laquelle il fit juger d'abord ce qu'il devoit être un jour. Il l'appella par trois fois durant la nuit, lorsqu'il dormoit. Et comme le petit Samuël croyoit que c'étoit la voix du Grand-Prêtre, il lui alla demander chaque fois ce qu'il désiroit de lui. Mais enfin la quatrième fois Dieu lui parla, et lui déclara les jugemens qu'il étoit prêt à exercer sur Héli et toute sa famille. Il lui fit entendre qu'il ne pouvoit plus souffrir la négligence criminelle de ce père lâche, qui sachant les désordres de ses enfans, se contentoit de leur en faire une légère réprimande. Quelque instance qu'Héli fit le lende-

main pour savoir du jeune Samuel ce que Dieu lui avoit dit durant la nuit, il arracha avec peine de sa bouche ce que son respect pour ce Grand-Prêtre le portoit à supprimer. Héli reconnoissant enfin la justice de l'arrêt de Dieu, vit trop tard qu'il ne suffisoit pas à un père d'être bon, s'il ne travailloit encore à rendre bons ses enfans, et se disposa à souffrir avec une humble soumission la peine qu'il avoit méritée par la mauvaise éducation de ses deux fils.

XLII. *Punition d'Héli.*

Dieu, voulant accomplir les malheurs qu'il avoit prédits à la famille d'Héli, permit que les Philistins fissent une nouvelle guerre aux Juifs. Etant donc irrité contre son peuple, il négligea de le secourir alors comme il avoit fait tant de fois ; et ainsi il fut mis en fuite par les Philistins. Les Juifs, surpris d'un si malheureux succès, se persuadèrent que, pour ne plus tomber dans un semblable accident, ils n'avoient qu'à apporter ce qu'ils avoient de plus saint, c'est-à-dire, l'Arche d'alliance. Mais Dieu, qui abandonne, quand on l'irrite, ce qu'il a même de plus sacré dans le monde, laissa apporter l'Arche dans le camp, sans se mettre en peine de la défendre. Toute l'armée la reçut avec de si grandes acclamations de joie, que les Philistins en furent d'abord étonnés. Mais ces idolâtres, s'étant rassurés ensuite, fondirent avec impétuosité sur les Juifs, prirent l'Arche, tuèrent les deux enfans d'Héli, taillèrent en pièces trente mille hommes, et mirent le reste en fuite. Héli, qui attendoit avec beaucoup d'inquiétude le succès de cette guerre, et qui trembloit pour l'Arche, de peur qu'elle ne fût profanée par les Philistins, entendant un homme qui revenoit du combat, lui en demanda des nouvelles. Cet homme lui annonça la défaite de l'armée ; et lorsqu'il dit que l'Arche avoit été prise, ce Grand-Prêtre, âgé de près de cent ans, tomba de sa chaise à la renverse, et se cassa la tête. La femme d'un de ses fils, qui étoit enceinte, apprenant la mort de son mari, et la prise de l'Arche, accoucha subitement et mourut sur l'heure. Apprenons de cet exemple que Dieu ne protège que ceux qui l'honorent, et qu'il ne fait éclater sa gloire que pour ceux qui travaillent à s'en rendre dignes.

XLIII. *L'Idole de Dagon renversée.*

L'Arche de Dieu, ayant été prise, paroisoit déshonorée, mais elle ne fut jamais plus glorieuse que lorsqu'elle fut entre les mains des Philistins. Dès qu'ils en furent les maîtres, ils la menèrent à Azor, et la mirent dans le Temple auprès de l'idole de Dagon. Mais le Seigneur fit bien voir en cette rencontre qu'il n'est pas semblable aux faux Dieux. Dagon ne put subsister devant l'Arche; et le lendemain, on le trouva renversé par terre. Ceux d'Azor, étant surpris et affligés de la honte de Dagon, le relevèrent et le remirent en place. Mais le jour suivant on le trouva encore par terre, sans tête et sans mains. La vengeance de Dieu passa de cette idole aux idolâtres: les habitans d'Azor et des environs furent frappés de maladie, et il sortit tout d'un coup des champs et des villages une multitude de rats qui désola tout leur pays. Les Philistins, voyant que ceux d'Azor ne pouvoient plus supporter la présence de l'Arche, la firent mener dans d'autres villes où elle causa de semblables maux. C'est pourquoi, craignant qu'enfin elle ne les fît tous mourir, ils assemblèrent leurs sages et leurs devins, qui leur conseillèrent de renvoyer l'Arche avec un petit coffre, dans lequel ils mettroient des présens qui exprimeroient les plaies dont Dieu les avoit frappés. Ainsi Dieu fit voir en cette rencontre, qu'il n'a pas besoin du secours des hommes pour faire paroître sa gloire, et qu'il punit tôt ou tard l'abus des choses qui lui sont consacrées.

XLIV. *Les Philistins renvoient l'Arche.*

Les Philistins, suivant le conseil de leurs sages, firent un chariot tout neuf pour mettre l'Arche dessus, et y attelèrent deux vaches, dont ils enfermèrent les petits, afin que si ces animaux, malgré l'instinct de la nature, ne laissoient pas d'aller vers les terres des Israélites, ils conussent que ce n'étoit point par hasard, mais par un effet visible de la puissance de Dieu, qu'ils avoient été frappés de tant de plaies. Dieu s'accommoda, en quelque façon à leur foiblesse, et fit que les vaches, surmontant la tendresse naturelle qu'elles avoient pour leurs petits, traînèrent l'Arche sans s'arrêter. Elles allèrent droit vers la

terre des Juifs, et devinrent ainsi une admirable figure de la manière dont on doit aller à Dieu en s'élevant audessus de toutes les affections de la terre. Les Grands d'entre les Philistins voulurent être témoins de cette merveille, et ils virent avec étonnement que l'Arche s'arrêta en Bethsamès, qui étoit la première ville des Juifs. Le peuple de cette ville fut dans une extrême joie en voyant l'Arche, dont la prise tenoit tout Israël dans le deuil. Mais cette joie fut bientôt changée en larmes, lorsque Dieu punit les regards trop curieux des Bethsamites, et frappa plus de cinquante mille personnes; parce, dit l'Ecriture, qu'ils avoient vu l'Arche du Seigneur. La frayeur dont ils furent saisis, fit qu'ils envoyèrent prier ceux de Cariathiarim de venir prendre l'Arche. Ils y vinrent, ammonèrent l'Arche, et la mirent dans la maison d'Abinadab, où elle n'attira point de plaies sur le pays, mais plutôt toutes sortes de bénédictions. Ce qui nous marque sensiblement que Jésus-Christ, dont elle étoit la figure, ne demande qu'à répandre ses grâces sur les hommes; quand on n'y met point d'obstacles. Les Bethsamites sembloient honorer l'Arche en se réjouissant de la recevoir au milieu d'eux; mais, parcequ'ils mettoient leur gloire à posséder ce dépôt sacré, sans se mettre en peine d'obéir à la loi de Dieu, ils furent punis de leur témérité. Ainsi, dit Saint Grégoire, plusieurs s'approchent du corps du Fils de Dieu avec une confiance pleine de hardiesse; et parcequ'ils ne travaillent pas à rendre leur âme pure, ils trouvent le mort dans la source de la vie.

XLV. *Défaite des Philistins.*

Pendant que les choses étoient en cet état, le saint Prophète Samuël, animé de l'esprit de Dieu, prêcha dans tout Israël, représenta à ce peuple leurs péchés, et leur promit que, s'ils vouloient détruire leurs idoles, afin de ne plus adorer que Dieu seul, ils seroient heureux à l'avenir, et que Dieu les délivreroit de la tyrannie des Philistins. Lorsqu'ils eurent renversé les idoles de Baal et d'Astartoth, Samuël leur commanda de s'assembler à Mizpah, afin qu'il y priât pour eux. Quand ils furent arrivés, ils reconnurent leurs déréglemens passés. Ils ordonnèrent un jeûne solennel, ils s'humilièrent devant Dieu, et le conjurèrent de leur pardonner leurs péchés, et de recevoir

favorablement l'holocauste que Samuël lui alloit offrir pour eux. Lorsqu'ils étoient dans ces sentimens de piété, ils furent surpris d'apprendre que les Philistins marchaient pour les venir combattre. Ces ennemis du peuple de Dieu, sachant que les Juifs étoient assemblés à Maspha, crurent que c'étoit une occasion de se défaire d'eux en un seul jour ; et, ne sachant pas que le Seigneur, de qui dépend la victoire, s'étoit réconcilié avec son peuple, à la prière de Samuël, ils espéroient le même succès de leur entreprise, qu'ils avoient éprouvé peu auparavant. Samuël offrit son holocauste à Dieu, et il lui fut si agréable, qu'il lança au même moment de grands tonnerres contre les Philistins. Ils en furent si épouvantés, qu'ils prirent la fuite d'eux-mêmes. Les Israélites en tuèrent plusieurs et les poursuivirent long-temps. Ainsi Samuël, par cet holocauste qu'il offrit à Dieu pour se réconcilier avec son peuple, rendit la paix aux Juifs, en faisant cesser leurs déréglemens, qui leur avoient attiré la guerre ; et il les gouverna depuis avec le soin et l'amour d'un vrai père. Mais sa vieillesse arrêta le cours de toutes ces prospérités ; car Samuël eut des enfans qui n'imitèrent point ses vertus. Les Juifs prirent cette occasion pour demander à être gouvernés par un Roi comme les autres peuples, et ils se lassèrent d'être gouvernés de Dieu même, par l'entremise de ses Ministres. Samuël, extrêmement affligé de cette proposition, s'en plaignit devant Dieu ; et Dieu lui témoigna que c'étoit sur lui-même que cette offense retomboit. Il lui commanda néanmoins de leur accorder ce qu'ils désiroient. Mais il voulut auparavant que Samuël les avertisse de tout ce que ce nouveau Roi exigeroit d'eux ; ce qui n'étonna point ce peuple. On admire, comme remarquent les Saints Pères, que les Juifs aient préféré le gouvernement d'un homme à celui de Dieu ; et on n'admire point que la plupart des Chrétiens aiment mieux obéir au démon qu'à Jésus-Christ, dont ils sont les membres.

XLVI. Saül est fait Roi.

Dieu voulant accorder à son peuple le Roi qu'il lui demandoit, élit Saül de cette souche. Son père ayant perdu ses ânesses, envoya Saül les chercher. Il ne les trouva point ; et il étoit près de s'en retourner, si le serviteur qui l'accompagnait ne lui eût dit qu'il pourroit en savoir des

nouvelles par Samuël. Ils allèrent donc le trouver, et Dieu déclara à Samuël que c'étoit lui qu'il avoit choisi pour être Roi, et pour délivrer son peuple de la violence des Philistins. Ce saint Prophète le reçut chez lui, et le traita avec toute sorte d'honnêteté et de respect. Lorsque Saül s'en retourna le lendemain, il le conduisit ; et, ayant fait marcher devant, le serviteur qui l'accompagnait, il répandit une petite fiole d'huile sur sa tête, et lui déclara que par l'ordre de Dieu il le sacroit Roi d'Israël. Saül ne dit rien à son père de tout ce qui s'étoit passé ; il ne se trouva pas même dans l'assemblée solennelle que Samuël avoit convoquée pour l'élection d'un Roi. Néanmoins, dans cette assemblée, le sort tomba sur Saül, qui fut déclaré Roi. On l'alla prendre chez lui, où Dieu avoit fait connoître qu'il se tenoit caché. Samuël le montra à tout le peuple, et leur fit remarquer qu'il n'y en avoit point qui fût d'une taille plus avantageuse. Il fut fort humble d'abord, et il dissimula par sa modestie la révolte de quelques uns qui ne voulurent pas le recevoir pour leur Roi. Mais il fit voir par la suite, et principalement par le sacrifice qu'il vouloit offrir lui-même au lieu de Samuël, par une précipitation indiscrete, qu'il est difficile d'être bien humble dans les grandes dignités, et qu'il est souvent plus avantageux de demeurer dans un état médiocre, que d'être élevé au-dessus des autres.

XLVII. *Victoire de Jonathas.*

Saül étant en guerre contre les Philistins, les deux armées se trouvèrent assez proches l'une de l'autre. Les Juifs, qui étoient beaucoup plus foibles, demeuroident cachés dans des cavernes ; mais Dieu, qui vouloit humilier les ennemis de son peuple, inspira à Jonathas, fils de Saül, d'aller lui seul avec son écuyer dans le camp des Philistins. Ce jeune Prince, y étant arrivé, en grimpant par des rochers presque inaccessibles, tua d'abord quelques Philistins qu'il rencontra ; ce qui ayant peu à peu mis l'épouvante dans le camp, ils furent saisis d'un tel trouble, qu'ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. On entendit le bruit de ce désordre au camp des Israélites, et Saül ayant conjecturé ce qui s'étoit passé par l'absence de Jonathas, qui ne se trouva point dans le camp, se hâta d'aller poursuivre les Philistins, et d'achever une victoire que

son fils avoit commencée. Il fit même un serment, et maudit celui de toute l'armée qui mangeroit avant la nuit. Ce qui fit que toutes les troupes, passant par un lieu plein de miel, n'osèrent y toucher. Mais Jonathas, qui ne savoit rien de cette défense, pressé par la nécessité et par l'épuisement de ses forces, étendit le bout de sa baguette pour prendre un peu de miel, qui lui redonna une nouvelle vigueur. Après quelque repos que l'on prit le soir, comme on vouloit recommencer à poursuivre encore les Philistins pendant la nuit, Saül consulta Dieu pour savoir quel seroit le succès de cette entreprise, mais il ne put en avoir aucune réponse. Il reconnut aussitôt que quelque'un du peuple avoit irrité Dieu, et jura que quand ce seroit Jonathas même, il mourroit. On sut en effet que c'étoit Jonathas. Saül lui demanda ce qu'il avoit fait. Ce jeune prince plaignit son malheur, et lui dit : *J'ai pris, en passant, un peu de miel au bout d'une baguette, et pour cela on m'ôte la vie.* Saül persista dans le dessein de faire mourir son fils, qui empêchoit ce jour-là qu'on n'exterminât entièrement les Philistins. Mais le peuple, touché de l'action admirable de Jonathas, l'arracha d'entre les mains de son père, jura qu'il ne mourroit point, et le délivra ainsi du péril : ce qui apprend, comme disent les Saints Pères, combien il est dangereux de goûter, pour peu que ce soit, le miel, c'est-à-dire le plaisir du monde : ce miel plaît pour un temps, mais enfin il cause la mort.

XLVIII. Saül désobéit à Dieu.

Les péchés des Amalécites ont montés jusqu'à leur comble, Dieu ordonna à Samuël de dire de sa part à Saül, de les détruire entièrement, sans rien épargner, et sans réserver la moindre chose de tout ce qui leur appartenoit. Saül alla donc, avec une nombreuse armée, contre ce peuple idolâtre ; mais il interpréta à sa fantaisie le commandement qu'il avoit reçu de Dieu. Il consentit qu'on réservât ce qu'il y avoit de meilleur et de plus beau, soit dans les meubles, soit dans les troupeaux ; et il sauva Agag leur Roi. Dieu fit connoître à Samuël combien il étoit irrité de cette désobéissance. Samuël alla trouver Saül, qui s'étoit déjà fait élever un arc de triomphe. Saül, vint au-devant du Prophète, et lui dit qu'il avoit accompli les ordres du Seigneur. *D'où vient donc, dit Samuël, que*

J'entends ces cris de bêtes et de troupeaux? Saül répondit que le peuple les avoit réservés pour les immoler à Dieu. Mais ce saint Prophète, animé de zèle, représenta à ce Prince orgueilleux que Dieu l'avoit élevé, sans qu'il l'eût mérité, à la dignité royale, et que, cependant il s'étoit laissé aller à un intérêt honteux, qui l'avoit empêché d'obéir fidèlement à la voix de Dieu. Il lui fit voir que c'est principalement l'obéissance que Dieu exige des hommes, qu'il la préfère à tous les sacrifices, que la désobéissance est comme une espèce d'idolâtrie (parce que celui qui ne veut obéir qu'à lui-même, s'établit en quelque sorte son Dieu, puisqu'il veut se rendre comme indépendant.) Il lui déclara enfin que Dieu le rejetoit, et lui ôtoit le Royaume. Ce mot toucha Saül, et lui fit dire qu'il avoit péché. Mais cette confession a toujours été regardée comme la figure des fausses pénitences, qui augmentent plus les fautes qu'elles ne les effacent, et qui attirent encore plus la colère de Dieu, qu'elles n'excitent sa miséricorde. Car ce Prince se mettant peu en peine de la colère de Dieu, pria le Prophète de l'honorer au moins devant le peuple; et son ambition fit bien voir avec quelle justice Dieu n'écoutoit point sa confession hypocrite; puisque, comme il regarde plus le cœur qu'il n'écoute les paroles, il voyoit dans l'âme de ce prince superbe un désir passionné d'être honoré des hommes.

XLIX. *David est sacré Roi.*

Saül ayant été rejeté de Dieu, à cause de sa désobéissance, Dieu choisit aussitôt un autre Roi pour gouverner son peuple. Il se servit encore de Samuël pour le sacrer. Ce saint Prophète alla offrir un sacrifice en Bethléem. Lorsqu'il y fut arrivé, il invita à manger Isai, père de David, avec ses enfans. Il les considéra les uns après les autres, parce que Dieu lui avoit déclaré qu'il avoit choisi l'un d'eux pour Roi. Mais il vit bien en cette occasion, que Dieu ne s'arrête pas comme nous aux apparences extérieures dans les jugemens qu'il fait des hommes. Car les sept enfans d'Isai ayant paru devant lui sans que Dieu témoignât en élire pas un d'eux, il demanda s'il n'y en avoit plus. On lui dit qu'il en restoit encore un petit qui païssoit les brebis. Il le fit venir; et Dieu lui dit que c'étoit celui-là qu'il devoit sacrer. Dès ce moment,

L'esprit de Dieu rempli David, et quitta Saül. Ce Prince, abandonné de Dieu, fut saisi de l'esprit malin, qui l'agita de fureur, et le tourmentoit cruellement. Ses officiers lui conseillèrent de chercher dans son Royaume quelques personnes qui jouât excellentement de la harpe, afin que, lorsque l'esprit malin se saisiroit de lui, l'harmonie de cet instrument le soulageât. Il ne se trouva personne plus habile au cet art que David. Saül l'aima avec beaucoup de tendresse; il le fit son écuyer, et voulut l'avoir toujours à sa suite.

L. David tue Goliath.

Saül faisoit la guerre aux Philistins, et, les armées étant campées l'une près l'autre, Goliath, Philistin d'une grandeur de corps qui étoit monstrueuse, mais d'un orgueil encore plus grand, vint, durant quarante jours, insulter aux Israélites; et leur dit qu'il étoit inutile que tant de monde combattît ensemble, qu'il falloit terminer ce différend par un duel; qu'ainsi le plus hardi des Juifs n'avoit qu'à venir combattre contre lui. Il accompagnoit ce défi de tant de mépris, que tout Israël ne pouvoit souffrir cette insulte. Mais la fierté de ce géant et la grandeur de son corps, jointes à l'appareil effroyable de ses armes, faisoit trembler les plus hardis. En ce même temps, Saül envoya son fils David vers trois de ses frères, qui étoient à l'armée, pour leur porter des vivres. Lorsqu'il fut au camp, il vit ce Philistin audacieux, et, se sentant animé du zèle de la gloire de Dieu, il demanda qui étoit cet homme, et ce qu'on donneroit à celui qui le tueroit. On lui répondit que Saül avoit promis sa fille, et de grands biens à celui qui déferoit cet ennemi. Mais ses frères, l'entendant parler de la sorte, lui reprochèrent sa vanité, et le renvoyèrent avec mépris à la garde de ses brebis, qu'il n'avoit quittées, disoient-ils, que par un désir présomptueux de voir le combat. David qui se tenoit dans lui bien d'autres mouvements que ceux que produit une vanité humaine, et brûlant du zèle de Dieu, dit assez clairement, parmi les soldats, que ce seroit lui qui iroit contre cet homme, et qu'il ne le craignoit point. On l'écoute, on l'interroge, on le mène à Saül, qui, comparant sa petitesse avec la grandeur de Goliath, vit trop d'inégalité dans ce combat et ne l'eût jamais permis, si David lui-même ne l'eût permis.

en lui disant qu'il étoit accoutumé, en gardant les troupeaux, à se battre contre les ours et contre les lions, après lesquels il couroit pour leur arracher d'entre les dents ce qu'ils lui avoient emporté de son troupeau. Saül donc se rendit, et donna à David ses propres armes et son épée. Mais David ayant essayé de marcher dans cet équipage, il ne le put faire librement. C'est pourquoi, quittant cet appareil, il ne voulut que ses armes ordinaires, qui étoient un bâton et une fronde. Goliath le voyant approcher, se moqua de lui, et courut pour le percer de sa lance. David, de son côté, courut au-devant de Goliath, et d'un coup de fronde, il lui enfonça une pierre dans le front. Ce coup ayant renversé le Philistin par terre, David se jeta sur lui, lui coupa la tête de sa propre épée, et répandit par cette mort la terreur dans toute l'armée des Philistins. La surprise et la joie des Israélites fut si grande, qu'ils ne pouvoient assez admirer le courage de celui qui les avoit délivrés de cet ennemi. Le Roi commença à s'informer plus particulièrement qui étoit David; il voulut savoir de quelle maison il étoit, et comment se nommoit son père. Jonathas, fils de Saül, qui avoit lui-même fait de si grandes actions contre les Philistins, bien loin de porter une basse envie à un inconnu qui effaçoit par une seule victoire tout ce qu'il avoit fait jusque là de plus glorieux, lia avec lui une amitié très-étroite. Il se défit de tous ses ornemens et de toutes ses armes, et en revêtit David. Mais l'admiration du peuple passa plus avant: car, lorsque David revint de la guerre, les femmes sortirent de toutes les villes, allèrent au-devant du Roi Saül, en chantant et en dansant avec des instrumens de musique: elles se répondoient l'une à l'autre, et disoient en chantant, que Saül avoit tué mille Philistins, mais que David en avoit tué dix mille. Cette parole déplut étrangement à Saül, et depuis ce jour-là, il ne regarda plus jamais David de bon oeil.

LI. Saül veut tuer David.

L'envie de Saül contre David croissoit de jour de jour, et alla si loin, que ce Prince le voulut percer d'une lance, pendant qu'il jouoit de la harpe en sa présence, selon sa coutume. David évita le coup et s'enfuit. Saül, pour le prendre plus adroitement, lui fit dire qu'il lui donneroit

sa fille Michol en mariage, pourvu qu'il tuât cent Philistins. Cette proposition qui se tendoit qu'à exposer David aux ennemis, tourna à la confusion de Saül, et à la gloire de celui qu'il persécutoit ; puisqu'ayant tué deux cents Philistins, au lieu de cent que Saül lui demandoit, il épousa sa fille sans tomber dans le péril qu'il lui avoit préparé. Saül voulut encore une fois le perdre de sa lance, lorsqu'il jouoit de la harpe ; mais David prévint ce coup par son adresse, et s'enfuit. Saül, résolu enfin de perdre David, à quelque prix que ce fût, fit investir sa maison par des archers durant la nuit, afin que, le jour étant venu, on le tuât. Michol, femme de David, éluda cet ordre barbare, et se descendit la nuit par une fenêtre. Saül, se voyant trompé par sa propre fille, fit poursuivre son ennemi, qui s'étoit retiré chez Samuel. Tous ceux qu'il envoya furent saisis de l'esprit de Dieu sans pouvoir penser davantage à exécuter les ordres de Saül, qui, y étant venu lui-même, fut aussi saisi comme eux de l'esprit de Dieu, et fut contrainct de s'en retourner sans rien faire. Dieu fit voir par là que les méchans ne peuvent user de leur puissance à l'égard de ceux mêmes qui leur sont les plus odieux, qu'autant que Dieu le leur permet ; et qu'il suit, quand il lui plaît, venter leur violence.

LII. Saül fait tuer le Grand-Prêtre.

Jonathas, qui avoit fait inutilement ses efforts pour faire cesser l'animosité que son père avoit contre David, alla en secret trouver son ami, qui s'étoit retiré dans une caverne, lui fit savoir, par un signal dont ils étoient convenus, qu'il devoit s'enfuir. David sortit de la caverne ; ils s'embrassèrent, et se promirent réciproquement une amitié éternelle. David, dans cet état de fugitif où il manquoit de toutes choses, alla trouver le Grand-Prêtre Achimelec : il lui exposa qu'il manquoit de vivres. Achimelec n'ayant point d'autres pains que ceux qui avoient été offerts à Dieu, les lui donna par une bonté que la nécessité n'excuse point. David rendoit excusable. Il lui donna aussi l'épée de Goliath, et l'aide de tout ce qu'il put. Mais cette charité lui coûta la vie ; car Doëg, Iduméen, un des officiers de Saül, lui vint dire ce qu'Achimelec avoit fait à David. Saül fit venir aussitôt le Grand-Prêtre, qui se justifia en protestant qu'il ne savoit rien de l'inimitié du Roi contre

David, et qu'il le considérait au contraire comme son fidèle serviteur et comme son gendre. Mais sa défense si juste n'arrêta point la fureur de Saül, et son innocence n'empêcha pas qu'il ne le fit tuer sur l'heure. Et comme personne n'osoit mettre la main sur le Prêtre du Seigneur, il ne se trouva que Doeg assez hardi, non seulement pour tuer le Grand-Prêtre, mais encore quatre-vingt-cinq Prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux. David fut extrêmement affligé de cette nouvelle. Il prit Abiathar, fils d'Achimélech, en sa protection, et lui promit de ne l'abandonner jamais.

LIII. David épargne Saül.

Saül persécutait David avec tant de violence, que pour prendre un seul homme, il employait toutes les forces de son Royaume. Il vint enfin l'assiéger dans le désert de Ziph, et il s'y opiniâtra à le vouloir prendre à quelque prix que ce fût. Lorsqu'il passait les nuits avec toute son armée dans le désert, David, par un courage qui lui étoit inspiré de Dieu, vint seul avec Abisai, la trouver la nuit dans sa tente. Il vit que non seulement Saül, mais Abner, son capitaine des Gardes, et tous ses officiers étoient dans un profond sommeil, comme n'ayant à poursuivre qu'un ennemi dont ils n'avoient rien à craindre. Abisai représenta alors à David, que Dieu feroit lui-même son ennemi entre les mains d'un homme qui pourroit en un moment se délivrer de toutes ses peines. Mais David, respectant en son ennemi l'onction sainte dont il avoit été sacré Roi, non seulement refusa de mettre la main sur lui, mais ne voulut pas même permettre à Abisai de le faire. Il se contenta d'emporter sa lance et sa coupe; et lorsqu'il s'en fut allé, il appela de loin Abner, pour le réveiller. Il lui rapprêcha la négligence avec laquelle il gardoit son Prince, et lui demanda où étoient la lance et la coupe de Saül. Saül se réveille à sa voix, et entendant la voix de David, il lui témoigna quelque bonté en apparence, et l'appela même son fils. Mais David lui demanda, avec une tendresse admirable, pourquoi il persécutait avec tant d'énervement de sa courtoisie, qui n'étoit que comme un chien mort auprès de lui. Il lui représenta l'innocence de toute sa vie, et finit en lui disant que si c'étoit le Seigneur qui l'irritoit contre lui, il peinoit Dieu d'agréer ses

sacrifice ; mais que si c'étoient les hommes qui l'animoi-
 à la vengeance, ces hommes, quels qu'ils fussent, étoient
 maudits de Dieu. Saül n'eut rien à répondre à la justice
 de ses plaintes. Il avoua qu'il avoit péché, il recon-
 sa folie, et il confessa qu'il avoit beaucoup ignoré de
 choses. Il le laissa donc en paix, et David lui envoya
 sa lance. Ce qui redouble la gloire de cette action, c'est
 que David n'avoit pas lieu d'attendre aucune reconnoi-
 sance de sa douceur, comme il en avoit eu un exemple
 depuis peu, n'ayant point voulu tuer Saül dans une ca-
 verne où il s'étoit retiré, sans savoir que David y étoit
 caché avec ses gens. Car s'étant contenté de couper un
 morceau de sa robe sans le toucher, Saül admira cette gé-
 nérosité de David, et il ne laissa pas néanmoins de le
 poursuivre comme auparavant. Cette douceur, dans un
 temps où l'on n'avoit pas encore vu celle du Fils de Dieu
 sur la terre, doit bien confondre les Chrétiens qui ne font
 pas difficulté de pousser aussi loin qu'ils peuvent leur ani-
 mosité et la vengeance contre leurs frères.

EIV. Mort de Saül.

Saül, qui étoit en guerre contre les Philistins, ayant
 consulté Dieu pour savoir le succès du combat, sans en
 recevoir aucune réponse, agit en désespéré et en furieux,
 et voulut demander au démon ce qu'il ne pouvoit obtenir
 du Ciel. Quoiqu'il eût fait des arrêts fort sévères contre
 les devins, il ne laissa pas de les consulter. Il se dégui-
 sa, et étant entré chez une femme qui se mêloit de ces
 noires sciences, il lui demanda qu'elle lui fît venir le
 prophète Samuel. Et Dieu, pour punir la curiosité im-
 pie de ce Prince, permit que ce Prophète, ou peut-être
 un fantôme, parût sous la figure de Samuel, et lui dît
 d'une voix étonnante : *Pourquoi m'interrogez-vous, puis-
 que le Seigneur vous a déjà abandonné pour passer à celui
 qui doit régner à votre place ? Dieu va faire fondre sur
 vous tous les maux dont il vous a menacé. Il donnera votre
 royaume à David ; il va vous livrer aux Philistins, et de
 main, vous et vos enfans serez avec moi.* Samuel disparut
 à cette parole, et Saül tomba par terre sans vouloir pren-
 dre même de nourriture, quoiqu'il fût en extrême sui-
 blesse. La prédiction fut accomplie. Les troupes de
 Saül furent taillées en pièces, et ses enfans furent tués.

Il fut lui-même frappé d'une flèche, dont la blessure, jointe au désespoir qui le possédoit, le porta à prier son écuyer de le tuer. Ce que cet officier lui ayant refusé, il s'enfonga lui-même la pointe de son épée dans l'estomac, et se laissa tomber dessus. Telle fut la fin de ce Prince malheureux, qui, pour avoir épargné Amalec par une compassion indiscrette, et traité si cruellement les Prêtres du Seigneur, tomba ensuite dans une si grande barbarie contre lui-même : trop heureux, s'il eût persévéré dans l'humilité si estimable qu'il fit paroître d'abord dans son exaltation.

LV. David punit les meurtriers de Saul.

La joie que les Philistins eurent de la mort de Saül fut si grande, qu'ils coupèrent sa tête pour la faire voir dans toutes leurs villes, et pour l'offrir ensuite avec ses armes dans le temple de leur idole. Ils ne firent en cela que ce que fait le commun des hommes, qui se réjouissent toujours de la mort de ceux qui leur font de la peine. Mais David, qui suivoit d'autres maximes, eut bien d'autres sentimens ; et fermant les yeux et aux biens qu'il en alloit recevoir, et aux maux qu'elle lui épargnoit, il pleura d'une douleur sincère Saül et Jonathas, et composa un cantique funèbre en leur honneur. Il témoigna depuis une reconnoissance particulière aux peuples de Jabès Galaad, qui avoient rendu aux corps de Saül et de ses enfans les derniers honneurs, et qui avoient accompagné leurs funérailles de jeûnes et de larmes. Mais le respect qu'il avoit pour ce Prince, même après sa mort, parut dans une rencontre encore bien plus considérable. Un Amalécite étant venu trouver David dans Siceleg, David lui demanda des nouvelles du combat, et principalement de Saül et de Jonathas. Cet Amalécite lui dit que Saül étoit mort ; pour lui en donner des preuves, il ajouta que s'étant trouvé par hasard sur la montagne de Gelboé, il avoit vu Saül appuyé sur la pointe de son épée, afin de s'en percer le corps ; et que, les Philistins étant près de fondre sur lui, Saül l'avoit appelé et l'avoit prié de le faire promptement mourir, ce qu'il avoit fait ; et qu'après la mort de ce Prince, il avoit pris son diadème, qu'il apportoit à David. David, qui, dans la douleur sensible où il se trouvoit, étoit bien éloigné de se tenir obligé à un homme qui apportoit cette nouvelle, et qui disoit avoir

contribua à cette mort, déchira ses vêtements, demanda à cet Amalécite comment il avoit été assez hardi pour mettre la main sur l'oint du Seigneur; et à l'heure même il commanda à un de ses serviteurs de le tuer, laissant un grand exemple, par cette conduite, de ne se réjouir jamais de la mort de ses ennemis, ni du mal, quoique juste, qui leur arrive. Après la mort de ce misérable Prince, David ayant consulté Dieu, retourna dans la Judée, où la Tribu de Juda le sacra pour être son Roi; ayant alors atteint l'âge de trente ans. Mais cinq ans après, Isboseth, fils de Saül, ayant été assassiné en dormant, par deux scélérats qui apportèrent sa tête à David, ce Prince ne témoigna pas la moindre joie d'une mort qui lui alloit donner un royaume paisible sur toutes les Tribus. Et ayant fait le même traitement à ces deux hommes qu'à l'Amalécite, qui s'étoit vanté d'avoir tué le Roi Saül, il fit voir, par ce double exemple de générosité et de douceur, qu'il aimoit sincèrement ses ennemis.

LVI. Oza frappé de mort.

Aussitôt après la mort d'Isboseth, toutes les Tribus d'Israël vinrent se soumettre à David, qui, reconnoissant que c'étoit alors que Dieu vouloit l'établir dans le Royaume, qu'il lui avoit donné dès le vivant de Saül, fit de grandes guerres, et alla attaquer Jérusalem, qui étoit encore soumise aux Jébuséens. Il les défit, malgré la manière outrageuse dont ils le traitèrent d'abord, dans la croyance qu'ils avoient d'être invincibles. Dès que David fut maître de Jérusalem, et que les choses firent un peu tranquilles, il témoigna plus de piété que Saül n'avoit fait durant le temps qu'il fut Roi. Car au lieu que ce méprisable Prince n'eut aucune pensée pour l'Arche, qui étoit toujours demeurée chez Abinadab, depuis que les Philistins la renvoyèrent, soixante-dix ans avant ceci, David, bien loin d'imiter cette indifférence, lui fit préparer chez lui une tente magnifique, et assembla de ses sujets jusqu'au nombre de trente mille, pour la transporter à Jérusalem. Cette cérémonie fut accompagnée de toute la magnificence que la piété de ce saint Roi lui put inspirer. Il jouoit lui-même de la harpe, et une infinité d'autres personnes faisoient retentir toutes sortes d'instrumens. Lorsque cette pompe remplissoit tout le peuple

de joie, un accident imprévu changea tout d'un coup cette joie en tristesse, et jeta l'épouvante dans tous les esprits. Oza, fils d'Abinadab, qui conduisoit le chariot où l'on avoit posé l'Arche, voyant que les bœufs qui traînoient le chariot regimboient, et que l'Arche étoit en danger de tomber, y porta aussitôt la main pour la soutenir : mais Dieu entra dans une grande colère à cause de la témérité de cet homme, le frappa sur l'heure, et il tomba roide mort. Tous ceux qui furent témoins de ce châtement, en furent saisis de crainte : et David lui-même, étant pénétré de frayeur, changea aussitôt le dessein qu'il avoit de mener l'Arche chez lui.

Trois mois s'étant passés depuis la mort d'Oza, et la crainte de David s'étant peu à peu diminuée, en voyant la postérité dont Dieu avoit comblé la maison d'Obédédôm, où l'Arche étoit en dépôt, il se résolut une seconde fois de la faire venir à Jérusalem. Les Léuites la portèrent sur leurs épaules. L'harmonie des chants de musique et des instrumens de toutes sortes de manières y fut ordonnée avec un soin extraordinaire. De six en six pas on immoloit un bœuf et un bélier. On fit entrer ainsi en triomphe l'Arche sainte dans Jérusalem, et on l'alla porter au travers d'une foule prodigieuse de monde, dans le lieu que David lui avoit fait préparer. Ce Prince ayant paru, en cette occasion, revêtu d'un éphod de lin et sans robe royale, Michol, sa femme, qui regardoit cette pompe des fenêtres du Palais, le méprisa dans son cœur, et lui en fit même des railleries. Mais David, ne rougissant point de ce mépris, répondit à Michol : *Dieu n'a tiré des derniers de son peuple, et n'a préféré à votre père : c'est par lui seul que je me vois aujourd'hui établi paisiblement sur tout Israël. C'est pourquoi je m'humilierai de plus en plus en sa présence. Je serai toujours petit et méprisable à mes yeux, et je ferai ma gloire de cet abaissement.*

LVII. Crimes de David.

David, ayant envoyé une armée contre les Ammonites, au lieu d'aller lui-même à la guerre, suivant sa coutume, demeura en repos dans Jérusalem. Un jour qu'il se promenoit sur la terrasse de son Palais, ayant regardé une femme qui étoit fort belle, il se laissa aller à un mauvais désir. Il s'informa qui elle étoit. On lui dit que c'étoit

Belshabée, femme d'Uriah. Il la fit venir chez lui, et il commit un adultère avec elle. Ce premier crime fut suivi d'un autre; car ayant appris que cette femme étoit devenue enceinte, et voulant, à quelque prix que ce fût, sacher son adultère, il prit une résolution bien opposée à toute la douceur qui jusque-là lui avoit été si naturelle. Il donna ordre à Joab, son Général d'armée, d'exposer Uriah dans l'endroit qu'il jugeroit le plus dangereux, et de l'y abandonner au premier qui l'auroient rencontré. Joab obéit; et ayant fait jeter Uriah dans le fleuve, à laquelle on il ne lui donna point de secours, il en envoya aussitôt la nouvelle à David, qui épousa peu de temps après Belshabée. Les châtis des Saints doivent nous faire trembler, mais qui sommes beaucoup plus foibles. Aussi l'Ecriture les propose, non pour excuser ceux qui suivent ces grands hommes dans leurs péchés, mais pour tenir tous les justes dans l'humilité salutaire, et pour apprendre à ceux qui tombent comme David, à se relever comme lui par la pénitence.

LVIII. Pénitence de David.

David ayant commis deux si grands crimes, et voir, par le peu de soin qu'il eut de se relever de cette chute, les profondes ténèbres que le péché jette dans l'âme de ceux même qui sont les plus éclairés. Il demeura en pain pendant une année dans un si grand désordre, si la paix néanmoins peut être dans un cœur qui a offensé Dieu d'une manière si criminelle; mais lorsqu'il étoit dans cet oubli de Dieu et de lui-même, Dieu eut pitié de lui, et lui envoya Nathan, son Prophète, pour lui ouvrir les yeux, et pour lui faire sentir sa plaie. Ce saint Prophète, ayant reçu de Dieu une commission si délicate, fit voir, par la manière étroite dont il lui parla d'abord, avec quelle sagesse on doit reprendre les personnes qui sont dans un rang élevé, sans les rebuter par des paroles trop sévères et trop aigres. Nathan usa de la parabole d'un homme qui, ayant beaucoup de brebis, en ôta une à un pauvre qui avoit que celle-là, et qu'il aimoit uniquement. Ce Prince, qui n'étoit pas encore aveugle dans ce qui ne le regardoit pas, prononça la sentence contre cet homme. Alors le Prophète, n'usant plus de déguisement, lui dit avec une gravité digne de celui dont il étoit le ministre,

que c'étoit lui-même qui étoit cet homme. Il lui représenta les biens que Dieu lui avoit faits, et les maux dont il l'avoit délivré. Il lui fit voir quel outrage il faisoit à Dieu, en payant tant de grâces d'une si énorme ingratitude. David alors entra en lui-même : il ne s'irrita point contre la vérité, alors même qu'elle le condamnoit. Il ne s'agit point contre le Prophète qui la lui représentoit sans le flatter. Il ne lui demanda pas qu'il étoit pour Dieu ainsi reprendre son Prince, et pour examiner la vie de son souverain. Il oublia en ce moment qu'il étoit Roi, pour se souvenir seulement qu'il étoit pécheur. La parole qu'il prononça : *J'ai péché contre le Seigneur*, fut en lui une parole de pénitence plus sincère qu'elle n'avoit été en Saül, et qu'elle n'est aujourd'hui en plusieurs Chrétiens. Il embrassa avec une humble soumission tous les maux que Nathan lui prédit de venir arriver sur sa propre famille ; et il vit cette longue suite de malheurs qu'on lui marqua, comme un moyen favorable de satisfaire à Dieu, et d'apaiser sa colère. Mais, en voyant avec un regret et une douleur amère de quel état il étoit tombé, il ne désespéra point, comme remarque saint Chrysostôme, qui admira en cela le grand courage de ce Prince, et sa grande confiance en Dieu ; mais dès qu'il reconnut sa perte, il travailla, sans s'inquiéter, à la réparer le mieux qu'il lui fut possible, par une pénitence qui dura autant que sa vie.

LIX. Révolte d'Absalom.

Dieu ayant fait rentrer David, en lui-même par les avortissemens de Nathan, lui fit bien voir, par la manière dont il le traita ensuite, que la plus grande grâce qu'il pût faire aux pécheurs, est de ne les point épargner. Car premièrement il frappa de mort l'enfant qui étoit né de son adultère, sans que ses larmes ni ses pleurs pussent changer l'arrêt de Dieu. Ensuite son fils Amnon commença un incestue avec Thamar, sa sœur. Absalom irrité de cet outrage fait à Thamar, qui étoit née de la même mère que lui, résolut de tuer Amnon. Il attendit deux ans après, et prit l'occasion d'un festin qu'il fit à tous ses frères, en un jour de réjouissance, au milieu duquel il le fit assassiner. S'étant ensuite réfugié dans un pays étranger, il usa de tant d'adresse, qu'au bout de trois ans, David lui permit de retourner dans sa maison, et deux ans

après
se
cont
l'ag
ceux
rent
bien
rent
parti
l'ann
exil
claire
l'âge
lent
en p
quelq
le qui
une h
disoit
révolte
Dieu
sur lu
mission
lui dir
dans J
père,
punir
ce Prin
que qu
créatur
venger
faute p
tragé
d'Absa
insolent
sente,
pagnés
Dieu.
maux,
Cet ex
saint A
Dieu, n

après de revenir à la Cour. Mais, dès que ce fils ingrat se vit bien avec son père, il commença d'entreprendre contre son Royaume et contre sa vie. Il gagna d'abord l'affection du peuple, et se rendant populaire avec tous ceux qui venoient devant David pour terminer leurs différends, il leur faisoit entendre que s'il étoit Roi, il sauroit bien leur rendre justice. Ayant donc ainsi travaillé durant quatre ans à attirer beaucoup de monde dans son parti, il demanda à David la permission d'aller en Hébron, sous prétexte d'un vœu qu'il avoit fait pendant son exil. Lorsqu'il y fut arrivé, il se fit tout d'un coup déclarer Roi. Quand David l'eut su, il se vit obligé, à l'âge de plus de soixante ans, de sortir à pied de Jérusalem. Il passa le torrent de Cédron, et monta nu-pieds et en pleurant, la montagne des Olives, accompagné de quelques gens de guerre, et d'une troupe de peuple qui le suivoit aussi en pleurant. Il souffroit dans cet état avec une humilité prodigieuse, les insultes de Séméï, qui le maudissoit, et qui lui jetoit des pierres; et considérant cette révolte de son sujet comme l'image de sa révolte contre Dieu, il la regarda comme un effet de la justice de Dieu sur lui, et il reçut toutes ces injures avec la même soumission que si Dieu eût commandé à cet homme de les lui dire. Cependant Absalon, étant entré en triomphe dans Jérusalem, commença par violer les femmes de son père. Dieu permit que David reçût cet outrage pour le punir de celui qu'il avoit fait à Urie par son adultère; et ce Prince pénitient reconnu, par sa propre expérience, que quand l'homme se soulève contre Dieu, toutes les créatures se soulèvent en même temps contre lui pour venger Dieu de l'injure qu'on lui a faite. Ainsi il vit sa faute punie par le désordre de toute sa famille, par l'outrage de Thamar, par la mort d'Amnon, par l'attentat d'Absalon contre lui-même, par les insultes d'un homme insolent, et enfin par le péril d'une mort toujours présente, qu'il n'évita que par une fuite honteuse accompagnée de tant d'extrémités, qu'il n'y avoit que la vue de Dieu, et l'espérance de pouvoir l'apaiser par tous ces maux, qui le pussent soutenir dans un état si déplorable. Cet exemple nous fait bien voir la vérité de cette parole de saint Augustin, que si nous voulons nous réconcilier avec Dieu, nous devons nous punir nous-mêmes, et recevoir

volontairement tous les maux ou intérieurs ou extérieurs qu'il lui plaît de nous envoyer, parce que tôt ou tard, ou en ce monde ou en l'autre, le péché ne peut demeurer impuni, et qu'il faut qu'en quelque manière que ce soit, la mesure de la justice de Dieu soit remplie.

IX. Mort d'Absalon.

Absalon étant maître de Jérusalem, délibéra des moyens de perdre le Roi. Il fit assembler son conseil. Achitophel, qui étoit le plus habile, fut d'avis de poursuivre promptement David, pendant que ses troupes étoient en désordre. Mais Dieu ruina heureusement ce conseil par le moyen de Chusai, qui en détourna Absalon. Ce qui irrita de telle sorte le superbe Achitophel, qu'il alla chez lui aussitôt, et se pendit. Chusai fit promptement avertir David de passer le Jourdain, et qu'on étoit prêt à le poursuivre. David le fit, rassembla tout ce qu'il avoit de monde, et se prépara à une bataille. Il vouloit y aller en personne, mais on ne le voulut pas souffrir; et en se retirant, il commanda expressément à Joab et aux autres officiers, en présence de toute l'armée, qu'on épargnât Absalon. Les deux armées étant aux mains, celle d'Absalon, quoiqu'incomparablement la plus nombreuse, fut battue. Il s'en fit un grand carnage; et vingt mille de ses gens demeurèrent sur la place. Absalon lui-même chercha son salut dans la fuite. Lorsque sa main passoit sous un chêne fort épais et fort touffu, ses cheveux, qui étoient extraordinairement grands, s'embarrassèrent dans les branches de cet arbre; et la mule continuant toujours de courir, il demeura suspendu par les cheveux sans pouvoir se dégager. On vint en donner avis à Joab qui se fâcha de ce qu'on ne l'avoit pas tué, et qu'en se fût arrêté aux prières que David avoit faites de l'épargner. Et ne trouvant personne assez hardi pour porter la main sur le fils du Roi, lui-même se fit mener où il étoit, lui perça le cœur de trois dards, et fit sonner aussitôt la retraite, afin de terminer le combat et d'épargner le reste du peuple. Cette nouvelle fut aussitôt portée à David, qui n'étoit en peine que de son fils Absalon; et dès qu'il en eut la mort, il changea en deuil toute la joie de sa victoire.

pen
aun
la p
reto
que
est
à d
l'em
cette
plus
fairé
s'y o
Dieu
mettr
pouv
mand
pays,
portat
seule
il n'e
Proph
même
Lorsq
envoy
donne
choisi
gnieux
trois n
on cho
les tro
homme
maux d
ardens
fait un
toute m
plaie.

La
donna

LXI. Fléau de la peste.

A peine David respiroit des troubles que Dieu avoit permis qu'il fussent excités dans sa maison et dans son Royaume, pour le punir du péché qu'il avoit commis, que la paix qu'il commençoit à goûter fut cause encore qu'il retomba dans un autre, et qu'il fit voir par son exemple, que l'homme, quelque juste ou quelque pénitent qu'il soit, est toujours homme, et qu'il est exposé à des tentations et à des chûtes toujours nouvelles. Une passion impure l'emporta la première fois, mais il se laissa séduire en cette occasion à la vanité, qui est toujours à craindre aux plus parfaits. Il voulut, par un mouvement d'orgueil, faire le dénombrement de tout son peuple. Ses serviteurs s'y opposèrent d'abord, et lui dirent qu'il suffisoit de prier Dieu d'augmenter son peuple de plus en plus, sans se mettre en peine de savoir si particulièrement quel en pouvoit être le nombre. Mais, le Roi le leur ayant commandé absolument, ils furent dix mois à parcourir tout le pays, et trouvèrent dans Israël huit cent mille hommes portant les armes, et cinq cent mille hommes dans la seule tribu de Juda. David reconnut enfin cette faute, et il n'eut point besoin ici, comme la première fois, qu'un Prophète lui vînt ouvrir les yeux. Il confessa de lui-même son péché, et conjura Dieu de lui pardonner encore. Lorsqu'il étoit dans une humiliation profonde, Dieu lui envoya son Prophète Gad, non pour lui dire qu'il lui pardonneroit sa faute sans le punir, mais pour lui donner à choisir lui-même laquelle de ces trois punitions il aimoit mieux, ou d'une famine de sept ans, ou d'une guerre de trois mois, ou d'une peste de trois jours. David, dans un choix si affligeant, se détermina à la peste, qui, dans les trois jours marqués, emporta soixante et dix mille hommes. Ce Prince, se regardant comme la cause des maux que souffroit son peuple, jeta vers Dieu des soupirs ardens : *C'est moi, dit-il, qui ai péché, c'est moi qui ai fait une injustice ; tournez votre fureur contre moi et contre toute ma famille.* Dieu enfin s'apaisa ; et fit cesser cette plaie.

LXII. Salomon est déclaré Roi.

La fin de la vie de David approchant, sa vieillesse donna lieu à ses enfans de se brouiller, par le désir qu'ils

avoient de s'emparer de son Royaume après sa mort. Mais lorsque tout le monde étoit en suspens pour savoir qui seroit son successeur, Adonias, l'aîné de tous les enfans de David après Absalon, qui étoit mort, ne put attendre la mort de son père ; et, dans l'impatience de régner, il fit un festin magnifique, où il invita tous les Grands, qu'il avoit insensiblement gagnés, afin qu'au milieu du festin, ils le déclarassent Roi. Mais le Prophète Nathan, instruit de ce qui se passoit, et sachant d'ailleurs que Dieu avoit résolu de faire régner Salomon après David, vint trouver Bethsabée, pour la porter à aller parler au Roi, afin de l'informer de l'entreprise d'Adonias, et de le faire souvenir de la promesse qu'il avoit faite de laisser son Royaume à Salomon. Nathan entra lorsque Bethsabée parloit encore à David, et lui demanda si c'étoit par son ordre qu'on déclaroit Adonias Roi. David ne différa pas davantage : il ordonna sur l'heure qu'on allât sacrer Salomon, et qu'on le fît assésir sur son trône. Cette nouvelle, s'étant aussitôt répandue de tout côté, intimida de telle sorte tous ceux qui étoient avec Adonias, que leur assemblée fut dissipée, et qu'Adonias lui-même ne chercha plus qu'à sauver sa vie en tenant le coin de l'Autel. Mais Salomon promit de ne lui rien faire, pourvu qu'il demeurât en repos. Quelques mois après David mourut, après avoir donné à Salomon les avis qu'il lui croyoit nécessaires, et les ordres qu'il devoit exécuter. Salomon étant établi dans son Royaume, Dieu lui apparut en songe. Il lui témoigna qu'il l'aimoit à cause de David son père, et il lui offrit de lui donner ce qu'il lui demanderoit. Ce Prince, considérant qu'il étoit Roi d'un grand peuple, que cette dignité devoit être soutenue par une grande prudence, et que plus elle l'élevoit, plus elle l'exposoit à de grands périls, crut que ce qui lui étoit nécessaire étoit la sagesse, pour bien gouverner ses états. Dieu fut touché de ce choix. Il lui promit de faire qu'il n'y auroit eu, devant, ni après lui, personne qui l'égalât en sagesse ; et pour lui faire voir combien il agréoit qu'il eût préféré cette demande aux autres biens, il lui promit de les lui donner comme par surcroît, et de le rendre le plus riche et le plus magnifique Roi de tous ceux qui l'avoient précédé, et de ceux qui devoient le suivre.

pre
son
ver
lui
une
jour
en-
voit
ensa
don
gard
sien
avoit
vant
pulo
preu
qu'é
cet
enfa
qu'on
La fa
vérité
Roi
loit r
vraie
servi

Le
sorte
dulen
dit l
vigne
mon
pour
le pro
ses gu
faire
cents

LXIII. Jugement de Salomon.

Salomon ayant reçu de Dieu le don de sagesse, il se présenta aussitôt après une occasion qui la fit paroître dans son éclat. Deux femmes de mauvaise vie le virent trouver pour le prier de juger leur différent. L'une des deux lui dit que, lorsqu'elles demeuroient toutes seules dans une même maison, elle y accoucha d'un fils; que, trois jours après, l'autre accoucha aussi d'un fils qu'elle étouffa en-dorinant, et que, s'étant levée doucement, elle lui avoit pris le sien lorsqu'elle dormoit, et lui avoit mis son enfant mort en sa place; que le matin, s'étant levée pour donner à téter à son fils, et le trouvant mort, elle le regarda attentivement, et reconnut que ce n'étoit pas le sien. L'autre femme nioit fortement ce que la première avoit dit, et soutenoit que c'étoit son enfant qui étoit vivant, et que celui qui étoit mort étoit à celle qui lui dispu-toit maintenant le sien. Une affaire si brouillée, sans preuve, sans témoin, eut besoin d'un Roi aussi éclairé qu'étoit Salomon. Il se fit apporter une épée, et prononça cet Arrêt, qui paroissoit bien étrange. *L'une dit: cet enfant qui vi est à moi; et l'autre soutient qu'il est à elle: qu'on le divise en deux, et que chacune en ait la moitié.* La fausse mère consentit d'abord à ce jugement; mais la véritable sentant toutes ses entrailles émues, conjura le Roi de le donner plutôt tout entier à celle qui le lui vouloit ravir. Ce fut alors qu'on reconnut véritablement la vraie mère, et qu'on admira l'adresse dont Salomon s'étoit servi pour la découvrir.

LXIV. Temple de Salomon.

Le règne de Salomon fut un règne de paix et de toute sorte de biens. Les richesses infinies du Prince se répandoient sur ses sujets, qui vivoient paisiblement, comme dit l'Écriture, chacun à l'ombre de son figuier et de sa vigne. La paix dont on jouissoit alors fit mériter à Salomon le nom de Pacifique. Cette paix lui étoit nécessaire pour le dessein de bâtir le Temple, dont David avoit fait le projet, et qu'il n'avoit pu exécuter à cause de toutes ses guerres. Ce jeune Prince appliqua tous ses soins à faire réussir cette entreprise. Il destina trois mille six cents hommes pour veiller sur les ouvriers, quatre-vingt

mille hommes pour couper et tailler les pierres dans les montagnes, et soixante et dix mille hommes pour porter sur leurs épaules ce qu'il y avoit à porter. Il bâtit un Temple où Dieu sembloit prendre plaisir de faire voir jusqu'où pouvoit aller la magnificence des hommes. Ce Temple fut commencé la quatrième année du règne de Salomon, quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Egypte, et il fut achevé au commencement de l'année du monde trois mille, justement mille ans avant la naissance du Messie, dont il étoit la figure. Ainsi Salomon, qui n'avoit guère que vingt ans quand il commença cet ouvrage, eut le bonheur d'achever en peu d'années le plus superbe édifice qui eût été jusque alors. Mais après avoir consacré à Dieu un Temple de pierres en sa jeunesse, il profana honteusement en sa vieillesse, comme nous le verrons dans la suite, le temple de son propre corps; et il apprit, par son exemple, à ceux qui, comme lui, sont des présens à Dieu ou à son Eglise, de ne pas trop s'appuyer sur ces dons, quelque éclatans qu'ils soient aux yeux des hommes, mais de se souvenir que le vrai bonheur de l'homme dans cette vie, comme le remarque Saint Augustin, est d'être abaissé, non pas d'être élevé; puisque tout ce que Salomon a fait et possédé de si magnifique, n'a pu empêcher qu'il n'ait été enfin comme accablé sous le poids de sa félicité et de sa gloire.

LXV. *Dédicace du Temple.*

Lorsque Salomon eut achevé tout l'édifice du Temple et ce qui étoit nécessaire pour le culte des sacrifices, il pensa à le dédier et à transporter l'Arche du lieu où David l'avoit fait mener. Pour rendre cette cérémonie plus auguste, il assembla tout son peuple, qui se trouva en foule à cette translation. Salomon marchoit lui-même devant l'Arche, qui étoit portée par des Prêtres, et il offrit des sacrifices sans nombre. Lorsqu'ils furent arrivés au Temple, les Prêtres portèrent l'Arche dans le lieu le plus intérieur du Sanctuaire, et dès qu'ils en furent sortis, une nuée remplit aussitôt le Temple, en sorte que les Prêtres ne pouvoient s'y tenir, ni faire ce qui étoit de leur charge. Ce Prince, ravi de joie de ce que Dieu témoignoit par cette marque extérieure, agréer ce lieu qu'il lui avoit préparé, se mit à genoux devant l'Autel, et élevant

les
seu
peu
que
dict
vien
selo
en l
hom
prot
sent
jour
nach
cace
yant
et si
que
bâti
tiens
posse
trefo
quan
dit a
de pl
Aute

Ap
gnific
torze
là m
les y
bles
couro
regar
témoi
qui v
disoit
appar
présen
de ce
les ch

les mains en haut, s'écria : *Est-il bien possible que Dieu veuille habiter sur la terre ? Si le Ciel et la terre ne le peuvent contenir, combien moins le pourra cette maison que j'ai bâtie ?* Il pria Dieu ensuite de verser ses bénédictions sur son peuple, d'écouter favorablement ceux qui viendroient dans ce Temple, de leur faire miséricorde, selon qu'ils se mettroient en état de la mériter ; d'arrêter en leur faveur les fleaux de sa justice que les péchés des hommes auroient attirés sur la terre, et de faire sentir sa protection à ceux qui l'invoqueroient avec de véritables sentimens de pénitence. Cette cérémonie dura quinze jours, parce qu'elle se trouva jointe à la Fête des Tabernacles, qui ajouta encore huit jours aux jours de la Dédicace : après lesquels Salomon renvoya tout le peuple, ayant offert dans cette solennité vingt-deux mille bœufs et six-vingt mille brebis. Les Saints Pères remarquent que ce que fit alors Salomon pour le Temple qu'il avoit bâti, devoit inspirer un profond respect à tous les Chrétiens, lorsqu'ils entrent dans les Eglises, puisque l'on y possède aujourd'hui la vérité, dont les Juifs n'avoient autrefois que l'ombre dans ce Temple si superbe ; et que quand on ouvreroit les cieux, et le ciel des cieux, comme dit admirablement S. Chrysostôme, on n'y trouveroit rien de plus grand ni de plus saint que ce qui repose sur nos Autels.

LXVI. La Reine de Saba.

Après que Salomon eut bâti à Dieu un Temple si magnifique, il se bâtit un Palais pour lui-même, qui dura quatorze ans à faire, où l'or brilloit de toutes parts, et où la magnificence des colonnes et des sculptures attiroit les yeux de tout le monde. Tant d'ouvrages si admirables répandirent sa renommée par toute la terre, et on couroit en foule de tout côté pour voir un Prince que l'on regardoit comme la merveille de son siècle. Celle qui témoigna plus de désir de le voir, fut la reine de Saba, qui vint du fond du Midi, pour reconnoître si tout ce qu'on disoit de ce Prince étoit véritable. Elle vint dans un appareil magnifique, et elle apporta à Salomon de riches présens. Mais après qu'elle eut considéré la magnificence de ce Roi, la sagesse de ses discours, sa pénétration dans les choses les plus cachées, l'ordre de sa maison, et le

nombre de ses officiers, elle lui dit, avec une profonde admiration : *Je connois maintenant que tout ce qu'on m'a-voit dit de vous et de votre sagesse est véritable. Je ne pouvois croire tout ce que j'en apprenois, et je voulois en être éclairci de mes propres yeux ; mais ce que je vois passe de beaucoup tout ce qu'on m'a dit.* Cette Reine se retira comblée de joie de tout ce qu'elle avoit vu et de tout ce qu'elle avoit oui, et Salomon lui donna des présens beaucoup plus précieux que n'étoient ceux qu'elle lui avoit offerts. Nous devons craindre que cette Princesse ne nous condamne au jour du jugement : car au lieu qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, les Chrétiens, au contraire, négligent souvent de venir adorer Jésus-Christ dans l'Eglise, et d'y entendre sa parole. Salomon n'étoit cependant qu'un homme semblable aux autres, et Jésus-Christ est notre Dieu et notre Sauveur.

LXVII. *Chûte de Salomon.*

Après que Salomon eut fait des choses si admirables dans les commencemens de sa vie, il termina tant de belles actions par une fin honteuse, qui fait voir que l'homme ne doit jamais s'appuyer sur lui-même ; et que plus il est élevé, plus il doit craindre sa propre foiblesse : car l'amour des femmes corrompt son cœur, et l'engagea ensuite dans l'idolâtrie. Après avoir bâti un Temple au vrai Dieu, il en bâtit aux idoles ; et la complaisance qu'il eut pour ces femmes qu'il avoit prises de l'Egypte et du pays des Ammonites et des Moabites, le porta à bâtir des Temples à la déesse des Sidoniens, à l'idole des Ammonites, et à d'autres abominations semblables. Ce crime si éporme irrita Dieu étrangement contre Salomon. Il lui apparut, non plus comme il avoit déjà fait deux fois différentes, pour approuver sa conduite, ou pour lui promettre des biens, mais pour lui témoigner sa juste indignation de ce qu'il avoit mal gardé son alliance, et si honteusement violé sa loi. Il lui prédit qu'il alloit diviser son royaume, et qu'il le donneroit à son serviteur ; que néanmoins, en considération de David son père, il n'exécutoit cet arrêt qu'après sa mort, et qu'il conserveroit une Tribu à son fils. Salomon régna paisiblement durant quarante ans, et il mourut âgé de près de soixante. Il est étrange qu'ayant

été si favorisé de Dieu, on ne sache pas encore si sa condition mérite plus d'être déplorée que d'être louée. Car son péché est très-certain, mais sa pénitence est incertaine. Cet exemple nous doit inspirer un souverain mépris des biens du monde, qui ne peuvent nous rendre heureux, et qui ne servent souvent qu'à perdre ceux qui les possèdent.

LXVIII. *Indiscrétion de Roboam.*

Lorsque Salomon fut mort, et que son fils Roboam se fut assis sur son trône, ses sujets et Jéroboam à leur tête, vinrent le trouver pour le supplier très-humblement de les décharger d'une partie des impôts excessifs que Salomon levoit sur eux. Ce Prince demanda trois jours pour en délibérer, et consulta d'abord les vieillards dont son père suivoit les avis, qui lui conseillèrent tous de traiter doucement le peuple, et de lui rendre une réponse favorable, afin de gagner les esprits dans le commencement de son règne, pour en être ensuite plus parfaitement le maître. Mais ce jeune homme, quittant le conseil des vieillards, alla consulter des jeunes gens avec lesquels il avoit été nourri, qui lui conseillèrent de répondre durement à ces députés, et de les menacer qu'il les traiteroit à l'avenir encore plus sévèrement que son père n'avoit fait. Roboam suivit le conseil de ces jeunes gens. Tout le peuple aussitôt se révolta contre ce Prince, et protesta qu'il ne lui obéiroit jamais. Roboam, pour apaiser ce tumulte, envoya un de ses principaux Officiers, qui fut lapidé de tout le peuple, et le Roi lui-même chercha son salut dans la fuite. Tout Israël donc, c'est à dire, dix Tribus, se séparèrent de Roboam, et prièrent Jéroboam d'être leur Roi; et comme Roboam se préparoit à le combattre avec une armée de cent quatre-vingt mille hommes choisis, qu'il avoit levés de la seule Tribu de Juda, que Dieu tint toujours fidèlement attachée à son service, en considération de David qu'il avoit aimé, un homme de Dieu, nommé Sémeïa, lui vint ordonner, de la part du Seigneur, de ne rien faire, et de n'aller point combattre contre Jéroboam, parce que ce trouble étoit arrivé par son ordre, et selon qu'il l'avoit prédit. Ce fut donc ici que commença cette longue division des Rois de Juda et d'Israël.

LXIX. *Jéroboam engage le peuple dans l'idolâtrie.*

Jéroboam, se voyant maître des dix Tribus d'Israël, se persuada que si ce peuple alloit, à son ordinaire, à Jé-

rusalem, pour y offrir des sacrifices à Dieu, il rentreroit peu à peu dans l'obéissance de Roboam. Ainsi il fit faire deux veaux d'or, dont il mit l'un en Béthel, et l'autre à Dan, et dit ensuite au peuple que c'étoient là les dieux qui l'avoient tiré d'Egypte, et qu'il les devoit adorer. Il leur dressa des autels avec une grande magnificence, et tâcha d'imiter, dans le culte de ces idoles, tout ce qui se faisoit à Jérusalem dans le culte du Dieu véritable. Mais lorsque Jéroboam étoit lui-même à un de ces deux autels qui étoit en Béthel, Dieu lui envoya un Prophète, qui déclara qu'il naitroit un fils de la race de David, qui se nommeroit Josias, qui égorgeroit sur cet autel tous les Prêtres qui y offroient de l'encens; et que, pour marque que sa prophétie étoit vraie, l'autel s'alloit fendre en deux. à l'heure même; ce qui arriva. Jéroboam ne put souffrir la liberté toute sainte de ce Prophète: il étendit la main pour ordonner à ses Officiers de le prendre; mais elle se sécha aussitôt, et il ne la put retirer à lui. Ce Prince, étant humilié par une punition si soudaine, pria le Prophète d'obtenir sa guérison de celui qui l'avoit envoyé; et l'usage de la main lui ayant été rendu, il le pria de manger en son logis. Le Prophète le refusa, et dit que Dieu lui avoit défendu de boire et de manger en ce lieu-là.

LXX. *Elie nourri par une veuve.*

Achab, Roi d'Israël, surpassa en impiété tous les autres Rois ses prédécesseurs. Sa malice naturelle s'augmenta encore de beaucoup par les mauvais conseils de Jézabel, sa femme, qui étoit fille du Roi des Sidoniens. Il porta si loin ses crimes, que Dieu résolut de les punir par une sécheresse de trois ans, qu'il fit prédire à Achab par le Prophète Elie. Ce fut alors que Dieu commença à signaler, pour la première fois, ce saint homme, qu'il eut soin de nourrir pendant cette stérilité, d'une manière miraculeuse. Car il l'envoya au torrent de Carith, où les corbeaux lui apportent au soir et au matin du pain et de la viande. Mais, la longue sécheresse ayant enfin fait tarir l'eau de ce torrent, Dieu commanda au Prophète d'aller à Sarepta, chez une veuve, à laquelle il avoit ordonné d'avoir soin de lui. Lorsqu'il approchoit de la ville, il vit près des portes une femme qui ramassoit quelques petits morceaux de bois. Il lui demanda à boire, et comme

elle
aus
qu'e
peti
trois
son
qu'e
préd
poin
pluie
bonn
bien
Elie
ses p
Dieu
beau
mém

Pe
la ve
toutes
sèche
de se
il lui
point
vous,
aband
bler,
qui ét
serez-
rez-le
d'entre
Prêtre
prenne
le mett
invoqu
ra nos
crifice
cord d
cèrent
ils inv

elle lui alloit querir de l'eau, il la pria de lui apporter aussi un peu de pain. Mais cette femme lui répondit qu'elle n'avoit plus chez elle qu'un peu de farine avec un petit reste d'huile, et qu'elle venoit de ramasser deux ou trois petits bâtons pour en faire un pain, le manger avec son enfant, et mourir ensuite. Elie dit à cette femme, qu'elle allât lui faire un petit pain de cette farine, et lui prédit que ni sa farine ni son huile ne diminueroient point jusqu'au jour que Dieu commenceroit à répandre la pluie sur la terre. Ce miracle transporta de joie cette bonne veuve. Mais la mort de son fils unique changea bientôt sa joie en tristesse : elle témoigna sa douleur à Elie, qui eut recours à Dieu, et obtint, par la ferveur de ses prières, la résurrection de cet enfant. Les grâces que Dieu fit à cette veuve, nous apprennent que la charité est beaucoup plus utile à ceux qui l'exercent, qu'au prochain même à qui on la fait.

LXXI. Sacrifice d'Elie.

Pendant que le Prophète Elie étoit en assurance chez la veuve de Sarepta, Achab et Jézabel le cherchoient de toutes parts pour le faire mourir. Quand la fin de cette sécheresse de trois ans fut arrivée, Dieu commanda à Elie de se faire voir à Achab. Dès que ce Prince l'aperçut, il lui dit : *Est-ce vous qui troublez tout Israël ?* Ce n'est point moi qui trouble Israël, répondit le Prophète ; c'est vous, ô Prince, et c'est la maison de votre père, qui avez abandonné Dieu pour sacrifier à Baal. Mais faites assembler, lui dit-il, tout Israël et tous les Prêtres de Baal. Ce qui étant fait, Elie dit à tout le peuple. *Jusqu'à quand serez-vous partagés ! Si le Seigneur est le vrai Dieu, suivez-le, et si c'est Baal, suivez-le de même. Je suis seul d'entre les Prophètes de Dieu, et voilà quatre cent cinquante Prêtres de Baal. Qu'on nous donne deux bœufs, qu'ils en prennent un, et moi l'autre ; qu'ils le coupent en pièces ; et le mettent sur l'autel ; j'en ferai autant de mon côté. Nous invoquerons chacun notre Dieu ; et que le Dieu qui exaucera nos prières en faisant descendre le feu du ciel sur le sacrifice, soit reconnu pour le vrai Dieu.* On demeura d'accord de cette proposition. Les Prêtres de Baal commencèrent les premiers ; et après avoir mis le bœuf sur l'autel, ils invoquèrent leur Dieu depuis le matin jusqu'à midi,

mais personne ne leur répondoit. Ces faux Prêtres, se faisant des incisions dans tout le corps, et redoublant leurs cris, ne purent rien obtenir de leur Dieu Baal. Alors Elie ayant fait dresser un autel de pierre, et l'ayant environné d'un fossé, il mit du bois dessus, et le bœuf qu'il coupa en plusieurs pièces. Il fit verser quatre grandes cuves d'eau, qu'il fit remplir par trois différentes fois, en sorte que l'eau découloit de tous côtés, et que le fossé en fut tout rempli. L'heure étant venue, il pria Dieu; et le feu du ciel descendit aussitôt, qui consuma l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière, et jusqu'à l'eau même. Alors tout le peuple se prosterna le visage contre terre, et confessa que le Seigneur étoit le vrai Dieu. Ce qu'Elie voyant, il leur dit: *Prenez donc tous les Prêtres de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul.* Et tous les faux Prophètes ayant été tués, Elie promit de la pluie à Achab. Il monta ensuite sur le mont Carmel, où s'étant mis en prières, le ciel s'obscurcit, et il tomba une grande quantité de pluie, qui rendit la fertilité à la terre. Ce Saint Prophète pria, comme nous l'apprend l'Apôtre Saint Jacques, et pour obtenir la sécheresse, et pour obtenir la pluie. — Quoiqu'il ne fût qu'un homme comme nous, sujet aux misères de la vie, le ciel se ferma et s'ouvrit à sa prière, d'où nous devons juger combien la prière d'un homme juste, faite avec persévérance, a de pouvoir auprès de Dieu.

LXXII. Fuite d'Elie.

Jézabel ayant su ce qu'Elie avoit fait à ses faux Prophètes, lui envoya dire qu'elle le traiteroit comme il avoit traité les Prophètes de Baal. Ce saint homme, effrayé de cette menace, s'ensuit aussitôt dans le désert, où étant accablé d'ennui et de fatigue, il s'endormit. Un Ange le vint réveiller, et lui dit: *Levez-vous, mangez.* Il vit, à son réveil, un pain cuit sous la cendre, avec un peu d'eau: il mangea et but, et se rendormit ensuite. L'Ange l'obligea une seconde fois de manger encore, parce qu'il lui restoit beaucoup de chemin à faire. Il le fit; et après avoir mangé, il marcha durant quarante jours et quarante nuits, étant fortifié par ce pain miraculeux, qui s'est toujours été regardé comme la figure de l'Eucharistie, qui nous soutient par la force divine durant le voyage de cette vie. Elie étant arrivé à la montagne d'Oreb, Dieu lui apparut,

et lui commanda d'aller à Damas, afin d'y sacrer Haz-ël pour Roi de Syrie, et Jéhu pour Roi d'Israël. Elie donc, quittant cette montagne pour obéir aux ordres qu'il avoit reçus de Dieu, trouva en son chemin Elisée, qui labouroit avec douze charrues, dont lui-même en conduisoit une. Il mit son manteau sur lui ; et Elisée, aussitôt poussé de l'Esprit de Dieu, quitta son travail, et courut après Elie. Il le pria seulement de lui permettre d'aller un moment chez lui pour dire les derniers adieux à son père et à sa mère. Elisée ayant pris congé de ses parens, tua deux bœufs, dont il fit cuire la viande avec le bois de sa charrue, et la donna à manger au peuple. Aussitôt après il s'en alla, et suivit Elie, qu'il servit comme son disciple.

LXXIII. Mort d'Achab.

Les péchés d'Achab et de Jézabel montoient de jour en jour jusqu'à leur comble. Mais ce qui acheva de les rendre insupportables aux yeux de Dieu, fut le meurtre de l'innocent Naboth. Cet homme possédoit paisiblement une vigne, qu'il cultivoit avec plaisir comme l'héritage de ses pères, Achab désira de l'avoir pour agrandir ses jardins. Mais Naboth ne put consentir à quitter cette vigne. Ce refus jeta Achab dans un si grand chagrin, qu'il ne pouvoit manger. Jézabel ayant appris de lui-même le sujet de sa tristesse, le railla de sa simplicité. Elle écrivit sur l'heure aux premiers de la ville d'où étoit Naboth. Elle leur dit qu'on trouvât deux faux témoins qui déposassent que Naboth avoit mal parlé de Dieu et du Roi, et que sur l'heure on le fît venir pour le condamner à mort, et le lapider. La Reine est obéie aussitôt. On trouve deux faux témoins : Naboth est accusé, condamné et lapidé en un même jour. Jézabel en reçoit la nouvelle, qui va la porter à Achab, comme un triomphe. Achab guéri de son chagrin, va voir cette vigne, où le Prophète Elie vint le trouver, et lui dit ces mots : *Vous avez tué Naboth, vous avez par sa mort possédé sa vigne : mais les chiens lécheront votre sang au lieu même où ils ont léché celui de Naboth, et ils mangeront Jézabel.* La guerre qu'Achab entreprit aussitôt après contre la Syrie, servit à exécuter cette prédiction. Ce Prince pria Josaphat, Roi de Juda, de venir avec lui. Mais, Josaphat étant bien aise que l'on consultât auparavant les Prophètes, Achab fit venir

quatre cents faux Prophètes, qui lui promirent tous la victoire. Josaphat demanda s'il n'y avoit point quelque Prophète du Seigneur: Achab dit qu'il y en avoit un, mais qu'il le haïssoit, parce qu'il ne lui prédisoit jamais que du mal. C'étoit le Saint Prophète Michée, qu'il fit venir néanmoins à la prière de Josaphat. Michée dit hardiment quel seroit le véritable succès de cette guerre, et assura, malgré toutes les promesses de ces faux Prophètes, qu'Achab y seroit tué. Achab, irrité de cette prédiction, commanda qu'on le gardât en prison, afin qu'il le fût mourir à son retour. Ce Prince marcha donc contre le Roi de Syrie; mais pendant le combat, une flèche tirée au hasard le perça dans son chariot, et il mourut de cette blessure dès le soir même. Le sang qui sortoit de sa plaie, remplit tout le chariot, et comme on le lavoit dans la piscine de Samarie, on remarqua que les chiens léchèrent son sang, suivant la parole que le Seigneur avoit prononcée par la bouche d'Elie.

LXXIV. *Elie enlevé au Ciel.*

Achab étant mort laissa le Royaume à son fils Ochosias, qui marcha sur les traces de son père et de sa mère Jézabel. Mais il ne vécut pas long-temps: car ayant régné deux ans, il tomba d'une fenêtre; et étant en danger de mourir, il envoya consulter Béalzébud, le dieu d'Accharon, pour savoir ce qui lui arriveroit de sa chute. Dieu, étant irrité qu'un Roi d'Israël eût recours à ces oracles des démons, envoya Elie au-devant des Ambassadeurs, pour leur ordonner qu'ils demandassent au Roi s'il n'y avoit point de Dieu dans Israël, et pour l'assurer qu'il ne relèveroit point de cette maladie. Ochosias s'informa de ceux qui lui firent cette réponse, comment étoit fait l'homme qui leur avoit parlé; et, ayant reconnu à leur rapport que c'étoit Elie, il envoya un capitaine avec cinquante hommes pour le prendre. Elie fit descendre la feu du Ciel sur ce capitaine et sur tous ses gens. Ce qu'ayant fait encore au second qu'Ochosias lui envoya, le troisième, qui craignoit d'être brûlé comme les deux premiers, parla de loin avec beaucoup d'humilité, et un Ange dit à Elie d'aller avec ce capitaine; il obéit, et alla trouver Ochosias, auquel il prédit sa mort, qui arriva bientôt après. Ce fut là la dernière action qu'Elie fit en

public; et Dieu, bientôt après, le tira à lui. Elisée avorta du jour que son maître devoit être enlevé au ciel, de le vouloir jamais quitter, quelque instance qu'il lui en fit. Il le suivit donc en différens lieux; et lorsqu'ils furent arrivés ensemble au bord du Jourdain, Elie prit son manteau, s'en enveloppa, et frappa les eaux, qui se divisèrent, et ils le passèrent tous deux à pied sec. Ils continuèrent ensuite leur chemin; et pendant qu'ils s'entretenoient en marchant, un char et des chevaux de feu les séparèrent tout d'un coup; et Elie monta au ciel au milieu d'un tourbillon. Ce char de feu, sur lequel Elie fut enlevé, marquoit l'ardeur de sa charité, et nous apprend que, pour se rendre digne de monter au ciel, il faut s'y élever souvent en esprit par des desirs pleins de zèle et de ferveur.

LXXV. Divers miracles d'Elisée.

Elisée prit le manteau d'Elie, que ce Prophète lui avoit laissé tomber en montant au ciel, et il reçut en même temps le don de prophétie, et de faire des miracles, comme son maître l'avoit eu. Il repassa le Jourdain à pied sec, après en avoir divisé les eaux en les frappant avec le manteau d'Elie. Les disciples des Prophètes, qui avoient vu de loin ces merveilles, virent aussitôt au-devant de lui, et se prosternèrent à ses pieds. Elisée étant retourné à Jéicho, les peuples de cette ville lui représentèrent que la demeure en étoit très-commode, mais que les eaux en étoient amères, et qu'elles rendoient le terroir fort stérile. Elisée, pour condescendre à leurs prières, se fit apporter un vase de terre, où il mit un peu de sel qu'il jeta dans la source de ces eaux, assurant que par ce moyen Dieu ôteroit leur qualité malsaisante. L'effet suivit cette promesse. C'étoit une admirable figure de renouvellement que Jésus-Christ devoit faire un jour dans toute la terre, répandant son sel, c'est-à-dire, ses Apôtres, dans les eaux amères; c'est-à-dire, parmi les peuples corrompus par le péché, pour ôter la stérilité de la terre, et la rendre féconde en vertus.

Ce miracle fut suivi d'un autre, qui nous apprend que c'est un plus grand mal qu'on ne pense, d'insulter aux défauts du prochain, et surtout de ceux qu'on est obligé de respecter à cause de leur âge ou de leurs emplois. Car lorsqu'il alloit en la ville de Béthel, il trouva en chemin

des petits enfans qui étoient sortis de cette ville, et qui voyant ce saint Prophète, se raillaient de ce qu'il étoit chauve, et criaient tout haut ; *Monte chauve ; monte chauve*. Elisée, les regardant, les maudit au nom du Seigneur. Aussitôt après cette malédiction, il sortit deux ours d'une forêt voisins, qui déchirèrent quarante deux de ces enfans. Ce ne fut point par la colère que le saint Prophète maudit ces enfans, mais par un mouvement particulier de zèle que l'Esprit de Dieu lui inspira, afin qu'un exemple si terrible pût servir à notre instruction.

Quelque temps après, Elisée fut touché des larmes d'une pauvre veuve, qui n'avoit que deux enfans, que ses créanciers vouloient lui enlever. Le Prophète lui ayant demandé ce qu'elle avoit chez elle, elle lui répondit qu'il ne lui restoit que très-peu d'huile dans un vase. Elisée lui commanda d'aller emprunter de ses voisins des vases vides autant qu'elle en pourroit avoir, de s'enfermer ensuite chez elle, et d'emplir tous ces vases de ce peu d'huile qui lui restoit. Elle le fit, sans que l'huile s'écoulât, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de vase. Le Prophète lui dit de vendre cette huile, de s'acquitter de ses dettes, et de vivre du reste, elle et ses enfans.

LXXVI. Guérison de Naaman.

Elisée voulant récompenser la charité d'une femme Samaritaine, lui obtint la grâce d'avoir un fils. Mais cet enfant étant mort fort jeune, la mère en vint avertir le Prophète. Il y envoya d'abord inutilement son serviteur Giezi avec son bâton ; il y alla lui même aussitôt après, et ressuscita cet enfant. Il ôta quelque temps après, avec un peu de farine, le poison qui se trouva dans ce que l'on avoit préparé pour donner à manger aux enfans des Prophètes, qu'on avoit mêlé, par méprise, de mauvaises herbes. Il fit encore une admirable multiplication de pains, qu'il distribua à tout un peuple, malgré la résistance de Giezi, qui témoigna partout n'avoir pas la même foi, ni le même désintéressement que son maître. Mais une des actions les plus célèbres d'Elisée, et dont Jésus-Christ parle dans l'Evangile, est celle qui se passa à l'égard de Naaman, Général de l'armée du Roi de Syrie. Ce Seigneur étoit fort considéré de son maître ; mais il étoit lépreux ; et une fille Juive avoit dit souvent à sa

femme, dont elle étoit esclave, que s'il vouloit aller au royaume d'Israël, Elisée le guériroit de sa lèpre. Naaman écouta cet avis, et obtint du Roi de Syrie des lettres à Joram, Roi d'Israël, par lesquelles il le prioit de guérir Naaman. Joram regarda cette ambassade comme un piège que le Roi de Syrie vouloit lui dresser; il déchira ses vêtements et demanda si on le prenoit pour un Dieu, pour guérir ainsi de la lèpre ceux qui en étoient frappés. Mais Elisée fit dire promptement au Roi, qu'il lui envoyât Naaman. Naaman vint donc à sa porte avec un grand équipage. Elisée, sans même lui aller parler, lui fit dire seulement par son serviteur, qu'il s'allât laver sept fois dans le Jourdain. Le Seigneur considéra ce traitement comme un mépris insupportable, et il s'en retournoit tout transporté de colère; mais ses serviteurs lui ayant représenté que puisque ce qu'on desiroit de lui étoit très-facile, il devoit au moins l'éprouver. Il les crut; il alla se laver sept fois dans le Jourdain, et il fut guéri. Il en vint aussitôt rendre grâces à Elisée, et lui offrit de grands présens, dont le Prophète ne voulut rien recevoir. Mais Giezi, bien loin d'admirer le désintéressement de son maître, et de l'imiter, courut après ce Seigneur, pour avoir de lui quelque argent dont il pût acheter des terres. Elisée reconnut, par l'esprit de Dieu, cette avarice de son disciple. Il la lui reprocha, et lui prédit que la lèpre de Naaman passeroit dans lui et dans toute sa postérité. — Aussitôt ce malheureux sortit de chez son maître tout couvert de lèpre. Cette lèpre, quelque hideuse qu'elle parût, n'étoit cependant que la figure d'une lèpre intérieure, et beaucoup plus horrible, dont se trouvent couvertes les âmes de ceux qui cherchent à s'enrichir par des voies défectueuses.

LXXVII. Siège de Samarie.

Le Roi de Syrie, ayant plusieurs fois dressé inutilement des embuscades pour surprendre Joram, Roi d'Israël, entra dans une étrange colère contre tous ses serviteurs, parce qu'il croyoit qu'ils le trahissoient. Mais l'un d'eux ayant dit que c'étoit le Prophète Elisée qui traversoit tous ses desseins, et qui donnoit avis de tout au Roi d'Israël, il résolut de le prendre, et il envoya beaucoup de troupes pour investir la ville où il demouroit. Le ser-

viteux d'Elisée, s'étant levé dès le matin, et voyant ce grand nombre de gens armés, se crut perdu avec son maître. Mais le Prophète, pour le rassurer, pria Dieu de lui ouvrir les yeux, afin qu'il vît un bien plus grand nombre d'AnGES qui l'environnoient pour le défendre. Il pria Dieu, au contraire, de frapper d'aveuglement tous ceux qui le vouloient perdre, et il alla ensuite de lui-même au-devant d'eux. Et s'étant offert de leur montrer le chemin, il les mena au milieu de Samarie, où il pria Dieu une seconde fois de leur ouvrir les yeux, afin qu'ils comprissent le danger où ils se trouvoient. Le Roi Joram pensa d'abord à faire passer tous ces hommes au fil de l'épée, mais le Prophète le lui défendit, et il leur fit donner au contraire à boire, et à manger, et les renvoya en paix. Cependant Bénadab, Roi de Syrie, ne pouvant s'apaiser ni contre le Prophète, ni contre le Roi, fit un dernier effort pour lever une grosse armée, et vint avec un nombre innumérable de soldats, assiéger Samarie. Ce siège réduisit Samarie à une famine si effroyable, que l'on vendoit la tête d'un âne quatre-vingt sicles, c'est-à-dire, plus de six-vingt livres de notre monnaie. Ce fut alors qu'arriva cette histoire si tragique d'une femme qui vint se jeter aux pieds de Joram, pour lui demander justice. Ce Prince lui demanda ce qu'elle desiroit de lui, et elle lui dit qu'elle s'étoit accordée avec une autre femme de manger leurs enfans; qu'elle avoit commencé à donner le sien, et qu'elles l'avoient mangé ensemble, mais que devant manger de même l'enfant de l'autre, la mère l'avoit caché, et ne vouloit pas le lui donner. Ce Prince, désespéré d'un accident si barbare et si inoui, déchira ses habits, et l'on vit le cilice dont il étoit revêtu sur sa chair. Mais il tourna sa fureur contre Elisée, comme l'accusant de pouvoir sauver la ville, s'il eût voulu, et de ne la faire pas; et il envoya sur l'heure un homme pour le tuer. Elisée en fut averti par l'Esprit de Dieu, et fit fermer la porte à cet homme, parce qu'il savoit que le Roi, aussitôt après, enverroit un nouvel ordre au premier. Il paroit, par cette conduite du Roi de Samarie, combien il est dangereux, lorsqu'on est dans l'affliction, de s'abandonner à l'impatience. Ce Prince souffrit, et se revêtit même d'un habit de pénitence, mais il ne s'humilia point; il perdit la confiance en Dieu, et il veut faire assassiner le

Pénitents, qui détournent seul, par sa sainteté, la ruine entière de cette ville. Au contraire, les vrais serviteurs de Dieu sont humbles dans leur affliction, parce qu'ils reconnoissent qu'ils souffrent beaucoup moins qu'ils ne méritent. Ils rendent gloire à Dieu de très-sincères actions de grâces, parce qu'ils ne le considèrent pas tant comme un Juge qui punit les criminels, que comme un père qui veut guérir ses enfants, et qui ne les châtie que parce qu'il les aime.

EXXVIII. Délivrance de Samarie.

Lorsque le Roi Joram vint se plaindre à Elisée de l'extrémité où la famine avoit réduit Samarie, le saint Prophète combla le peuple tout abattu, l'assura que le lendemain, à la même heure, la famine et l'urge se donneroient presque pour rien. On eut peine à croire une prophétie si surprenante; et entre autres, un des Seigneurs, qui accompagnoient le Roi, soutint que cela étoit impossible. Le Prophète lui répondit: Vous la verrez de vos yeux, mais vous n'en mangerez point. Cette prédiction se vérifia de cette sorte: Samarie étant de plus en plus pressée par les Syriens, quelques lépreux, qui demeuroient à la porte de cette ville, se dirent entre eux: Que faisons-nous ici? Pourquoi nous laissons-nous mourir de faim? Allons nous rendre aux Syriens. Ils se hasardèrent donc d'aller au camp des ennemis; mais ils furent bien surpris de n'y voir personne. Dieu les avoit tous frappés pendant la nuit d'une épouvantable frayeur, et leur averti fait entendre, comme la marche d'une grande armée, qu'ils crurent que le Roi d'Israël faisoit venir à son secours. Dans cette terreur, toute l'armée s'étoit dissipée, et avoit laissé dans le camp un riche butin. Ces lépreux, s'en voyant ainsi les maîtres, commencèrent par manger ce qu'ils trouvèrent dans une tente. Ils prirent ensuite de l'or et de l'argent tout ce qu'ils en voulurent, et le cachèrent. Mais reconnoissant combien ils seroient coupables de ne pas enlever une si bonne nouvelle à la ville, ils allèrent dire à ceux qui gardoient les portes, qu'ils venoient du camp des Syriens, et qu'ils n'y avoient vu personne. Joram crut aussitôt que c'étoit un stratagème; et comme il restoit encore cinq chevaux dans Samarie, il en fit monter deux, pour aller battre la campagne, et découvrir où étoient les ennemis. On vit tout le chemin plein de vases

et de meubles précieux, que les Syriens essayés avoient jetés de toutes parts, lorsqu'ils se hâtoient de fuir. Tout le peuple de Samarie, ayant appris cette nouvelle, alla en foule piller le camp des Syriens; et la farine et l'orge y furent données pour le prix même qu'Elisée l'avoit prédit le jour précédent. Mais il arriva ensuite, que le Roi ordonna à ce Seigneur, qui avoit témoigné tant d'incrédulité aux paroles d'Elisée, de se tenir aux portes de Samarie, pour y faire garder quelque ordre; et ce fut ce commandement qui causa sa mort, et qui vérifia cette parole d'Elisée; car la foule du peuple qui entroit et qui sortoit, fut si grande, que cet homme fut foulé aux pieds. Il est impossible, dit Saint Ambroise, de ne pas adorer Dieu dans ses merveilles, lorsque l'on voit que tout l'avenir lui est présent, et qu'il le découvre si clairement à ses serviteurs. Il sauva Samarie d'une manière admirable, et il combat lui seul pour elle contre ses ennemis, qu'il remplit de crainte. Et lorsque tout le peuple est dans des transports de joie, il n'y a qu'un seul Grand du monde qui est foulé aux pieds, pour apprendre, par une mort si funeste, combien il est dangereux d'estimer trop la puissance des hommes, et trop peu celle de Dieu, et qu'on l'attaque lui-même, lorsqu'on ne révere pas la vérité de sa parole dans la bouche de ses serviteurs, qu'on ne méprise point sans le mépriser lui-même.

LXXIX. Jézabel mangée des chiens

Joram ayant été blessé dans la guerre qu'il eut contre Hazaël, Roi de Syrie, et successeur de Bénadab, Jéhu, qui, suivant un ordre exprès de Dieu, avoit été sacré par un disciple d'Elisée, pour être Roi d'Israël, et pour exterminer toute la maison d'Achab, n'attendit pas qu'il fût mort pour régner au lieu de lui. Il alla à Jersaël, où Joram étoit malade, et où Ochosias, Roi de Juda, étoit venu voir. La sentinelle avertit le Roi, qu'un gros de gens armés paroissoit de loin. Le Roi envoya diverses personnes pour s'informer de ce qui c'étoit; et comme Jéhu les retenoit tous, Joram, quoique malade, alla lui-même avec Ochosias. Jéhu les rencontra dans le champ de Naboth; et ayant percé Joram d'un coup de flèche, il fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, suivant la prédiction d'Élie contre la race d'Achab. Lom-

qu'Ochosis s'ensuyoit, il le fit tuer aussi, et on porta son corps à Jérusalem. Jézabel alarmée de ce qui se passoit, se farda le visage; elle se mit à la fenêtre, et lorsque Jéhu passa, elle lui parla avec beaucoup de fierté, en lui reprochant la mort du Roi. Mais Jéhu commanda à ceux qui étoient auprès d'elle, de la jeter par la fenêtre, ce qu'ils firent. Et lorsqu'elle fut en bas, les chevaux se soulèrent aux pieds. Jéhu ayant voulu ensuite, par quelque sentiment de compassion, qu'on ensevelît son corps à cause de sa qualité, on ne trouva plus que le haut de sa tête, et l'extrémité des mains et des pieds, parce que les chiens avoient mangé le reste, selon qu'Elie l'avoit prédit. Telle fut la fin de cette malheureuse princesse, qui fut un grand instrument de la justice de Dieu, pour purifier ses serviteurs par les violences qu'elle exerça contre eux.

LXXX. Mort d'Ochosis.

Jéhu sachant qu'il avoit été établi Roi pour perdre la maison d'Achab, fit tuer tous ceux qui étoient de la race de ce Prince, sans en épargner un seul, selon la parole que le Seigneur avoit prononcée par Elie. Il extermina ensuite tous les Prêtres et les Prophètes de Baal, il détruisit le Temple et brisa l'idole de ce faux Dieu. Le Seigneur loua lui-même Jéhu du zèle qu'il avoit témoigné pour sa gloire. Mais il ne persévéra guère dans cette droiture, il tomba dans les mêmes désordres que Jéréboam, et il attira la colère de Dieu sur lui et sur tout Israël. Pendant que ceci se passoit dans Israël, Ochosis, Roi de Juda, ayant été tué par Jéhu, Athalie, sa mère, femme impérieuse, voulant régner, fit cruellement tuer tous les enfans du Roi mort. Mais la sœur d'Ochosis ayant pris son neveu Joas, fils du Prince son frère, qui étoit encore tout petit, elle le cacha, et le fit nourrir en secret. Athalie eut régné ainsi durant sept ans, le Grand-Prêtre Joiada fit amener le petit Joas dans le Temple, où il fut reconnu de tout le peuple pour Prince légitime, avec de grands cris de réjouissance; Athalie fut tuée, et Joas régna en paix, n'étant âgé alors que de sept ans. Ce fut vers ce temps que le Prophète Elisée mourut; et il arriva que des personnes qui ensevelissoient un mort, ayant tout d'un coup aperçu des Moabites qui couroient tout le pays pour le piller, quittèrent le corps qu'ils ensevelissoient,

et le jetèrent sur le tombeau d'Elisée. Ce mort, par l'atouchement des os de ce saint Prophète, ressuscita à l'heure même. Que ne peuvent point les prières et les mérites des Saints en faveur de ceux qui, désirant d'imiter leurs vertus, les supplient d'intercéder pour eux auprès de Dieu, surtout quand il s'agit principalement des besoins de leur âme, puisque la seule présence des saintes reliques d'Elisée a pu exciter Dieu à faire un miracle si éclatant, lorsqu'on ne pensoit point à le lui demander.

XXXIII. Zacharie l'opide.

Joas, étant élevé sur le trône des Rois de Juda par les soins de Jojada, Grand-Prêtre, fut reconnaissant de ce bon office, et respecta toujours celui de qui il tenoit son Royaume. L'amitié qu'il eut pour ce saint homme, le rendit bon lui-même, et l'entretint dans la piété, qui lui fit procurer, autant qu'il put, la gloire de Dieu. Il vit avec douleur les désordres que l'impie Athalie, son aïeule, avoit commis dans le temple, dont elle avoit enlevé toutes les richesses, pour en orner le Temple et l'idole de Baal, et il résolut de réparer ces outrages. Ne pouvant satisfaire lui seul à de si grandes dépenses, il fit avertir le peuple de son dessein, afin que ceux qui s'y sentiroient portés par leur piété, y contribuassent de quelque chose. On trouva un nouveau moyen de recueillir les aumônes du peuple, en faisant une petite ouverture à un coffre où chacun mettoit ce qu'il avoit résolu d'offrir à Dieu, et on vidoit tous les jours ce coffre, en présence du Roi et du Grand-Prêtre. Après que le Temple eut été rétabli dans son premier état, et que tous ses vases eurent été réparés, il arriva, malheureusement pour Joas, que le Grand-Prêtre Jojada mourut, étant âgé de cent trente ans. Joas l'honora même après sa mort, et voulut qu'il fût enterré avec les Rois de Juda. Mais son esprit changea bientôt, et il fit voir que souvent les hommes deviennent tels que ceux qu'ils fréquentent : car l'Ecriture marque qu'aussitôt après la mort du Grand-Prêtre, ce jeune Prince écouta les flatteurs, et les fit ses favoris. Dès-lors il abandonna Dieu ; et au lieu de ce soin si religieux, qu'il avoit tenu jusqu'à-là pour son Temple et pour son Autel, il adora les idoles, et commit des crimes qui attirèrent la colère de Dieu sur lui et sur tout le Royaume de Juda.

Zacharie, Grand-Prêtre et fils de Joiada, ne put souffrir ces impiétés, et étant animé de l'Esprit de Dieu, il alla reprendre avec une liberté toute sainte et le Roi et les premiers de sa cour, de ce qu'ils abandonnoient Dieu pour adorer les idoles. Mais cette liberté lui coûta la vie ; car Joas oubliant ce qu'il devoit à la mémoire de Joiada, qui lui avoit mis la couronne sur la tête, fit lapider Zacharie à l'entrée du Temple même. Dieu punit un si grand crime en rendant la suite de la vie de ce Prince aussi misérable que le commencement en avoit été heureux. Il suscita contre lui les Syriens, qui, avec un très-petit nombre de gens, défirent toute son armée, le traitèrent avec les derniers outrages, et se retirèrent ensuite, le laissant dans un état pitoyable. Il n'eut pas même le bonheur de mourir paisiblement ; car deux de ses serviteurs le tuèrent dans son lit, sans qu'on lui fit l'honneur, après sa mort, de l'ensevelir dans le sépulchre des Rois.

LXXXII. Ozias frappé de la lèpre.

Amastias, qui avoit succédé à Joas son père, ayant été tué, laissa en sa place Ozias, son fils, qui est aussi appelé Azarias dans l'Ecriture. Il eut assez de piété, et il consulta les Prophètes en toutes choses, pour savoir d'eux la volonté du Seigneur. Il réussit dans tous ses combats, et il rétablit les anciennes ruines de Jérusalem. Mais ces prospérités élevèrent enfin son cœur. Il négligea le culte de Dieu, et, étant déjà vieux, il entra dans le Temple, et voulut offrir l'encens lui-même sur l'Autel des parfums. Le Grand-Prêtre Azarias, surpris de cet attentat, alla avec les autres Prêtres, lui remontrer qu'il entreprenoit sur l'autorité du Sacerdoce. Mais comme ce Prince menaçoit de les perdre, en tenant toujours l'encensoir, Dieu le couvrit de lèpre, à la vue des Prêtres, qui le chassèrent hors du Temple, dont lui-même se hâta de se retirer, lorsqu'il sentit cette plaie honteuse dont Dieu le frappoit. Il demeura lépreux jusqu'à la fin de sa vie, pour servir d'exemple à ceux qui méprisent les Prêtres du Seigneur, et qui se confiant en leurs richesses ou en leur pouvoir, ont la témérité d'entreprendre sur les fonctions saintes du Sacerdoce.

LXXXIII. Les dix Tribus transportées par les Assyriens.

Ozias, étant lépreux, fut contraint d'abandonner le gouvernement du Royaume à son fils Joathan, qui, après avoir

regné seize ans, laissa le Royaume à un fils impie, nommé Achaz. Ce Prince renouvela dans Jérusalem toutes les abominations de l'idolâtrie. Dieu, irrité de ses crimes et de ceux de son peuple, permit qu'il fût défait par le Roi de Syrie, et ensuite par le Roi d'Israël, qui lui tua six-vingt mille hommes en un seul jour ; parce, dit l'Écriture, qu'ils avoient abandonné Dieu. Achaz, au lieu de s'humilier de toutes ces pertes, s'agrit de plus en plus contre Dieu, et voulut s'allier avec les Assyriens, et leur rendre son Royaume tributaire, ce qui donna occasion à Théglaathphalasar, leur Roi, d'enlever tous les Israélites qui étoient au delà du Jourdain, et de les transporter dans l'Assyrie. Environ vingt ans après, le reste des dix tribus, qui composoient le Royaume d'Israël, fut obligé de quitter le pays, ce qui arriva de cette sorte : Phacée, étant devenu Roi d'Israël par la conspiration qu'il fit contre Phacée, qui l'avoit précédé, perdit le Royaume par la même voie qu'il y étoit entré, c'est-à-dire, par la conspiration d'un de ses sujets nommé Osée, qui régna à sa place. Salmanasar aussitôt lui vint faire la guerre, et se l'assujettit en rendant son Royaume tributaire. Mais comme Osée voulut secouer le joug, en s'appuyant des forces de l'Egypte, Salmanasar revint contre lui avec de nouvelles forces, mit le siège devant Samarie, et la prit au bout de trois ans. Il transporta les Israélites dans ses terres, c'est-à-dire, dans la Médie et dans l'Assyrie, d'où ils se sont répandus dans toutes les parties septentrionales de l'Asie, sans être jamais revenus en leur pays. C'est ainsi que finit le Royaume d'Israël, 255 ans après qu'il se fut séparé de celui de Juda.

LXXXIV *Ézechias rétablit le culte de Dieu.*

Pendant que le Royaume d'Israël étoit ainsi affligé par tant de méchans Rois qui se succédoient les uns aux autres, par une suite de meurtres et de violences, le Royaume de Juda respira un peu de cette longue misère sous la quelle il avoit gémi durant le règne de l'impie Achaz. Car son fils Ézechias qui lui succéda, changea toute la face de la Judée, et fit régner la piété et la vertu, au lieu de l'impiété qui dominoit avant lui dans tout le royaume. Il ouvrit les portes du Temple du Seigneur que son père avoit fermées. Il ordonna aux Prêtres et aux Lévites de se

sacrifier, pour purifier le lieu saint qui avoit été profané. Il abattit tous les bois sacrilèges, et il brisa le serpent d'airain que Moïse avoit fait élever autrefois par le commandement de Dieu, parce que les Juifs l'adoroient alors comme une idole. Il rétablit les Prêtres et les Lévites dans toutes les fonctions de leurs charges, et eut soin de ce qui regardoit leur subsistance, en faisant revivre la loi des décimes et des prémices. Dieu prit plaisir à bénir ce prince dans tous ses desseins, et à récompenser sa piété par l'heureux succès de ses armes et de toutes ses entreprises. Il secoua le joug du Roi d'Assyrie. Il fit une cruelle guerre aux Philistins, prit leurs principales villes, et les réduisit à se tenir resserrés dans les bornes de leurs Etats. Ce fut sous ce Roi si pieux que vivoit le saint Prophète Isaïe, qui étoit du sang royal, qui fut toujours avec lui en parfaite intelligence, et que Dieu lui envoya pour être son consolateur dans toutes ses peines.

LXXXV. *Défaite de Sennachérib.*

Dieu voulant éprouver la fidélité du saint Roi Ezéchias, permit que Sennachérib, Roi des Assyriens, envoyât Rab-sacès lui faire de grandes menaces en présence de tout le peuple, et se moquer de la confiance qu'ils avoient en Dieu, contre les forces d'un Prince à qui jusqu'alors nulle Puissance n'avoit résisté. Ezéchias, entendant ces cruelles insultes, qui retomboient encore plus contre Dieu que contre lui, déchira ses vêtemens, se couvrit d'un sac, alla ainsi dans le Temple, et envoya dire à Isaïe qu'il étoit accablé de douleur. Isaïe lui fit dire qu'il ne craignît point ces menaces, et que Dieu combattoit pour lui. Il lui assura que Sennachérib n'entreroit point dans la ville, et qu'il ne l'assiégeroit pas ; que, malgré toutes ses forces et la multitude de ses chariots de guerre, Dieu le feroit retourner honteusement par le même chemin par lequel il étoit venu. Ezéchias reçut cette parole du Prophète, lorsqu'il répandoit son cœur en prières dans le Temple du Seigneur. Ses prières ne furent point sans effect. Lorsque Sennachérib se promettoit de plus en plus de perdre Ezéchias et son royaume, Dieu envoya un Ange pendant la nuit, qui tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes du camp de Sennachérib. Ce Prince, se levant le matin, fut étrangement surpris de voir un si grand carnage de tous ses gens.

Il ne pensa qu'à s'enfuir promptement pour se retirer à Ninive, où il ne trouva pas même sa sûreté; car lorsqu'il adoroit ses idoles, il fut tué par deux de ses fils, qui s'enfurent ensuite dans l'Arménie. Telle fut la fin de Sennachérib. Ce Prince, qui s'élevoit au-dessus de Dieu, et qui le déshonorait par ses blasphèmes, ne servit enfin qu'à faire éclater davantage sa toute-puissance. Dieu n'opposa à toutes les forces de ce Roi impie qu'un seul de ses Anges, qui, selon la remarque de St. Jérôme, ne voulut pas envelopper ce Prince avec ses sujets, comme l'avoit été autrefois Pharaon, afin qu'il n'échappât de la main d'un Ange, que pour mourir par celle de ses enfans.

LXXXVI. Ezéchias repoit la santé.

Le Roi Ezéchias, en même temps qu'il étoit vivement pressé par l'armée de Sennachérib, tomba dans une maladie mortelle. Dieu, sans doute, vouloit l'éprouver de toute sorte de manières, pour relever davantage sa foi, et en même temps pour faire mieux voir les effets de sa puissance. Aussi, Ezéchias ayant prié avec une grande ardeur, Dieu lui fit dire par Isaïe, qu'il l'alloit guérir si promptement, que dans trois jours il feroit au Temple; qu'il lui donneroit encore quinze années de vie; qu'il le délivreroit des mains de Sennachérib, et qu'il se rendroit le protecteur de la ville de Jérusalem. Pour marque de la vérité de ce qu'il lui disoit, il fit remonter l'ombre du soleil de dix lignes sur le cadran d'Ahas. Tant de miracles faits en faveur d'Ezéchias eurent des suites malheureuses. Les Ambassadeurs du Roi de Babylone vinrent à lui avec de riches présens, pour se réjoindre de sa santé, et pour s'informer plus particulièrement du prodige qui venoit de paroître à son sujet. Ezéchias en eut de la vaine gloire: il fit voir à ces Ambassadeurs toutes ses richesses, et tout ce qu'il avoit de plus magnifique. Dieu, qui voyoit la vanité cachée dans le cœur de ce Prince, envoya Isaïe lui dire de ne pas montrer ces trésors qu'il avoit montrés aux Babyloniens, et qu'il ne devoit pas en parler; et que ses propres enfans, et ceux qui descendroient de lui, serviroient dans le palais du Roi des Babyloniens.

LXXXVII. Crime et punition de Manassés.

Manassés, fils d'Ezéchias, lui succéda, et il devint plus méchant que tous les Rois qui l'avoient précédé. Il re-

Bâti tout ce que son père avoit détruit, et détruisoit tout ce qu'il avoit bâti. Il fit tuer même le Prophète *Issée*, sans être touché ni de sa sainteté, ni de sa qualité de Prince, ni de son âge, qui étoit alors de plus de cent ans. En un mot, il surpassa tous les crimes des Amorrhéens. C'est pourquoi Dieu suscita contre lui le Roi d'Assyrie, qui prit *Manassès* captif, le chargea de chaînes, et le mena en *Babylone*. Ce malheur le fit rentrer en lui-même. Il regarda Dieu qui le châtioit ; il le pria de tout son cœur, et témoigna qu'il étoit touché d'une sincère pénitence. Tant d'humiliations d'un Prince captif, et des prières si ardentes, fléchirent Dieu. Il le fit incontinent revenir à *Jérusalem*, et le rétablit dans son Royaume, où il ne songea plus qu'à servir Dieu, et à lui rendre grâces d'une si grande miséricorde. *Manassès* connut, dit l'Ecriture, que le Seigneur étoit véritablement Dieu. C'est aussi ce qu'il doivent reconnoître ceux qui lisent ces grands événements. Et on ne sait ce qu'on y doit plus admirer, ou la toute-puissance de Dieu qui règne souverainement sur les hommes, ou sa justice qui éclate sur les Rois mêmes, ou sa bonté qui écoute les prières d'un si grand coupable, et qui rétablit sur le trône un Prince qui avoit abusé si longtemps de l'autorité royale, pour violer toutes les lois de Dieu, et pour déshonorer son Temple.

LXXXVIII. *Piété de Josias.*

Le Roi *Manassès* étant mort, son fils *Amen* régna en sa place, n'imitant son père que dans ses impiétés, et non dans sa pénitence. C'est pourquoi Dieu l'abandonna, et ses propres serviteurs ayant conspiré contre lui, il finit un misérable règne de deux ans par une mort violente. Le peuple, ayant ensuite fait mourir les meurtriers de son Roi, éleva sur le trône son fils *Josias*, qui n'étoit encore âgé que de huit ans. Ce fut un excellent Prince, et d'une rare piété, qu'il commença de faire voir dès sa tendre jeunesse, et dont il ne paroît point qu'il se soit jamais démenti. Il extermina toutes les idoles de *Baal*, réduisit en poudre toutes les statues, et brûla les os de ses Prophètes sur les autels même de cette idole, selon la prophétie que Dieu en avoit faite,annoncer à *Jéroboam* trois cent cinquante ans auparavant. Il purifia ainsi non-seulement *Jérusalem* et *Juda*, mais il étendit même son zèle sur une

grande partie d'Israël, détruisant dans plusieurs villes considérables tous les autels et les bois profanes qu'il y trouva. Lorsqu'on faisoit réparer le Temple que Manassès avoit presque tout ruiné, on trouva le Livre du Deutéronome que Moïse avoit écrit. Ce Prince ayant vu les menaces effroyables que Dieu y prononce contre ceux qui s'écartent de sa Loi, il déchira ses vêtemens, fit assembler tout le peuple dans le Temple, et lui-même leur lut tout ce qui étoit contenu dans ce Livre. Il protesta ensuite qu'il s'engageoit de tout son cœur à obéir à toutes les ordonnances qui y étoient écrites, et il conjura tous ceux qui y étoient présens, de les observer avec grand soin. Ses puissantes exhortations, jointes à son exemple, firent que tout son peuple demeura fidèle à Dieu jusqu'à sa mort, qui lui arriva d'une blessure qu'il reçut en combattant contre Néchao, Roi d'Egypte. Dieu se hâtoit, dit Saint Ambroise, de le retirer de ce monde, pour lui épargner les maux qu'il alloit faire pleuvoir sur la terre.

LXXXIX. *Prise de Jérusalem.*

Le Roi Jovias étant mort, Sellum, autrement Joachas, le plus jeune de ses fils, fut mis par le peuple en sa place. Mais Néchao, Roi d'Egypte, au retour de la guerre qu'il avoit entreprise contre les Assyriens, étant entré dans Jérusalem, le déposa, et l'ayant chargé de chaînes, l'emmena avec lui en Egypte, et, ayant imposé de grands tributs à la Judée, fit régner, au lieu de lui, son frère, qui s'appeloit Eliachim, à qui il donna le nom de Joachim. Ce Prince régna douze ans ; il y eut sous son règne quantité de grands Prophètes, et cependant il tomba dans toute sorte de crimes. Lorsque la prophétie de Jérémie lui fut montrée, où il prédisoit les malheurs qui le menaçoient, il la jeta au feu. Mais Dieu commanda au Prophète de récrire ces mêmes menaces dans un autre volume, et d'y en ajouter encore plusieurs autres. Ce fut la quatrième année de son règne que Nabuchodonosor vint assiéger Jérusalem. Il prit le malheureux Roi et le chargea de chaînes pour l'emmener à Babylonne. Néanmoins, il le relâcha depuis, se contentant de lui imposer un grand tribut. Mais s'étant révolté au bout de trois ans, il fut enfin pris par les Chaldéens, qui le traîrent et le jetèrent

sans sépulture. Son fils Joachim, autrement nommé Jéchonias, qui fut aussi méchant, lui succéda. Nabuchodonosor le vint encore prendre, et l'emmena à Babylone, avec sa mère, ses femmes, ses enfans, les Grands de sa cour, et dix mille hommes de Jérusalem. Ce fut alors qu'il prit tous les trésors du Temple, et les vases sacrés que Salomon avoit fait faire. Il établit Roi, au lieu de Joachim, Sédécias, son oncle. Sédécias, sans respecter Jérémie, qui lui parloit de la part de Dieu, et qui ne se laissoit point de lui donner des avis très-utiles, continua toujours de vivre dans ses impiétés ordinaires. Le peuple suivit son exemple, et commit toutes les abominations des Payens, sans vouloir écouter les avertissemens que Dieu lui faisoit donner tous les jours par ses serviteurs. Ils se railloient, dit l'Ecriture, de ceux qui leur parloient de la part de Dieu; ils méprisoient ce qu'ils disoient, et se jouoient insolemment des Prophètes. Cette conduite alluma contre eux la colère du Seigneur, qui résolut de s'en venger, sans faire aucune miséricorde. Lorsque Sédécias étoit sur la neuvième année de son règne, Dieu suscita contre lui Nabuchodonosor, qui, ne pensant qu'à venger ses injures particulières, vengea en effet celles de Dieu. Le siège de Jérusalem, qu'il tint long-temps environnée de toutes ses troupes, la réduisit à une famine effroyable: et, après deux ans de siège, on donna à la ville un grand assaut, et on y fit une brèche. Les Juifs se trouvèrent alors dans une si grande consternation, que tout ce qu'il y avoit de gens de guerre s'enfuirent pendant la nuit. Sédécias lui-même se sauva par une porte secrète. Mais Nabuchodonosor l'ayant fait poursuivre, on l'attrapa près de Jéricho. On le mena devant le Roi de Babylone, qui fit tuer, en sa présence, ses deux enfans; et après ce spectacle si funeste, il lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes, et le mena en cet état en Babylone.

XC. Captivité de Babylone.

Nabuchodonosor envoya ensuite Nabuzardan à Jérusalem pour achever d'en emmener tout le peuple, de piller toutes les richesses qui pourroient y être restées, de brûler le Temple, le Palais du Roi et toutes les maisons, et d'abattre toutes les murailles, ne laissant que très-peu de gens pauvres dans le pays, pour avoir soin de cultiver les

terres et de travailler aux vignes. Ce fut là l'état funeste où fut réduite Jérusalem et tout le Royaume de Juda, pour les péchés de son Prince et de son peuple. Dieu, qui ne punit les hommes qu'à regret, les en avoit menacés long-temps auparavant, afin qu'ils évitassent d'y tomber. Jérémie en avoit souvent parlé, et avoit mieux aimé s'exposer aux persécutions des Grands, qui le regardoient comme leur ennemi, que de ne pas donner aux Juifs des lois qui leur pouvoient être si utiles. Il les avertit en même temps de prendre garde, lorsqu'ils seroient captifs à Babylone, de ne pas imiter les mœurs de ces peuples, mais de demeurer fermes dans le culte du vrai Dieu qu'ils avoient appris de leurs pères; et il les consola dans cette affliction, en leur promettant très-certainement que Dieu les en délivreroit au temps qu'il avoit marqué. Ce saint Prophète ayant trouvé grâce auprès de Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, et étant libre de choisir d'aller en Babylone, pour y vivre en paix, aimant mieux demeurer en Judée pour consoler le peu de gens qui y étoient demeurés. Mais, Godolias, qui avoit été établi par Nabuchodonosor, pour avoir autorité sur le peuple qu'il laissoit dans la Judée, ayant été tué, le reste des Juifs qui étoient en Judée, craignant la fureur du Roi de Babylone, voulut chercher sa sûreté en fuyant dans l'Egypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein; mais il ne fut point cru de ce peuple. Ils s'opiniâtèrent à vouloir aller chez les Egyptiens. Alors Jérémie et Baruch, son disciple, voyant qu'il n'y avoit point de moyens de les en détourner, aimèrent mieux les y accompagner que de les abandonner; et y étant arrivés, ils prédirent que le Roi de Babylone alloit perdre l'Egypte, comme il avoit détruit la Judée. Ainsi ce peuple, autrefois si chéri de Dieu, cherchoit inutilement d'éviter, par la fuite, les effets de sa justice; au lieu d'avoir recours à la pénitence, qui pouvoit seule le délivrer de tant de maux.

XCI. Retour de la captivité.

La colère de Dieu sur le peuple Juif étant enfin satisfaite, et les soixante-dix années que les Prophètes avoient marquées pour sa captivité étant écoulées, Dieu toucha le cœur du Roi Cyrus, qu'il avoit élu maître de tout l'O-

rient. Ce Prince permit aux Juifs de s'en retourner en leur pays. Il tira du trésor des Rois de Babylone, tous les vases du Temple qu'en y avoit transportés; et les Juifs marchèrent au nombre de quarante-deux mille personnes, sous la conduite de Zorobabel. Ils jetèrent les fondemens du Temple avec de grands cris. Le peuple de Samarie ne put le souffrir; il sollicita fortement toutes les Puissances, et il fut cause que cet édifice demeura interrompu jusqu'à la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspes. Alors les Prophètes Aggée et Zacharie ayant exhorté les Juifs à recommencer cet ouvrage, ils le firent sans craindre ceux qui s'y opposoient. Darius ordonna qu'on achevât le Temple, et fournit même tout ce qui étoit nécessaire à cette dépense, et quatre ans après il fut achevé. Ce Roi idolâtre eut soin même d'envoyer Esdras à Jérusalem, pour y enseigner la Loi de Dieu; et ce saint homme, ayant ordonné un grand jeûne à tous les Juifs qui étoient à Babylone, pour recommander à Dieu ce voyage, vint à Jérusalem avec un grand nombre de peuple. Il y apprit avec douleur que les Juifs qui y étoient arrivés avant lui, avoient contracté des mariages avec les filles des idolâtres; et il leur fit voir, dans une grande assemblée, combien cette action étoit contraire à la Loi de Dieu. Il leur parla avec tant de force sur ce sujet, qu'ils résolurent tous, d'un commun accord, de renvoyer ces femmes étrangères, et de n'avoir plus aucun commerce avec les nations idolâtres.

XCII. Jérusalem rebâtie.

Après que Zorobabel et Esdras eurent commencé de rendre à Jérusalem quelque forme de ville, qu'ils eurent rebâti le Temple, et réglé les mœurs des Juifs, en rétablissant la sainteté des mariages, ils furent secondés par Néhémias, qui étoit Juif, mais très-consideré dans toute la maison du Roi Artaxerxès. Ce saint homme, s'informant très-particulièrement de l'état où étoit Jérusalem, et en demandant des nouvelles à tous ceux qui en revenoient, fut touché jusqu'au fond du cœur, lorsqu'il apprit quelle étoit la ruine de cette ville, et la destruction de ses murailles. Sa charité sentit de loin les maux qu'il ne voyoit pas; et la tristesse qu'il cacheoit dans son cœur étoit peinte sur son visage. Le Roi la reconnut, lorsque Néhémias,



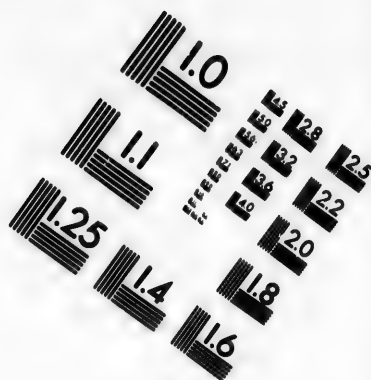
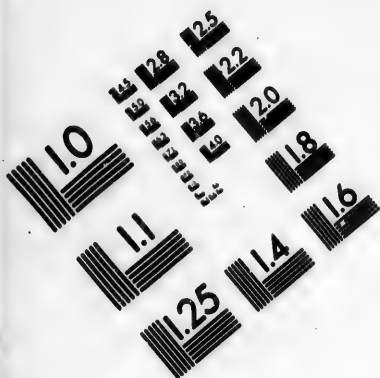
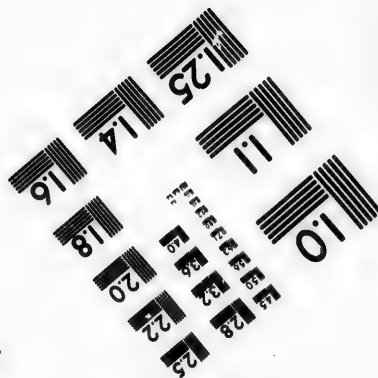
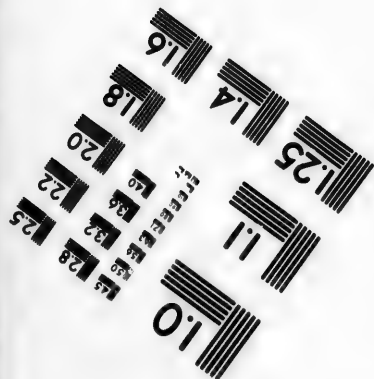
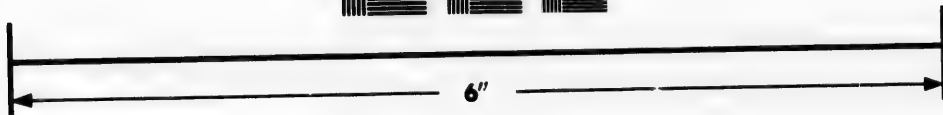
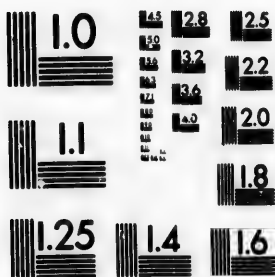


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

10
11
12

selon l'obligation de sa charge d'Echanson, lui donnoit à boire à table. Il lui en demanda la cause. Néhémias la lui avoua sincèrement, et le conjura de lui permettre d'aller revoir encore une fois la ville où reposoient ses pères. Le Roi lui ayant accordé sa demande, Néhémias le supplia de lui permettre aussi de rétablir les murs de cette ville, et d'en rebâtir les tours. Ce qui fut encore accordé par ce Prince qui donna tous les ordres nécessaires. Lorsque Néhémias fut à Jérusalem, et eut reconnu l'état des tours de la ville, il assembla les principaux habitants, leur dit sa résolution, et la permission que le Roi lui avoit donnée. On commença aussitôt cet ouvrage avec une ardeur prodigieuse. Mais les Samaritains et tous les autres peuples d'alentour résolurent de le traverser. Néhémias en fut peiné jusqu'au fond du cœur; mais il ne perdit pas courage. Il opposa la vigilance à leurs embûches: les Juifs tenoient la truelle d'une main et l'épée de l'autre, pour être toujours prêts à combattre ceux qui voudroient troubler leurs travaux. Enfin, il acheva son entreprisa, et les murs de Jérusalem furent entièrement rétablis. Ce saint homme a été une excellente image de la manière avec laquelle les Chrétiens doivent s'appliquer à l'ouvrage de leur salut; toujours attentifs à découvrir et à repousser les efforts de l'ennemi, pendant que d'ailleurs ils travaillent sans relâche à leur propre perfection.

XCIII. Tobie perd la vue.

Le saint homme Tobie étoit Juif de la Tribu de Nephthali. L'Ecriture dit de lui, qu'il fut sage dès son enfance. Il ne suivit point la foule du peuple pour adorer les veaux d'or que Jéroboam avoit élevés; mais il alloit à Jérusalem offrir à Dieu des sacrifices. Quand Dieu lui eut donné un fils, il eut un soin très-particulier de l'élever dans la crainte de Dieu, et il considéra cette occupation comme le premier de ses devoirs. Tant de vertus n'empêchèrent pas qu'il ne fût emmené captif à Ninive par Salmanasar, Roi d'Assyrie, avec sa femme et son jeune fils Tobie. Mais sa captivité ne lui fit point abandonner la voie de Dieu, et il sâcha de rendre à ceux de son peuple qui avoient été emmenés captifs avec lui, tous les devoirs de charité qu'il pouvoit. Dieu, qu'il servoit si fidèlement, lui fit trouver grâce devant le Roi Salmanasar, qui lui donna la liberté.

d'aller partout où il lui plairoit dans son Royaume. Ce saint homme n'usa de cette liberté que pour aller consoler les autres captifs, entre lesquels ayant trouvé Gabélos de Ragès, qui étoit pauvre et de sa Tribu, il lui prêta, sous une simple promesse, dix talens d'argent, que Salmanasar lui avoit donnés. Mais Salmanasar étant mort, Sennachérib lui succéda ; et comme ce Prince haïssoit étrangement les Juifs, Tobie redoubla son zèle : il alloit tous les jours visiter tous ceux de sa parenté : il les consoloit, et distribuoit de son bien à chacun d'eux, selon son pouvoir. Il nourrissoit ceux qui n'avoient pas de quoi manger, revêtoit ceux qui manquoient d'habits, et donnoit avec grand soin la sépulture aux corps de ceux qui étoient morts. Le Roi même en ayant fait tuer plusieurs, Tobie ensevelit leurs corps ; ce qui lui ayant été rapporté, il commanda qu'on le fît mourir, et il lui laissa tout son bien.

Tobie, étant dépouillé de tout, s'enfuit avec son fils et sa femme, et il trouva moyen de se cacher, parce qu'il avoit beaucoup d'amis. Mais, quarante-cinq jours après, le Roi ayant été tué par ses deux fils, Tobie revint dans sa maison, et on lui rendit tout son bien. Le danger dont il venoit de sortir ne le rendit pas plus timide ; et ayant un jour, à l'occasion d'une grande fête, préparé un festin où il avoit invité quelques personnes qui craignoient Dieu comme lui, comme on lui eut dit qu'un Juif qu'on avoit tué, étoit étendu dans la rue, il se leva de table sans manger, alla enlever ce corps mort, et le cacha jusqu'à la nuit pour l'ensevelir sûrement. Tous ses amis blâmoient sa conduite, et lui disoient : *A peine êtes-vous sorti du péril de la mort, et vous vous y rejetez.* Mais Tobie, craignant plus Dieu que le Roi, emportoit les corps de ceux qui avoient été tués, les cachoit dans sa maison, et les ensevelissoit au milieu de la nuit. Il arriva que, s'étant un jour fatigué à un travail si saint, il se reposa au pied d'une muraille et s'endormit. Pendant qu'il dormoit, il tomba, d'un nid d'hirondelle, de la fiente chaude sur ses yeux : ce qui le rendit aveugle. Il ne fut point troublé de cet accident, mais il demeura ferme dans la crainte du Seigneur, malgré les insultes de ses proches et de sa femme même, qui lui fit bien de la peine dans son état. Un jour, Tobie ayant entendu chez lui un chevreau que sa femme avoit gagné par le travail de ses mains, il

dit qu'elle prit bien garde que ce chérreau n'eût été dérobé à quelqu'un. Ce qui mit cette femme dans une telle colère, qu'elle lui dit avec aigreur, qu'on voyoit bien que toutes ses espérances avoient été vaines, et que ses aumônes étoient inutiles. Mais ni la pauvreté où il étoit réduit, ni l'aveuglement qu'il souffroit, ni les insultes de ses proches, ne purent ébranler tant soit peu la fermeté de sa foi. Il offroit sans cesse à Dieu ses prières et ses actions de grâces. Il s'humilia sous sa main puissante, il adora sa justice qui le châtoit, pour n'avoir pas marché devant lui, dans toute la sincérité et la droiture qu'il demandoit. En un mot, il devint un modèle de patience, et un grand sujet de honte aux Chrétiens, qui ne peuvent faire, après les exemples de l'humilité de Jésus-Christ et des Saints, ce qu'a fait ce saint homme au milieu des idolâtres, parmi un peuple si grossier, et avant la lumière de la loi naturelle.

XCIV. *Avis que Tobie donne à son fils.*

Tobie croyant que Dieu devoit bientôt le retirer de ce monde, appela son fils, lui donna d'excellentes instructions qu'on peut appeler comme la règle et l'abrégé de ce qu'un sage père doit commander à ses enfans : " Mon fils, (lui dit ce saint homme) écoutez mes paroles, et mettez les dans votre cœur, comme le fondement sur lequel vous établirez votre conduite. Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps, et honorez votre mère tous les jours de sa vie : car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, et à combien de périls elle a été exposée lorsqu'elle vous portoit dans son sein ; et quand elle aura aussi elle-même achevé le temps de sa vie, ensevelissez-la auprès de moi. Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché, et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre ; car si vous en usez ainsi, le Seigneur ne détournera point non plus son visage de dessus vous. Soyez charitable en la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous avez peu, ayez soin de donner de ce peu de bon cœur. Car vous amasserez ainsi un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité,

parceque l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et qu'elle ne laissera point tomber l'âme dans les ténèbres. L'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant Dieu pour tous ceux qui l'auront faite. Veillez sur vous, mon fils, pour vous garder de toute impureté; hors votre femme, évitez tout ce qui peut tendre au crime. Ne souffrez jamais que l'orgueil domine ou dans vos pensées, ou dans vos paroles; car c'est par l'orgueil que tous les maux ont commencé. Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son travail, et que la récompense du mercenaire ne demeure point chez vous. Prenez garde de ne faire jamais à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fit. Mangez votre pain avec les pauvres et avec ceux qui ont faim, et couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus. Gardez-vous de manger et de boire avec les pécheurs. Demandez toujours conseil à un homme sage. Bénissez Dieu en tout temps, et demandez-lui qu'il vous conduise, et que tous vos desseins demeurent fermes en lui. Ne craignez point, mon fils; il est vrai que nous sommes pauvres; mais nous aurons beaucoup de bien, si nous craignons Dieu, si nous nous éloignons de tout péché, et si nous faisons de bonnes œuvres."

XCIV. Le jeune Tobie conduit par un Ange.

Le jeune Tobie écouta tous ces avis avec respect; mais comme son père lui avoit déclaré en même temps qu'il lui étoit dû dix talens par Gabélus, à qui il les avoit autrefois prêtés, il lui répondit qu'il ne connoissoit point Gabélus, et ne savoit pas même le chemin de la ville de Ragès, où cet homme demeurait. Sur quoi son père lui ayant dit de chercher un guide pour le conduire, dès qu'il fut sorti de son logis, il trouva un jeune homme fort bien fait, qui paroissoit prêt à faire voyage. Le jeune Tobie ignoroit que ce fût l'Ange Raphaël que Dieu lui avoit envoyé: il lui demanda qui il étoit et où il alloit. Et ayant su de lui qu'il connoissoit Gabélus, il le fit parler à son père, qui l'engagea d'y mener son fils, et lui promit de lui donner une bonne récompense. L'Ange, caché sous l'apparence d'un homme, mena donc Tobie avec un soin qui a toujours été regardé depuis comme la figure du saint invisible que nos Anges gardiens prennent de nous. Comme le jeune Tobie, après le premier jour de chemin

se lavoit les pieds dans le Tigre, il aperçut un poisson monstrueux qui venoit pour le dévorer. Il s'écria aussitôt, et l'Ange lui dit de le prendre par les ouïes, et de le tirer sur le sable, où il mourut. L'Ange lui en fit mettre à part le cœur, le fiel et le foie; et en ayant fait rôtir la chair, elle leur servit pendant leur voyage. Quelques jours après, comme ils approchoient de Ragès, ville des Mèdes, l'Ange dit à Tobie d'aller loger chez Raguel, son parent, et de demander sa fille unique en mariage. Le jeune Tobie répondit qu'il savoit que les sept maris qu'avoit déjà eus cette fille, avoient été tués par le démon; et qu'étant fils unique, son père seroit étrangement affligé, si le même accident lui arrivoit. Mais l'Ange l'ayant rassuré, et lui ayant dit que les personnes sur qui le démon a du pouvoir, sont ceux qui, en s'engageant dans le mariage, bannissent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et ne pensent qu'à satisfaire leur passion; il l'avertit de passer en prières les trois premiers jours de ses noces, et de prendre cette fille dans la crainte du Seigneur, et dans le désir d'avoir des enfans, plutôt que par un mouvement de passion, afin que Dieu bénît leur mariage.

XCVI. *Mariage du jeune Tobie.*

Le jeune Tobie étant entré avec l'Ange chez Raguel, il le reçut avec joie, quoiqu'il ne le connût pas d'abord. Mais sachant après que c'étoit le fils de Tobie, il l'embrassa avec beaucoup de tendresse, et il lui prépara un grand festin. Tobie lui protesta qu'il ne se mettroit point à table, s'il ne lui accorderoit auparavant Sara, sa fille unique. Raguel fut saisi de crainte à cette parole. Quoique ce parti fût si avantageux à sa fille, il appréhenda le malheur qui en pourroit arriver. Mais l'Ange l'assura qu'e'toit à Tobie que Dieu réservoir cette fille, et que les autres n'étoient morts, que parcequ'ils n'étoient pas dignes d'elle. On fit donc venir Sara, qui avoit longtemps gémi devant Dieu de son malheur, qui la rendoit la fable du monde, et lui attiroit le mépris de ses propres servantes. On les maria sur l'heure, en leur souhaitant toutes sortes de bénédictions. Après le festin des noces, s'étant retirés dans leur chambre, Tobie se souvint des avis de l'Ange, et passa les trois premières nuits de son mariage en prières, et en continence avec sa nouvelle épouse. Cependant

Raguël, craignant que le démon ne traitât Tobie comme il avoit fait les sept autres maris de Sara, fit creuser une fosse durant la nuit, afin que si le malheur arrivoit, il pût l'ensevelir avant le jour. Mais il fut agréablement surpris, lorsqu'on le vint avertir qu'il étoit dans une parfaite santé. Il fit aussitôt remplir la fosse, et préparer un grand festin, où il invita tous ses voisins et amis; et il pria ensuite Tobie de demeurer quelque temps avec lui. Tobie ne put le lui refuser; mais la crainte où il étoit que ce retardement ne causât de l'inquiétude à son père, l'obligea de prier l'Ange qui l'accompagnait, d'aller chez Gabéus, pour lui demander les dix talens qu'il devoit. L'Ange voulut bien se charger de ce soin, rendit à Gabéus son obligation, et reçut de lui tout l'argent qu'il devoit à Tobie; il lui raconta aussi tout ce qui étoit arrivé au jeune Tobie, et le fit venir avec lui au festin des noces, où l'Ecriture-Sainte remarque qu'on se conduisoit avec la crainte du Seigneur. Enfin Raguël, après beaucoup d'instances, permit à Tobie de s'en retourner. Il lui mit sa fille entre les mains, et la moitié de tout ce qu'il possédoit. Alors le père et la mère embrassant leur fille, la laissèrent aller, l'avertissant d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, et de se conserver irrépréhensible en toutes choses.

XCVII. Tobie recouvre la vue.

Cependant le père et la mère du jeune Tobie voyant qu'il ne revenoit point, étoient dans une profonde tristesse: sa mère surtout, ne pouvant se consoler, alloit tous les jours sur les avenues pour voir si elle ne le découvreroit pas de loin. Elle l'aperçut enfin, et elle vint aussitôt en avertir son mari, qui, tout aveugle qu'il étoit, alla au-devant de son fils. L'ayant rencontré, il l'embrassa, et sa mère ensuite, et ils commencèrent tous deux à pleurer de joie. Dès qu'ils furent entrés dans la maison, leur premier soin fut d'adorer Dieu, et de lui rendre grâces, après quoi le jeune Tobie frotta les yeux de son père avec le fiel du poisson qu'il avoit pris; et presque aussitôt ce saint vieillard recouvra la vue. Sara étant ensuite arrivée avec ses troupeaux et une grande somme d'argent, les deux Tobie voyant qu'ils ne pouvoient assez reconnoître les services que l'Ange (qu'ils croyoient un

(l'homme) venoit de leur rendre, le prièrent instamment de vouloir bien recevoir la moitié de tout ce qu'on avoit apporté. Mais l'Ange leur répondit : " Bénissez le Dieu du Ciel, et rendez-lui gloire devant tous les hommes ; parcequ'il vous a fait ressentir les effets de sa miséricorde. La prière accompagnée du jeûne et de l'aumône, vaut mieux que tous les trésors que l'on peut amasser. Car l'aumône délivre de la mort, elle efface les péchés, et elle fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Mais ceux qui commettent l'iniquité, sont les ennemis de leur âme. Je vous découvrirai la vérité, et je ne vous cacherai point une chose qui est secrète. Lorsque vous priez Dieu avec larmes, et que vous ensevelissiez les morts ; que vous quittiez pour cela votre dîner, et que vous cachiez les morts dans votre maison durant le jour, pour les ensevelir pendant la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur ; et parceque vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir, et pour délivrer du démon, Sara, la femme de votre fils ; car je suis l'Ange Raphaël, l'un des sept qui sommes toujours présens devant le Seigneur." A ces paroles, ils furent saisis de frayeur, et ils tombèrent le visage contre terre. Mais l'Ange leur dit : " La paix soit avec vous, ne craignez point. Car lorsque j'étois avec vous, j'y étois avec la volonté de Dieu. Bénissez le donc, et chantez ses louanges. Il vous a paru que je buvois et que je mangeois avec vous ; mais pour moi je me nourris d'une viande invisible, et je me sers d'un breuvage qui ne peut être va des hommes. Il est donc temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé ; mais pour vous, bénissez Dieu, et publiez toutes ses merveilles." Après ces paroles, il disparut. Alors les deux Tobie, s'étant prosternés le visage contre terre pendant trois heures, bénirent Dieu ; et, s'étant levés ensuite, ils racontèrent tous les miracles qu'il avoit faits en leur faveur. Tobie avoit été aveugle durant quatre ans. Il vécut depuis quarante-deux ans dans une très-heureuse vieillesse ; et il mourut âgé de plus de cent ans, laissant pour imitateur de sa piété le jeune Tobie, qui, après la mort de sa mère, s'en retourna chez son beau-père et sa belle-mère : il les trouva encore en santé dans une heureuse vieillesse. Il eut soin d'eux, et il leur

ferma les yeux. Il vit les enfans de ses enfans jusqu'à la cinquième génération ; et, après avoir vécu quatre-vingt-dix-neuf ans, il mourut dans la crainte du Seigneur. L'écriture ajoute, que tous ses alliés et tous ses enfans verségèrent avec tant de fidélité dans une bonne vie et dans une conduite sainte, qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes.

XCVIII. *Judith coupe la tête à Holopherne.*

Nabuchodonosor, Roi des Assyriens (différent de celui qui prit Jérusalem), ayant formé le dessein aussi ridicule qu'ambitieux d'assujettir toute la terre à son empire, choisit Holopherne pour commander ses armées. Ce général passa comme un feu dans les Provinces, couvrit toute la terre de ses soldats et de ses chariots, jeta l'épouvante dans toutes les villes, détruisit celles qui se rendoient, et fit passer au fil de l'épée celles qui lui faisoient quelque résistance. Les Juifs appréhenderent pour eux et pour le Temple ; et l'exemple de tant d'autres leur fit juger combien étoit grand le péril qui les menaçoit. Quelques préparatifs qu'ils eussent faits, ils en reconnurent l'inutilité, et leur refuge fut la prière, le jeûne et l'aumône. Lorsqu'Holopherne eut appris que les Juifs ne pensoient point à se rendre, et qu'ils sembloient même se disposer à la guerre, il entra dans une colère étrange. Il voulut savoir quel étoit ce peuple ; et alors Achior, Général des Ammonites, qui s'étoit venu rendre à lui, fit un excellent discours pour lui faire connoître la grandeur du Dieu des Juifs, et des merveilles par lesquelles il avoit fait paroître sa puissance dans tous les siècles. Il rassura que tant que ce peuple serroit fidèlement son Dieu, il étoit toujours invincible ; et qu'à moins qu'ils ne l'eussent irrité par quelque offense, il s'efforceroit inutilement de les vaincre. Holopherne ne put retenir sa fureur ; et, admirant qu'il y eût un homme assez insolent pour croire que personne pût résister au Roi son maître, il commanda à ses gens de prendre Achior, de le mener vers Béthulie, et de le mettre entre les mains des Juifs ; afin qu'après la prise de cette ville, il fût puni avec eux, d'avoir osé préférer la puissance de leur Dieu à celle de Nabuchodonosor. Achior fut donc lié à un arbre auprès de Béthulle, où les Juifs, l'étant venus prendre, le conduisirent dans la ville. Il

leur dit en présence de tout le peuple ces nouvelles effrayantes : mais ils le considèrent, en lui disant, qu'au lieu qu'Holopherne l'avoit menacé de le faire mourir et crucifier, après avoir pris leur ville, ils espéroient au contraire que Dieu lui feroit voir la protection qu'il donnoit à son peuple, et la ruine d'Holopherne.

La consternation où le peuple fut réduit aux paroles d'Achior, fut encore bien plus grande, lorsqu'ils virent Holopherne s'approcher de plus en plus avec une armée de six-vingt mille hommes de pied, et de vingt-deux mille chevaux. Ils se jetèrent tous par terre, et reconnurent que leurs secours, en cette occasion, ne leur pouvoient venir que du Ciel. Holopherne ayant investi Béthulie, et considéré tous les dehors, vit qu'elle n'avoit de l'eau que par un aqueduc, qu'il fit couper, afin de les obliger par la soif à se venir rendre. L'eau manqua en peu de jours dans toute la ville, et ses habitans pensoient déjà à finir le tourment d'une longue soif, en se rendant à Holopherne, lorsque Judith entreprit de les délivrer. C'étoit une veuve d'une excellente vertu, qui depuis la mort de son mari passoit sa vie dans la retraite, dans le jeûne et dans le cilice. S'étant depuis long-temps fortifiée par ces saints exercices, elle se sentit, dans cette extrémité de son peuple, poussée d'un dessein qui ne pouvoit venir que de Dieu. Elle fit appeler les Prêtres ; et après leur avoir reproché leur peu de confiance en Dieu, elle leur déclara qu'elle avoit un dessein, mais qu'elle ne le leur diroit pas, et qu'elle leur recommandoit seulement de prier pour elle pendant qu'elle seroit hors de la ville. Lorsque ces Prêtres se furent retirés, elle entra dans son oratoire, soupira long-temps devant Dieu, prosternée on terre ; et, s'étant relevée ensuite, elle se para de tous ses ornemens, et sortit ainsi de Béthulie, tout le monde la regardant avec admiration, mais ne lui osant parler. Les soldats d'Holopherne la menèrent à leur Général, qui, étant charmé de sa beauté et de la sagesse de ses discours, donna charge qu'on la traitât magnifiquement. Mais Judith lui déclara qu'elle ne pouvoit toucher à toutes les viandes défendues par la Loi, et qu'elle s'étoit fait apporter par sa servante celles dont elle pouvoit manger ; et elle observa ainsi exactement la Loi de Dieu, lors même qu'elle étoit seule au milieu de ses ennemis.

Peu de temps après Holopherne la fit inviter à souper. Judith, qui avoit une ferme confiance en Dieu, y alla sans rien craindre. Holopherne but avec excès : et tous les officiers s'étant retirés, Judith se voyant seule avec cet homme ivre, ne pensa plus qu'à exécuter son dessein. Elle se tint debout quelques temps, et pria Dieu en silence. Elle le conjura de la fortifier en ce moment, afin qu'elle achevât ce qu'elle avoit cru pouvoir faire par son assistance. Elle s'approcha ensuite de la colonne du lit, où pendait le sabre d'Holopherne, le tira du fourreau ; et tenant Holopherne, par les cheveux, elle s'adressa encore une fois à Dieu, et lui dit : *Seigneur, mon Dieu, fortifiez moi à cause de cette heure.* Aussitôt elle frappa deux fois sur le cou d'Holopherne, lui coupa la tête, la prit et la donna à sa servante, qu'elle avoit mise en sentinelle à la porte. Elles s'en allèrent ensuite toutes deux au travers des gardes, comme pour prier, selon la coutume, dans la campagne. Judith, étant près des portes de la ville, cria qu'on les lui ouvrît. On la reçut aux flambeaux ; et toute la ville étant venue au-devant d'elle, elle fit faire un grand silence. Elle exhorta tous ceux qui y étoient, de rendre grâces à Dieu, et leur montra cette tête qu'elle portoit. Ils jetèrent tous de grands cris de joie, pour bénir Dieu d'une victoire si inespérée, et pour élever la gloire de celle qui s'étoit si visiblement exposée pour leur salut. Judith fit venir Achior, et lui montra la tête de celui qui avoit si fièrement juré sa perte. Il tomba par terre en la voyant, et, étant revenu à lui, il se jeta aux pieds de Judith, crut au Dieu qu'elle adoroit, et se fit Juif. Dès que le jour fut venu, et que l'armée d'Holopherne eût su ce qui s'étoit passé, elle fut saisie d'une extrême frayeur. Ceux de Béthulie la poursuivirent vivement, et après en avoir tué un grand nombre, ils partagèrent les riches dépouilles des Assyriens. Tout le peuple vint ensuite à Jérusalem, pour remercier Dieu, lui offrir des sacrifices, et s'acquitter des vœux qu'il avoit faits. Ils honorèrent cette victoire par une réjouissance publique, qui dura trois mois, et ils établirent une fête pour en conserver la mémoire. Judith, ayant offert à Dieu les dépouilles d'Holopherne, se renferma dans son silence et dans sa retraite ordinaire, et ne parut plus qu'aux jours de fête. L'Histoire de Judith contient plusieurs de ces actions extraor-

dinaires, que le Saint-Esprit nous propose quelquefois dans l'Ecriture, non comme des exemples que nous devons imiter, mais comme des sujets d'admirer la puissance et la sagesse de Dieu, qui sait, quand il lui plaît, confondre les superbes, et délivrer ceux qui ont recours à lui, par des moyens qui sont au-dessus de la prudence humaine.

XCIX. Générosité d'Esther.

Assuérus, Roi de Perse, ayant élevé Aman, son favori, au plus haut comble de gloire, Mardochée, qui étoit Juif, et l'un de ceux qui avoient été transportés de Judée en Babylone par le Roi Nabuchodonosor, la première fois que son armée vint investir Jérusalem, ne voulut point rendre à cet homme ambitieux les marques d'honneur qu'il croyoit défendues par la Loi de Dieu. Ce refus, qui n'étoit pas un refus d'orgueil, comme le croit Aman, mais un effet de la piété de Mardochée, attira non-seulement sur lui, mais encore sur tous les Juifs, un cruel arrêt de mort : car ce Ministre irrité, ne se contentant pas de se venger à sa colère le seul Mardochée, dont il se croyoit offensé, mais le faisant passer sur tout le peuple de Dieu, le déclara après du Roi comme un peuple séditieux, qui, ayant des Loix et une Religion particulières, méprisoit ses ordonnances. Le Roi Assuérus, sans rien examiner davantage, crut cet imposteur, et lui permit, sur ce rapport, de dresser une déclaration telle qu'il lui plairoit, et d'ordonner qu'en tout son royaume, en un jour qu'il marqua, tous les Juifs fussent tués, hommes et femmes, vieillards et enfans, sans qu'on en épargnât un seul. Esther, nièce de Mardochée, qui, par une conduite toute particulière de Dieu, étoit devenue femme d'Assuérus, sentit vivement le malheur de tout son peuple, quoiqu'elle n'y fût pas comprise, parce que le Roi ne savoit pas qu'elle fût Juive. Mardochée donc l'avertit de s'en aller se présenter devant le Roi, et de demander grâce pour son peuple. Esther représenta d'abord à Mardochée, que c'étoit s'exposer visiblement à la mort, qui étoit inévitable à ceux qui entroient chez le Roi sans y avoir été appelé. Mais Mardochée lui répondit : Qu'elle ne crût pas que dans cette perte commune des Juifs, elle seule pût sauver sa vie, parce qu'elle étoit dans le palais d'Assuérus ; que si la crainte la tenoit dans le silence, Dieu trouveroit bien un autre moyen

de délivrer son peuple ; qu'elle et la maison de son père périroient ; et que ce n'étoit peut-être que pour cette occasion unique que Dieu l'avoit fait monter sur le trône. Cette sainte femme, après cet avis, n'hésita plus, et résolut au moment même de se sacrifier pour tout son peuple ; et s'étant préparée par les larmes, par les prières et par les jeûnes, elle alla jusque dans la chambre du Roi, et parut en sa présence. L'éclat qui environnoit son trône, la magnificence de ses ornemens, mais, plus que tout cela, la fureur qui paroissoit déjà dans les yeux de ce Roi, fit qu'Esther tomba en défaillance ; mais Dieu ayant changé en même temps le cœur du Roi, il alla lui-même la relever. Il lui demanda ce qu'elle desiroit de lui, et il lui dit qu'il étoit prêt à lui donner jusqu'à la moitié de son royaume. Esther le pria seulement qu'il lui fît la grâce de venir le lendemain dîner chez elle avec Aman ; et le Roi le lui promit.

C. Triomphe de Mardochée.

Assuérus, ne pouvant se reposer durant la nuit, se fit lire les mémoires de son royaume ; on tomba sur l'endroit qui marquoit une conspiration que firent autrefois, contre lui, deux de ses officiers, et que Mardochée avoit découverte. Le Roi demanda à celui qui lisoit, quelle récompense avoit reçue Mardochée pour ce service ? Il répondit qu'il n'en avoit reçu aucune. Assuérus demanda s'il y avoit quelqu'un dans son anti-chambre. Aman y étoit venu de grand matin, pour prier le Roi de lui permettre de faire pendre Mardochée. Etant donc entré dans la chambre d'Assuérus, ce Prince lui demanda ce qu'on pourroit faire à un homme que le Roi desiroit d'honorer beaucoup. Aman s'imaginant qu'il étoit celui que le Roi pensoit honorer de la sorte, lui dit qu'il falloit que cet homme fût revêtu de la pourpre royale, qu'il montât sur le cheval du Roi même, qu'il eût son diadème sur la tête ; et qu'il fût conduit dans cet état par toute la ville par le plus Grand du royaume, qui tiendrait les rênes de son cheval, et qui crieroit : *Que c'étoit ainsi que seroit honoré celui que le Roi voudroit honorer.* Le Roi lui ordonna de faire ponctuellement tout ce qu'il venoit de dire, et de conduire ainsi Mardochée par toute la ville. On vit donc alors l'humble Mardochée recevoir le plus haut comble de

gloire, par le conseil même et par le ministère d'Aman, son plus grand ennemi ; et on vit le superbe Aman, forcé par sa propre bouche, de plier devant celui qu'il fouloit aux pieds dans son cœur.

CL. Punition d'Aman.

Assuérus étant allé dîner, pour la seconde fois, chez la Reine Esther avec Aman, pressa Esther de lui déclarer ce qu'elle désiroit de lui. Esther, prenant un visage et un langage de suppliante, ne demanda au Roi, pour toute grâce, que sa vie, et la vie de tout son peuple. Elle lui déclara la malignité d'Aman, et par quelle imposture il avoit surpris sa facilité, et comme, abusant insolemment du nom et de l'autorité du Roi, il avoit pros crit tous les Juifs. Ce Prince, qui avoit naturellement de la bonté et de la justice, fut surpris quand on lui représenta jusqu'où sa crédulité et la cruauté de son Ministre avoient pu aller ; et le regret qu'il en eut, fit qu'il quitta le festin, et se retira dans un petit bois qui étoit proche. Pendant que le Roi étoit sorti, Aman, voyant l'extrême péril où il étoit, s'approcha du lit sur lequel la Reine, selon la coutume des anciens, étoit couchée pour manger ; et il la conjura d'obtenir sa grâce. Mais, dans ce moment, le Roi étant entré dans la chambre, et le voyant en cet état, entra dans une grande colère, et ordonna qu'on le fit mourir. Alors un des officiers qui étoient présens, dit au Roi qu'Aman avoit préparé une potence haute de cinquante coudées pour y pendre Mardochée. Le Roi commanda aussitôt qu'on l'y attachât lui-même, et il établit ensuite Mardochée en la place d'Aman, et envoya, par toutes les provinces de son empire, un nouvel édit, qui non-seulement empêchoit que les Juifs fussent exterminés, mais qui leur donna même l'autorité de punir leurs persécuteurs. C'est ainsi que la fermeté d'un vrai serviteur de Dieu, qui ne vouloit point se rendre agréable aux hommes, aux dépens de sa conscience, et que la générosité d'une Princesse qui s'exposa à perdre la couronne et la vie pour sauver son peuple, triomphèrent de la fausse et cruelle politique d'Aman ; et que cet homme superbe trouva sa perte avec celle de ses complices, dans les mêmes moyens dont il avoit tenté de se servir pour perdre ceux qu'il haïssoit.

CII. Job sur le fumier.

Le saint homme Job, qui est devenu si fameux par son humble patience, avoit, durant toute sa vie, allié deux choses bien difficiles, une grande vertu avec de grandes richesses. Il étoit, dit l'Ecriture, juste, simple et craignant Dieu. Il ne se contentoit pas de se retirer du mal, mais il ne se lassoit point d'instruire aussi ses enfans dans la crainte de Dieu, et lui offroit souvent des sacrifices pour les fautes secrètes qu'ils auroient pu commettre contre lui. Le démon ne put souffrir une si grande vertu sans lui donner quelque atteinte. Il osa porter ses calomnies jusqu'à Dieu même ; et ne trouvant rien dans la vie de Job qu'il pût blâmer, il accusa ses intentions cachées ; soutenant, devant Dieu, qu'il ne le servoit qu'à cause des avantages temporels qu'il en recevoit. Dieu, pour confondre ce calomniateur, lui donna la puissance de lui ravir tout son bien. Le démon usa de ce pouvoir avec toute sa malignité ; et pour mieux accabler ce saint homme par un grand nombre de maux, il fit en même temps piller ses troupeaux par des voleurs, périr ses brebis par le feu du Ciel, emmener ses chameaux par les ennemis, et mourir tous ses enfans sous les ruines d'une maison qu'il fit tomber pendant qu'ils étoient à table. Job reçut en même temps, ces tristes nouvelles, sans que sa vertu en fût ébranlée. Il se prosterna en terre, il bénit Dieu, et dit ces paroles, qui depuis sont devenues si célèbres : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, il en est arrivé comme il a plu au Seigneur : que son saint nom soit béni.* L'innocence que ce saint homme conserva en cette rencontre, qui ne servit qu'à rendre sa vertu plus pure, plus ferme et plus éclatante, mit le démon au désespoir. C'est pourquoi il demanda encore à Dieu le pouvoir de le frapper dans sa chair, parcequ'il ne peut rien contre les saints, qu'autant que Dieu le lui permet. Dieu lui accorda sa demande, pour confondre encore plus sa malignité, et pour faire voir qu'il n'y avoit rien que de très-sincère dans la vertu de son serviteur ; mais il lui défendit de la faire mourir. Le démon alors frappa Job d'un ulcère épouvantable, qui lui couvroit tout le corps. Il fut réduit à s'asseoir sur un fumier, et à racler avec un morceau de pot de terre la pourriture qui sortoit de ses plaies.

et les vers qui s'y formoient. Il ne lui restoit alors de tout ce qu'il possédoit autrefois dans le monde, que sa femme seule, qui lui fut un nouveau sujet de tentation : car cette femme s'étant persuadée, à la vue des malheurs qui attrivoient à son mari, que la piété de ce saint homme étoit inutile, tâcha de le porter au blasphème et au désespoir. Mais Job se contenta de lui dire : *Vous avez parlé comme une femme insensée ; puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux ?* Cependant trois amis de Job, ayant appris les malheurs qui lui étoient arrivés, partirent chacun de leur pays, ayant pris jour pour le venir voir ensemble, et le consoler. Dès qu'ils l'eurent aperçu de loin, ils commencèrent à verser des larmes, et à témoigner, par toutes les marques les plus sensibles, la part qu'ils prenoient à son affliction. Mais lorsqu'ils virent de plus près l'état effroyable où ce saint homme étoit réduit, ils demeurèrent comme interdits : en sorte qu'ils restèrent assis auprès de lui, sur la terre, durant sept jours et sept nuits, sans lui dire aucune parole. Ils ne rompirent enfin ce long silence, que pour lui causer un nouveau surcroît d'affliction. Car Job ayant commencé à parler et à représenter, par de fortes expressions, l'excès de sa douleur, ses amis, qui ne jugeoient de l'état où ils le voyoient que par des vues purement humaines, s'efforcèrent de lui prouver, par de longs discours, qu'il falloit qu'il eût commis de grands crimes, et que les maux dont il étoit accablé, ne pouvoient être que des effets de la colère de Dieu justement irrité contre lui. Job fut extrêmement sensible à ces reproches : il avoua qu'à la vérité personne n'étoit entièrement exempt de péché devant Dieu ; que quand il reconnoîtroit en soi quelque trace de justice, il n'oseroit pas répondre à un Juge si éclairé ; mais qu'il le conjuroit humblement de lui pardonner ; et il ajouta que, quand Dieu même lui ôteroit la vie, il ne laisseroit pas d'espérer en lui ; qu'il savoit que son Rédempteur étoit vivant ; que son corps, malgré toute la pourriture dont il étoit couvert, ressusciteroit au dernier jour, et seroit rétabli dans sa première vigueur ; qu'en cet état, il auroit le bonheur de voir son Dieu, et que cette espérance, qui faisoit toute sa consolation, demeureroit toujours dans son cœur. Il crut cependant devoir justifier son innocence

attaquée par les jugemens téméraires de ses amis ; mais il se seroit inutilement efforcé de persuader ces esprits prévenus, si Dieu même n'eût parlé en sa faveur. Dieu déclara donc qu'il étoit en colère contre les amis de Job, à cause des discours qu'ils avoient tenus, et qu'il ne leur pardonneroit qu'à la prière de son serviteur. Il lui rendit le double de toutes les richesses que le démon lui avoit enlevées ; il lui donna un nombre d'enfans égal à celui qu'il avoit perdu, et il y ajouta une longue et heureuse vieillesse, en sorte que ce saint homme vécut cent quarante ans après cette rude épreuve, et qu'il eut la consolation de voir les enfans de ses enfans jusqu'à la quatrième génération. Mais comme il n'avoit pas souffert en vue de ces avantages temporels, nous ne devons aussi les regarder que comme une foible image de cette gloire ineffable dont Dieu couronne la patience dans le Ciel, et que Jésus-Christ a proposée à ses Disciples comme le prix de leurs travaux.

CIII. *Daniel élevé à la Cour de Nabuchodonosor.*

Le Prophète Daniel étoit de la race des Princes de Juda : il fut enlevé tout jeune en Babylonie par le Roi Nabuchodonosor. Il fut, durant sa captivité même, très-exact à observer la Loi de Dieu, et il ne voulut point manger des viandes que le Roi lui faisoit servir de sa table. L'Officier, qui avoit soin de lui, d'Ananie, de Misaël et d'Azarié, eut peur que s'il ne leur donnoit que des légumes, comme ils l'en supplioient, ils ne devinssent plus maigres que les autres jeunes captifs, et qu'il n'irritât ainsi le Roi contre lui. Mais en ayant fait l'essai durant dix jours, à la prière de Daniel, leurs visages se trouvèrent plus beaux et plus gras que ceux des autres, qui se nourrissoient des viandes les plus délicates. Dieu fit voir ainsi combien il aime l'abstinence qui vient de son ordre, et que ce ne sont pas proprement les viandes qui nourrissent, mais la bénédiction qu'il y donne. Dieu, pour élever ce saint Prophète en gloire, commença à le signaler comme il fit autrefois Joseph, par l'interprétation d'un songe qui avoit épouvanté le Roi. Mais il fit plus que Joseph, en ce qu'il lui découvrit non-seulement l'interprétation du songe, mais le songe même. Nabuchodonosor avoit inutilement consulté tous les Sages de son Ro-

yaume. Ils lui avoient tous déclaré qu'il étoit impossible aux hommes de deviner ce qu'un autre homme avoit songé : c'est pourquoi ce prince les condamna tous à la mort. Daniel ayant su ce cruel arrêt, pria qu'on le suspendît ; et après avoir invoqué Dieu durant quelque temps avec Ananie, Misaël et Azarie, il vint se présenter devant le Roi, et lui déclara quel avoit été son songe, et ce qu'il signifioit. Nabuchodonosor admira Daniel, jusqu'à le vouloir adorer, et l'éleva en grand honneur. Mais cet humble Prophète lui avoit déclaré d'abord que ce n'étoit que du Ciel qu'il avoit reçu cette lumière : et l'unique demande qu'il lui fit, fut d'honorer des marques de sa bienveillance, Ananie, Misaël et Azarie, afin que comme ils l'avoient aidé à détourner ce malheur par leurs prières, ils eussent part aussi à la gloire où ce Prince vouloit l'élever.

CIV. *Les trois jeunes hommes dans la fournaise.*

Nabuchodonosor ayant fait faire une statue d'or d'une grandeur prodigieuse, commanda à tous ses sujets de l'adorer. Quelques esprits malicieux en ayant pris occasion de nuire à Ananie, Misaël et Azarie, les accusèrent devant le Roi de ce qu'ils n'adoroient pas la statue comme les autres sujets. Ce Prince les menaça de les faire jeter dans une fournaise ardente. Mais ils lui répondirent généreusement que le Dieu qu'ils adoroient, pourroit bien, s'il le vouloit, les tirer d'entre ses mains ; mais que quand il ne lui plairoit pas de le faire, ils n'adoreroient pas néanmoins sa statue ni ses autres dieux. Nabuchodonosor ne put souffrir cette fermeté si sainte ; et se croyant méprisé par ces jeunes hommes, qui ne lui préféroient que Dieu seul, il les fit jeter dans une fournaise ardente. — Mais un Ange du Seigneur parut visiblement dans la fournaise avec ces trois jeunes hommes, et il arrêta la violence du feu, qui épargna même leurs habits, et ne consuma que leurs liens. Pendant qu'ils étoient ainsi au milieu des flammes, ils chantoient ensemble les louanges de Dieu, et ils invioient toutes les créatures à le bénir avec eux. Le Roi, surpris de ce prodige, les fit sortir de la fournaise : il bénit Dieu qui avoit fait ce grand miracle ; et par un édit solennel, il défendit à tous ses sujets, sous peine de la vie, de proférer aucun blasphème contre lui. Les Saints Pères remarquent que ces jeunes hommes, dans

la fournaise, sont l'image des Saints dans l'affliction. Le feu ne brûle que leurs liens ; l'affliction, de même, ne consume que ce qu'il y a de foible et de moins pur dans les serviteurs de Dieu. Un Ange descend avec eux dans la fournaise ; Dieu est lui-même dans le cœur de ceux qui souffrent pour lui. Et comme le feu de la fournaise devint une rosée pour les Saints, et consuma ceux qui les y avoient jetés, ainsi les maux des justes les consolent et les sanctifient, et ils retombent enfin, soit en ce monde, soit en l'autre, sur ceux qui les leur font souffrir.

CV. Nabuchodonosor réduit à vivre avec les bêtes.

Le Roi Nabuchodonosor, après la conquête de l'Egypte, et la victoire remportée sur ses ennemis, s'oubliant dans les prospérités de son Royaume, et laissant de jour en jour croître son orgueil, Dieu voulut en faire un exemple, pour apprendre aux hommes à ne se pas enfler de leur prospérité, et à se souvenir toujours qu'ils ne sont qu'un néant devant lui. Car lorsque ce Roi admiroit la grandeur de la ville de Babylone, qu'il avoit bâtie pour être la capitale de son Royaume, il fut tout d'un coup frappé de la main de Dieu, suivant la prédiction qui lui avoit été faite un an auparavant par Daniel, et dont il avoit négligé de détourner l'effet en cessant de pécher, et en rachetant ses fautes passées par de grandes aumônes, comme ce Prophète le lui avoit conseillé. Ayant donc perdu le sens, il fut chassé de la compagnie des hommes ; il habita avec les animaux et avec les bêtes farouches ; il se nourrit, comme les bêtes, de l'herbe des champs ; il demeura comme elles exposé aux injures de l'air, et il leur devint en quelque façon semblable ; car ses cheveux lui crurent d'une manière extraordinaire, et ses ongles devinrent comme les griffes des oiseaux. Il demeura sept ans dans ce déplorable état, jusqu'à ce que Dieu lui ayant touché le cœur, il s'humilia en sa présence, et il reconnut le néant de toutes les grandeurs humaines. Alors étant revenu à son bon sens, les Grands de sa Cour le vinrent chercher, et il fut rétabli dans son Royaume. Nabuchodonosor est l'image de l'homme pécheur ; en s'élevant contre Dieu par son péché, non seulement il perd la grâce et le droit au Royaume du Ciel, mais il devient encore semblable aux bêtes et aux démons : il faut pour

sortir d'un état si funeste, qu'il ait recours à Dieu avec une humilité sincère, et qui soit accompagnée de la pénitence.

CVI. Balthazar condamné.

Balthazar, Roi de Babylone, ayant fait un magnifique festin à tous les Grands de son Royaume, voulut joindre à son luxe l'impiété et la profanation des choses saintes ; car ayant fait apporter les vases sacrés que Nabuchodonosor avoit emportés de Jérusalem, il but dedans avec toutes ses femmes et les Grands de sa Cour. Au même instant, Dieu irrité de ce sacrilège, fit paroître comme une main qui écrivoit sur la muraille. A cette vue, Balthazar, saisi d'une frayeur extraordinaire, fit assembler tous les Sages de Babylone : mais comme ils ne pouvoient pas même lire cette écriture, la Reine lui persuada de faire venir Daniel. Ce saint Prophète dit au Roi avec une liberté toute sainte, que puisque loin de profiter de l'exemple de son aïeul Nabuchodonosor, dont l'orgueil avoit été si sévèrement puni, il avoit encore irrité Dieu par un nouveau sacrilège, Dieu lui marquoit l'arrêt de sa condamnation dans les trois mots qu'il voyoit écrits sur la muraille : que le premier signifioit que Dieu avoit compté les jours de son règne, et qu'ils étoient enfin accomplis ; que, par le second, Dieu marquoit qu'il l'avoit pesé dans sa juste balance, et qu'il l'avoit trouvé trop léger ; qu'enfin le troisième mot signifioit que son Royaume seroit divisé et partagé entre les Médes et les Perses. Ces prédictions ne furent pas longtemps sans être accomplies ; car cette même nuit, pendant que les Babyloniens, se confiant trop dans les fortifications de leur ville, ne songeoient qu'à se divertir, les ennemis y entrèrent par adresse, et Balthazar fut tué, laissant un terrible exemple de la sévérité des jugemens de Dieu contre ceux qui sont assez impies pour abuser des choses saintes.

CVII. Daniel dans la fosse aux lions.

Darius, étant devenu maître des états de Balthazar, honora le Prophète Daniel, et il eut même la pensée de l'établir sur tout son Royaume. Mais les Seigneurs de sa Cour, jaloux de l'élevation de ce Prophète, résolurent de le faire périr. Comme sa vie étoit irréprochable, ils tâchèrent de le surprendre en un point où la loi de son

Dieu l'empêcheroit d'obéir à celle du Prince. Ils persuadèrent donc au Roi de faire publier un édit par lequel il condamnoit à mort ceux qui, durant trente jours, feroient quelques prières à tout autre qu'à lui seul. Daniel ne se crut pas obligé d'obéir à un édit si formellement contraire à la Loi de Dieu. Il continua donc d'adorer Dieu, et de le prier, à son ordinaire, trois fois le jour. Ses ennemis, qui l'observoient, le déférèrent au Roi, et ils firent de si fortes instances, que ce Prince fut obligé, malgré lui, de faire jeter Daniel dans la fosse aux lions. Mais le Roi qui avoit toujours quelque espérance que Dieu délivreroit Daniel de ce péril, étant allé le lendemain, dès le point du jour, à la fosse aux lions, le trouva plein de vie et sans aucune blessure. En même temps il commanda que ses accusateurs fussent jetés dans la fosse avec leurs femmes et leurs enfans, et à peine y furent-ils jetés, que les lions les prirent entre leurs dents et leur brisèrent les os.

Dieu avoit déjà (plusieurs années auparavant, et sous un autre Roi) préservé encore une fois Daniel de la gueule des lions ; car ce Prophète ayant fait connoître au Roi les fourberies des Prêtres de Bel, renversé l'idole et le temple de ce faux Dieu, et fait mourir un grand dragon que les Babyloniens adoroient, ces peuples vinrent éditieusement trouver le Roi, et le contraignirent de leur abandonner Daniel, qu'ils jetèrent aussi dans la fosse des lions, où il demeura sept jours, sans que ces animaux lui fissent aucun mal, quoiqu'on ne leur donnât point alors ce qu'on avoit accoutumé de leur jeter pour leur nourriture. Cependant un Ange du Seigneur enleva le Prophète Habacuc, qui étoit dans la Judée, et le transporta jusqu'à Babylone, où il le mit au-dessus de la fosse aux lions, afin qu'il donnât à Daniel le dîner qu'il avoit préparé pour ses moissonneurs. Daniel le reçut en rendant grâces à Dieu avec une profonde reconnaissance ; et l'Ange remit aussitôt Habacuc dans le même lieu où il l'avoit pris. Enfin le septième jour, le Roi étant venu pour pleurer Daniel, et, l'ayant trouvé plein de vie, admira la puissance de Dieu ; et ayant fait retirer Daniel de la fosse, il y fit jeter en même temps ceux qui avoient voulu perdre ce saint Prophète, et les lions les dévorèrent en un moment.

Ceux qui ont les yeux de la foi, se regardent à tous momens comme étant environnés de lions cruels, qui ne cherchent qu'à les dévorer. St. Pierre nous avertit que ces lions sont les ennemis de notre salut, qui tournent sans cesse autour de nous : mais si, à l'exemple de Daniel, nous préférons Dieu à toutes choses ; si nous avons recours à la mortification et à la prière, Dieu qui a préservé ce saint Prophète de la gueule des lions auxquels il fut exposé, nous protégera contre la fureur de ces autres lions bien plus redoutables, qui cherchent à nous ôter la vie de l'âme.

CVIII. Susanne délivrée de la calomnie.

Susanne étoit femme de Joachim, le plus considérable de tous les Juifs qui demeuroient à Babylone ; elle étoit parfaitement belle, mais elle n'étoit pas moins vertueuse. Deux vieillards, que l'on avoit établis pour être les Juges du peuple, l'ayant vue chez son mari où ils alloient d'ordinaire pour rendre la justice, conçurent pour elle une passion criminelle. Après avoir long-temps nourri cette plaie honteuse dans leur cœur, ils concertèrent entre eux le détestable dessein de la séduire lorsqu'elle seroit seule. S'étant donc un jour cachés dans le jardin, et ayant pris le moment que les filles qui accompagnoient Susanne en étoient sorties, ils coururent à elle, et après lui avoir fait connoître leur désir infâme, ils la menacèrent que, si elle n'y consentoit, ils déposeroient publiquement qu'ils l'avoient trouvée seule avec un jeune homme. Susanne jeta un grand soupir, et leur dit : " Je ne vois de toutes parts que de grandes extrémités ; car si je consens à ce que vous désirez, je me rends coupable d'un crime dont je n'ai pas moins d'horreur que de la mort ; et si je n'y consens point, je n'échapperai point de vos mains ; mais j'aime mieux tomber entre vos mains étant innocente, que de commettre un péché devant Dieu qui me voit." Aussitôt elle jeta un grand cri, et les vieillards s'étant aussi écriés, l'un d'eux ouvrit la porte du jardin, et ils dirent aux serviteurs de la maison qui accoururent au bruit, qu'ils avoient surpris Susanne dans l'adultère. Le lendemain, lorsque le peuple fut assemblé dans la maison de Joachim, ils demandèrent qu'on envoyât querir Susanne. Elle vint accompagnée de toute sa famille, qui fondeoit en larmes,

Ces deux vieillards la voyant devant eux, lui firent ôter son voile de dessus le visage, et ayant mis la main sur sa tête, ils témoignèrent devant tout le peuple, qu'ils l'avoient surprise avec un jeune homme qui s'étoit sauvé, parce qu'ils n'avoient pas été assez forts pour le retenir. Toute l'assemblée les regarda, comme étant anciens et les Juges du peuple, et ils condamnerent Susanne à la mort. Pendant qu'on l'accusoit, elle leva en pleurant les yeux au Ciel, parce qu'elle avoit une ferme confiance en Dieu; et lorsqu'elle se vit condamnée, elle jeta un grand cri, et elle dit: " Père éternel, qui pénétrez ce qui est de plus caché, et qui connoissez toutes choses avant même qu'elles soient faites, vous savez qu'ils ont porté contre moi un faux témoignage; et cependant je meurs sans avoir rien fait de tout ce qu'ils ont inventé si malicieusement contre moi." Le Seigneur exauça sa prière; et comme on la conduisoit au supplice, il suscita le jeune Daniel, qui, n'étant alors âgé que de douze ans, cria à haute voix: *Je suis innocent de la mort de cette femme.* Tout le peuple se tourna vers lui, et comme on crut qu'il pouvoit être inspiré de Dieu, il les engagea à revenir et à examiner l'affaire de nouveau. Daniel fit séparer les deux vieillards; et, les ayant interrogés l'un après l'autre, le peuple convaincu qu'ils étoient des calomniateurs, par la contradiction qui se trouva dans leurs réponses, les condamna au même supplice qu'ils avoient voulu faire souffrir à la chaste Susanne. Alors Joachim, son mari, et toute sa famille rendirent grâces à Dieu, qui lui avoit donné la force de ne point succomber à une si violente tentation; et nous devons aussi, en lisant cette Histoire, adorer et louer Dieu comme le véritable protecteur de la chasteté et de l'innocence.

CIX. Jonas dans la balaine.

Dieu ayant commandé à Jonas d'aller à Ninive pour prédire à cette grande ville que Dieu l'alloit détruire à cause des crimes de ses habitants; le Prophète, au lieu de le faire, s'ensuit et s'embarqua pour aller à Tharsis; mais Dieu voulant montrer que rien de tout ce qui est contre ses ordres ne peut subsister, et qu'il accomplit ses desseins par la résistance même que les hommes y apportent, excita une grande tempête sur la mer, qui contraignit les marins de jeter tout ce qui étoit dans le

vaisseau: Jonas reconnut la main de Dieu: il leur avoua qu'il étoit la cause de ce malheur, et il leur dit qu'ils le prissent et le jetassent dans la mer, afin que sa mort fût le salut de tous les autres. Le danger si pressant et les paroles de Jonas persuadèrent les mariniers de le jeter dans la mer, qui reprit aussitôt son calme. Dieu en même temps commanda à une baleine de recevoir ce Prophète dans ses entrailles; et Jonas reconnoissant que Dieu, par une miséricorde infinie, le conservoit en sûreté au milieu d'un si grand péril, lui chanta un cantique d'actions de grâces. Il demeura ainsi trois jours et trois nuits dans le ventre de cette baleine, après lesquels elle le removit sur la terre. Cette Histoire figuroit, huit cents ans auparavant, ce qui devoit arriver à Jésus Christ, qui, après s'être livré à la mort pour le salut de tous les hommes, demeureroit trois jours et trois nuits dans le tombeau, pour en sortir ensuite plein de vie par sa résurrection glorieuse. Disons donc à ce sujet, après les Saints Pères, combien sont admirables les vérités dont les figures mêmes ont été de si grands miracles!

CX. *Pénitence des Ninivites.*

Après que Jonas eut échappé à un si grand péril, Dieu lui fit un second commandement d'aller prêcher à Ninive. Ce Prophète fit voir alors par sa prompte obéissance, que l'affliction, lui avoit été utile, et lui avoit appris à ne plus résister aux ordres de Dieu, quelque pénibles qu'ils pussent être. Ninive étoit une fort grande ville, et il falloit trois jours de chemin pour aller d'un bout à l'autre. — Quand Jonas y eut marché durant un jour, il éleva sa voix, et prédit que dans quarante jours Ninive seroit détruite. Les Ninivites étonnés de cette menace, crurent à la parole du Seigneur et de son Prophète: ils jeûnèrent et se revêtirent de cilices, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, afin que, comme la corruption étoit générale, la satisfaction le fût aussi. Le Roi même descendit de son trône, quitta ses habits royaux pour se revêtir d'un sac, et se coucher sur la cendre. Il ne se contenta pas d'exhorter ses sujets à la pénitence par son exemple, il le fit encore par ses édits. Il ordonna que ni homme ni bête ne bût ni ne mangeât; que tous ses sujets se revêtissent de sacs, implorant fortement la misé-

ricorde de Dieu, et se convertissent de leurs péchés. Qui sait, disoit-il, si Dieu n'aura pas pitié de nous, et ne nous pardonnera pas. Leur espérance ne fut pas trompée. Dieu qui ne veut point la mort, mais la conversion du pécheur, voyant ce peuple changé, révoqua la sentence qu'il ne leur avoit fait prononcer qu'afin de les porter à prévenir, par leur pénitence, la peine dont sa justice les menaçoit. Cet exemple doit confondre tous ceux qui ne font point pénitence, puisque les menaces que Jésus-Christ fait dans son Evangile, nous doivent être d'autant plus redoutables, qu'il est plus grand sans comparaison que Jonas, et que nous sommes plus éclairés que les Ninivites.

CXI. Persécution d'Antiochus. Mort d'Eléazar.

Après la mort d'Alexandre le Grand, à qui les Juifs avoient été contraints de se soumettre, ses Etats ayant été partagés entre plusieurs de ses officiers, la Judée demeura assez long-temps paisible. Elle étoit dans le voisinage des Rois de Syrie. Un d'entre eux, nommé Antiochus, fut le fléau dont Dieu se servit pour punir les fautes dont les Juifs se trouvèrent alors coupables. Il vint à Jérusalem, la prit par force, et ne se contenta point de profaner le Temple de Dieu qu'il voulut consacrer aux idolâtres; il remplit encore cette grande ville de sang et de carnage, voulut forcer tout le monde de renoncer à la Loi de Dieu. Il entreprit ce dessein avec tant de fureur, que deux femmes ayant été accusées d'avoir circoncis leurs enfans, suivant la loi de Moïse, furent menées publiquement dans toute la ville, ayant ces enfans pendus à leur cou, et furent ensuite précipitées du haut des murailles. Plusieurs s'étant assemblés dans des cavernes pour y célébrer secrètement le jour du Sabbat, furent consumés par le feu, n'ayant osé se défendre à cause du grand respect qu'ils avoient pour l'observation de ce saint jour. Mais pendant que la cruauté des supplices jetoit l'épouvante dans tous les cœurs, Dieu fit voir un exemple de courage capable d'animer les plus timides. Eléazar, qui étoit un vénérable vieillard, et l'un des premiers d'entre les Docteurs de la Loi, fut pressé de manger de la chair de pourceau. On vouloit même l'y contraindre, en lui ouvrant la bouche par force; mais ce saint homme, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, alla

lontairement au supplice. Ceux qui l'accompagnoient, touchés d'une juste compassion, à cause de l'ancienne amitié qu'ils avoient pour lui, le prirent à part, et le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avoit mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du Roi, et qu'on le sauvât ainsi de la mort. Mais Eléazar, considérant ce que demandoit de lui une vieillesse si vénérable, la grandeur du cœur qui lui étoit naturelle, et la vie innocente et sans tache qu'il avoit menée depuis son enfance, répondit aussitôt qu'il aimoit mieux mourir que de consentir à ce qu'on lui proposoit. "Car il n'est pas digne, ajouta-t-il, de l'âge où nous sommes, d'user de cette fiction, qui seroit cause que plusieurs jeunes hommes, s'imaginant qu'Eléazar, âgé de quatre-vingt-dix ans, aurait passé de la vie des Juifs à celle des Payens, seroient eux-mêmes trompés par ce déguisement dont j'aurois usé pour conserver un petit reste de cette vie corruptible, et ainsi j'attirerois une tache honteuse sur moi, et l'exécration des hommes sur ma vieillesse. Car, quand je me délivrerois présentement des supplices des hommes, je ne pourrois néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant ma vie, ni après ma mort: c'est pourquoi, mourant courageusement, je paroîtrai digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes-gens un exemple de fermeté, en souffrant avec constance et avec joie une mort honorable pour nos saintes Lois." Aussitôt qu'il eut achevé ces paroles, on le traîna au supplice. Ceux qui le conduisoient, attribuant à l'orgueil une réponse si sainte et si généreuse, changèrent leur pitié en colère. Enfin, lorsque ce saint vieillard fut près d'expirer sous les coups dont on l'accabloit, il jeta un grand soupir, et il dit: *Seigneur, vous connoissez qu'ayant pu me délivrer de la mort, je souffre dans mon corps de très-sensibles douleurs; mais dans l'âme je sens de la joie de les souffrir par votre crainte.* Il mourut ainsi en nous instruisant par son exemple, à éviter avec soin tout ce qui peut être un sujet de scandale au prochain, et à ne jamais user de déguisement, lorsque nous sommes obligés d'observer la Loi de Dieu, et de confesser son saint Nom.

CXII. *Martyre des Machabées.*

Au martyre d'Eléazar, l'Ecriture joint celui des sept frères, qu'on nomme ordinairement les Machabées. Ils avoient été arrêtés avec leur mère ; et le Roi, pour les contraindre à abandonner la Loi de Dieu, les fit d'abord déchirer avec des fouets et des escourges faites de cuir de taureau. Mais l'aîné d'entre eux lui dit généreusement qu'ils étoient tous prêts à mourir plutôt que de violer les Lois de Dieu. Le Roi entra en colère, commanda qu'on fit chauffer des poêles et des chaudières d'airain ; lorsqu'elles furent toutes brûlantes, il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avoit parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds, à la vue de ses frères et de sa mère. Après qu'il l'eut fait ainsi mutiler par tout le corps, il commanda qu'on l'approchât du feu, et qu'on le fît rôtir dans la poêle pendant qu'il respiroit encore. Pendant qu'on le tourmentoit, ses autres frères s'encourageoient l'un l'autre, avec leur mère, à mourir constamment. Le premier étant mort, les bourreaux tourmentèrent le second ; et, après qu'on lui eut arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui présenta des viandes dé fendues, et on lui demanda s'il en vouloit manger plutôt que d'être puni dans tous les membres de son corps. Mais il répondit avec fermeté qu'il n'en feroit rien. Il souffrit donc les mêmes tourmens que le premier ; et, lorsqu'il fut près de rendre l'esprit, il dit au Roi : *Vous nous faites perdre la vie présente ; mais le Roi du Ciel nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de ses Lois.* On vint ensuite au troisième : on lui demanda sa langue, qu'il présenta aussitôt, et il étendit de même ses mains, en disant avec confiance : " Dieu m'a donné ces membres, mais je les méprise maintenant pour la défense de sa Loi, parce que j'espère qu'il me les rendra un jour." Le tyran même et ceux qui l'accompagnoient, ne purent s'empêcher d'admirer le courage de ce jeune homme, qui considéroit comme rien les plus horribles tourmens. Après qu'il fut mort, on tourmenta de même le quatrième, et lorsqu'il fut près de mourir, il dit : " Il nous est avantageux d'être tués par les hommes, dans l'espérance que Dieu nous

rendra la vie en nous ressuscitant ; car pour vous, votre résurrection ne sera point pour la vie." Le cinquième fut ensuite traité comme les autres. Alors regardant le Roi, il lui dit : "Vous faites ce que vous voulez, parce que vous commandez aux hommes, quoique vous soyez vous-même un homme mortel ; mais ne vous imaginez pas que Dieu ait entièrement abandonné notre nation : vous verrez bientôt qu'elle est la grandeur de sa puissance, et de quelle manière il vous punira vous et votre race." Après lui, on amena le sixième au supplice. Il dit au tyran : "Ne vous trompez pas vous-même ; car si nous souffrons ainsi, c'est parce que nos péchés nous ont attiré ces fléaux si épouvantables : mais ne vous imaginez pas que vous demeurerez impuni, après avoir entrepris de combattre contre Dieu même." Cependant leur mère, qu'on ne peut assez admirer, et digne de vivre éternellement dans la mémoire de ceux qui aiment la vertu, voyant périr en un jour ses sept enfans, souffroit constamment leur mort, soutenue par l'espérance qu'elle avoit en Dieu. Elle les exhortoit chacun en particulier par des discours pleins de force et de sagesse. "Ce n'est point moi (leur disoit elle) qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en composer votre corps ; c'est le Créateur du monde qui vous a formés, et qui vous rendra l'esprit et la vie par sa miséricorde, en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes." Antiochus voyant que le plus jeune restoit encore, s'efforça de le séduire par de belles paroles ; il l'assura même avec serment, qu'il le rendroit riche et heureux, et qu'il le mettroit au rang de ses favoris, s'il vouloit abandonner la loi de ses pères. De si grandes promesses n'ayant pu ébranler la fermeté de cet enfant, le Roi, pour faire un dernier effort, appela sa mère pour l'engager à se conserver du moins le seul fils qui lui restoit, en lui faisant changer de sentiment. Mais cette généreuse femme, adressant la parole à son fils, lui dit, en se moquant de ce cruel tyran : "Mon fils, ayez pitié de moi qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel et la terre avec toutes les choses qui y sont renfermées, et de bien comprendre que

Dieu les a créés de rien, aussi bien que tous les hommes. Ainsi vous ne craindrez point ce cruel bourreau ; mais vous vous rendrez digne d'avoir part aux souffrances de vos frères : et vous recevrez la mort de bon cœur, afin que vous me soyez rendu avec vos frères dans cette vie bienheureuse que nous attendons de la miséricorde de Dieu." Elle parloit encore, lorsque ce jeune homme dit tout haut, qu'il n'obéiroit point au Roi, mais à la loi de Moïse. Et adressant la parole au tyran, il le menaça des jugemens de Dieu, et de la punition terrible qui lui étoit réservée. Il prédit que Dieu, qui n'affligeoit son peuple que pour le corriger, se réconcilieroit de nouveau avec ses serviteurs, et que les effets de cette juste colère finiroient par sa mort et par celle de ses frères. Antiochus, irrité de ces reproches, le fit traiter avec plus de cruauté que tous les autres. Enfin, cette généreuse mère, qui avoit souffert sept fois le martyre de la mort de ses enfans, consumma après eux son sacrifice par une mort glorieuse. Imitons la vertu de ces saints martyrs, si nous prétendons avoir part à leurs couronnes. Autant qu'ils ont fait paroître de sagesse et de constance dans leurs tourmens, autant soyons fermes pour résister à toutes les passions déréglées, à la colère, à l'avarice, à l'impureté, à la vaine gloire. Car si nous avons la force de surmonter toutes les flammes criminelles des passions, de même qu'ils ont surmonté les feux qui brûloient leurs chairs, nous pouvons espérer d'avoir une place avec eux dans le Ciel.

CXIII. Judas Machabée rétablit le culte de Dieu.

Mathathias, qui étoit de la race d'Aaron, touché jusqu'au fond du cœur de l'état misérable où la cruauté d'Antiochus avoit réduit Jérusalem, se retira dans la ville de Modin. Les Officiers de ce Prince le pressèrent de sacrifier aux idoles ; ils lui firent même de grandes promesses, mais il leur répondit courageusement : *Quand tous obéiroient à Antiochus, nous n'obéirons, ni moi, ni mes enfans, ni mes frères, qu'à la Loi de Dieu.* Comme il cessoit de parler, un Juif s'avança pour sacrifier aux idoles devant tout le monde. Ce saint homme, animé d'un zèle que la qualité de Prêtre, le rang qu'il tenoit dans la ville, la loi de Moïse, et un mouvement particulier de l'esprit de

Dieu, autorisoient en cette occasion, tua sur l'heure le Juif idolâtre et l'Officier d'Antiochus, qui contraignoit le peuple de sacrifier. Après cette action, il se retira avec ses enfans dans les lieux écartés, où les Juifs les plus courageux et les plus attachés à la Loi de Dieu s'étant joints à lui, ils chassèrent les idolâtres, et détruisirent les autels profanes. Mathathias étant mort, son fils Judas Machabée, qu'il avoit nommé pour commander avec lui, ayant ramassé de toutes parts ceux qui avoient été fidèles à Dieu, il composa enfin une armée, à qui il tâcha d'inspirer la même confiance en Dieu, dont il étoit rempli, en représentant à ses soldats que leur premier soin devoit être de se le rendre favorable par les jeûnes, par les prières et par les larmes; qu'après cela ils ne devoient plus craindre les armées si nombreuses de leurs ennemis, parce que Dieu est le maître de la victoire. En effet, Dieu le rendit plusieurs fois victorieux, quoique les troupes ennemies fussent, sans comparaison, plus fortes et plus nombreuses que les siennes: on vit même paroître en une occasion des Anges, dont quelques-uns l'accompagnoient, et les autres lançoient des traits sur les ennemis, afin que les Juifs connus visiblement que leurs victoires étoient un effet de la protection du Ciel. Aussi Judas Machabée n'en usa que pour rétablir le culte de Dieu. Dès qu'il en eut la liberté, il alla à Jérusalem, où il eut soin de purifier et de rétablir le Temple qui avoit été profané et détruit par les idolâtres. On rétablit l'autel et le sanctuaire, on fit de nouveaux vases sacrés, on recommença à offrir des sacrifices selon la Loi, et on célébra solennellement la dédicace de l'autel, avec une joie incroyable de tout le peuple. On fortifia en même temps la montagne de Sion, pour mettre le Temple plus à couvert des insultes des idolâtres.

CXIV. Mort d'Antiochus.

Ce fut alors que la justice divine commença à éclater par la punition d'Antiochus. Ce Prince retournoit de la Perse, où il avoit été mis en fuite, lorsqu'il apprit que Judas Machabée avoit défait ses troupes, renversé l'idole qu'il avoit fait élever sur l'autel de Jérusalem, et rétabli les fortifications du Temple: il jura qu'il iroit à Jérusalem, et qu'il en feroit la tombe de tous les Juifs. Dès qu'il

eut proféré cette parole, il fut attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles. Cette maladie ne l'arrêta point ; au contraire, se laissant aller au transport de son orgueil, et se respirant que feu et flammes contre les Juifs, il voulut hâter son voyage ; mais comme son chariot alloit avec impétuosité, il tomba d'une chute violente qui lui meurtrit tout le corps. L'humiliation de ce Prince superbe fut un témoignage évident de la puissance de Dieu. Il sortoit de son corps comme une source de vers, toutes les chairs lui tomboient par pièces, et jetoient une odeur insupportable à lui-même, à ses domestiques et à toute son armée. Tant de maux joints ensemble arrachèrent cette confession de sa bouche : *Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu, et qu'un mortel ne s'égale pas à lui.* Le souvenir des excès qu'il avoit commis dans Jérusalem, joignit aux douleurs de son corps les remords de sa conscience, et il reconnut que c'étoit pour l'en punir que Dieu le frappoit d'une plaie si violente dans une terre étrangère ; c'est pourquoi il promit de mieux traiter les Juifs à l'avenir, de faire des dons précieux au Temple, et de fournir les dépenses nécessaires pour les sacrifices. Il promit même de se faire Juif, et de parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Enfin, il écrivit aux Juifs une lettre pleine de témoignages d'estime et d'affection. Et néanmoins Dieu, qui voit le fond des cœurs, ne lui fit pas miséricorde, parce que ce n'étoit point le regret de l'avoir offensé, mais le seul désir d'être délivré d'une maladie si cruelle, qui engageoit cet impie à donner toutes ces marques extérieures de pénitence. Ainsi ce Prince cruel et blasphémateur finit une vie criminelle par une misérable mort, laissant aux hommes un exemple redoutable, afin qu'ils n'attendent pas à l'extrémité à demander pardon à Dieu, et qu'ils vivent d'une telle sorte, que leurs bonnes œuvres leur obtiennent la grâce de bien mourir. Car cette parole de Saint Augustin est bien remarquable : *Voulez-vous bien mourir ? vivez bien. Celui qui vit bien, ne peut mourir mal. La bonne mort est la récompense de la bonne vie.*

CXV. Suite de l'Histoire de Judas Machabée et de ses frères.

Judas Machabée continua de vaincre en plusieurs occasions les ennemis du peuple de Dieu ; il défit entre au-

tres une armée formidable, en suite d'une vision dans laquelle le saint Pontife Onias lui apparut, et lui montra Jérémie, en l'assurant que ce saint Prophète ne cessoit point d'offrir ses prières à Dieu pour tout le peuple. Il donna des marques de piété envers les morts, par les sacrifices qu'il fit offrir à Jérusalem pour les péchés de quelques Juifs qui avoient été tués, et il combattit généreusement jusqu'à la mort pour le salut de sa patrie. Jonathas, son frère, fut choisi pour lui succéder, et remplit dignement, par sa piété et par son courage, la qualité de chef du peuple de Dieu. Après sa mort, Simon eut le bonheur d'achever ce que ses frères avoient entrepris, et d'affranchir entièrement la Judée du joug des Princes voisins qui l'opprimoient. Comme il ne cherchoit que le bien de son peuple, sa conduite fut si agréable aux Juifs, qu'ils firent une loi par laquelle ils lui donnèrent, et à ses descendants, la qualité de Prince et de souverain Sacrificateur de leur nation ; ce qui dura jusqu'à ce qu'Hérode, qui étoit Iduméen, ayant usurpé le Royaume à la faveur des Romains qui s'étoient emparés de la Judée, le peuple Juif cessa d'avoir un chef de sa nation. Ce fut sous le règne de ce Prince, que Jésus-Christ vint au monde, pour faire succéder la loi de grâce aux figures de l'Ancien Testament, dont il étoit l'accomplissement et la fin.

FIN.

dans la-
ontra Jé-
soit point
Il donna
sacrifices
quelques
usement
has, son
nement,
du peu-
eur d'a-
franchir
qui l'op-
de son
ls firent
endans,
de leur
oit ldu-
omains
if cessa
e de ce
succé-
ament,